

Charles de Flahaut,
un diplomate de l'Europe impériale
vers une Europe des nations¹

Gaëlle THIÉBAUT

Juin 2004

¹Mémoire de maîtrise préparé sous la direction de Jacques-Olivier Boudon

Introduction

A l'heure du bicentenaire de l'Empire de Napoléon, beaucoup de questions se posent sur la construction européenne, à savoir si Napoléon est le précurseur de notre Europe. Charles de Flahaut, personnage peu mentionné dans les manuels d'histoire du XIXe siècle, débute sa carrière au moment de ces premières constructions européennes, et vit pendant les trois quarts du siècle, participant à ces événements internationaux.

Charles de Flahaut est surtout connu pour avoir été le fils naturel de Talleyrand, grande figure historique, et l'amant de la reine Hortense de Beauharnais (fille de Joséphine). De cette idylle naîtra le futur duc de Morny.

Né en 1785, Charles de Flahaut connaît dès son enfance l'insécurité liée à la Révolution Française, car sa mère est contrainte de s'exiler avec lui en Angleterre. Mis rapidement en contact avec les différences culturelles des pays étrangers, il saura toujours s'adapter aux diverses sociétés qu'il fréquentera. A la fin de la Révolution, il rentre en France après avoir vécu en Angleterre, en Allemagne et en Suisse ; il va immédiatement s'engager au service du nouveau régime, dirigé par le Premier Consul Napoléon Bonaparte. Protégé par sa mère et soutenu par ses relations, il va entamer une carrière militaire fulgurante pendant les quinze années du règne de Napoléon : il participe à de nombreuses campagnes et se distingue lors des plus célèbres batailles de l'Empire (Iéna, Friedland . . .). Son courage et son dévouement à l'Empereur – plus qu'à l'empire – vont lui permettre d'atteindre en 1813 le poste auquel il aspire depuis plusieurs années, celui d'aide de camp de l'Empereur ; il n'a que 28 ans. Il conserve ce poste avec beaucoup de fierté pendant deux ans, jusqu'à la chute définitive de Napoléon en 1815. Avec le retour des Bourbons et la Restauration, Flahaut va totalement changer de vie : alors que Napoléon est exilé à Sainte-Hélène, il quitte la France pour l'Angleterre. Attiré toute sa vie par ce pays, il y construit finalement sa vie de famille – il se marie en 1817, et cinq filles naissent de son mariage – et multiplie à partir de cette date les voyages entre l'Angleterre et la France. Il sera en effet toujours soucieux des bonnes relations entre les deux pays.

S'occupant exclusivement de sa famille pendant quinze ans, il ne reprend sa carrière qu'avec l'avènement de la Monarchie de Juillet en 1830 et l'arrivée des Orléans sur le trône de France. Abandonnant la carrière des armes, il entame difficilement celle de la diplomatie, tiraillé entre les ambitions de sa femme et les entraves que lui impose Talleyrand. Après de nombreuses intrigues, il obtient finalement la place d'ambassadeur à Vienne, poste essentiellement mondain, qu'il conserve sept ans jusqu'à la chute de la Monarchie de Juillet. A l'avènement de la IIe République, il quitte à nouveau le monde de la politique, farouchement opposé à toute forme de gouvernement du peuple.

Malgré son retour en Angleterre il se préoccupe rapidement de la situation politique en France par l'entremise de son fils Auguste de Morny ; cela coïncide avec l'arrivée de Louis-Napoléon Bonaparte à la présidence, neveu de Napoléon I^{er} et demi-frère de Morny par sa mère, Hortense. Il s'investit

alors dans le coup d'Etat du 2 décembre 1851, qui est pensé entre autres par Morny, mais n'obtient pas de fonction essentielle dans le nouveau gouvernement. Le Second Empire, proclamé le 2 décembre 1852, lui permet d'accéder au poste d'ambassadeur à Londres, auquel il aspirait depuis plusieurs années. Il reçoit également de nombreux honneurs : il est fait sénateur, Grand Chancelier de la Légion d'Honneur et enfin, il obtient la décoration de la médaille militaire. Il décède en 1870, à l'âge de 85 ans, une longue carrière diplomatique et européenne derrière lui.

Charles de Flahaut grandit donc durant la fin du XVIIIe siècle, et vit une grande partie du XIXe siècle en contact avec les puissances européennes, au milieu des idées nationalistes et d'indépendance. Ces idées, inspirées par les principes napoléoniens, secouent toute l'Europe de la Belgique à la Pologne, en passant par l'Italie et l'Allemagne. La carrière de Flahaut débute en qualité de militaire, mais la plus grande partie de cette carrière se déroule en qualité de diplomate après le Premier Empire. Il est donc au premier rang de la politique européenne, proche de nombreux hommes politiques étrangers, et également des pouvoirs français, servant plusieurs régimes successifs. Cependant il n'est pas ministre ou député en France, et en tant que diplomate, il ne participe donc pas réellement à la politique intérieure de son pays.

Sous l'Empire, sa carrière militaire le fait voyager à travers toute l'Europe, et c'est dans cette Europe napoléonienne en pleine expansion qu'il fait ses premières armes en matière de politique et de diplomatie. En effet, Napoléon essaie de réaliser son grand projet : créer un empire aussi vaste que celui de Charlemagne. La France est donc toujours en conflit avec l'un des pays du continent – incluant bien sûr la Grande-Bretagne – et les conquêtes se multiplient pour rassembler et contrôler tous les pays d'Europe sous une seule autorité, celle de Napoléon. L'Europe impériale se constitue donc de pays ayant été conquis militairement, intégrés à l'Empire soit en tant que départements français, soit en tant que pays à part entière, avec à leur tête un souverain désigné par Napoléon lui-même, ou encore simplement annexé à la France. Enfin Napoléon crée également des territoires, comme le duché de Varsovie ou le royaume de Westphalie.

Avec la fin de l'Empire et le Congrès de Vienne en 1815, le continent va être totalement réorganisé ; mais les dirigeants du Congrès négligent l'influence française, et toutes les idées de liberté et d'indépendance qu'elle a apporté à de nombreux petits pays sous domination. Certes, ces mêmes pays étaient sous domination française pendant l'Empire, mais ils n'eurent pas le temps de réellement se révolter contre l'autorité de Napoléon – exception faite de l'Espagne. Après le Congrès de Vienne, et notamment sous l'influence de Metternich, l'Europe revient à des conceptions d'Ancien Régime, qui ne conviennent plus à ces pays dans lesquels l'Empire a introduit des idées d'indépendance.

A partir de 1815 et pendant tout le XIXe siècle, ce sont ces idées qui vont faire se révolter les peuples à qui les grandes puissances européennes

ont imposé un souverain et un régime. C'est ce que l'Histoire a retenu sous le nom de montée des nationalismes, et qui va progressivement amener à l'unification et l'indépendance de plusieurs pays (tels que l'Italie, l'Allemagne ou la Belgique). Cela annonce également les signes avant-coureurs de ce qu'on appellera plus tard l'Europe des nations où chaque pays participe, indépendamment et selon sa propre volonté, à la création d'un grand rassemblement des pays.

Militaire et diplomate au sein d'une Europe en pleine mutation, Charles de Flahaut est surtout connu pour avoir été aide de camp de Napoléon I^{er}. La plupart des études sur Flahaut que j'ai consultées traitent de sa biographie, et nous le décrivent comme un homme qui a servi plusieurs régimes, mais surtout qui a commencé et fini sa carrière sous deux empires bonapartistes. La première étude sur ce personnage est celle de Frédéric Masson, *Le Général Comte de Flahaut, une rectification*, écrite en 1881 – soit onze ans après sa mort – et qui retrace la bravoure et le dévouement de cet homme à l'Empire. Cette étude, quoique véridique dans les faits, est très peu objective car elle consiste à nier les accusations selon lesquelles Flahaut n'aurait pas été un soldat si zélé (c'est notamment ce qu'affirme la marquise de Blocqueville, fille du maréchal Davout, en 1879 dans un livre consacré à son père). Mais Frédéric Masson arrête son étude à la fin de l'Empire, ne présentant donc qu'une biographie limitée. La seconde référence sur Flahaut est le livre de Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, édité en 1974 chez Perrin, qui est une biographie complète du personnage, basé principalement sur la vie affective de Flahaut, mais qui a l'avantage de largement s'inspirer des mémoires des contemporains de ce dernier. Enfin, j'ai consulté le mémoire d'Anne-Laure Guéganic, *Charles de Flahaut, sa vie, sa carrière*, réalisé en 1999 sous la direction de MM. Tulard et Choiseul, qui retrace également la vie de Flahaut, avec de nombreuses sources référencées.

C'est la lecture de toutes ces études et la progression de Flahaut dans le contexte d'un renouveau des idées sur le continent européen qui m'a amené à me poser certaines questions sur ce personnage. De plus, les sources sur Flahaut sont assez nombreuses : celle du service historique de l'armée de terre, à Vincennes, rassemble tout son dossier militaire de l'Empire jusqu'à ce qu'il soit relevé de la retraite en 1865 ; les archives diplomatiques du ministère des affaires étrangères au Quai d'Orsay contiennent toute sa correspondance diplomatique officielle pendant ses deux ambassades de Vienne et de Londres. On peut également citer les deux livres édités à l'initiative de lord Kerry, arrière-petit-fils de Flahaut, *The First Napoleon*, édité en 1925, et *Le secret du coup d'Etat*, avec une étude de Philip Guedalla, édité en 1928 et traduit de l'anglais par le Baron de Maricourt : ces deux ouvrages contiennent la correspondance de Flahaut et de sa famille proche à plusieurs moments de sa vie.

Mais la source essentielle qui m'a permis d'approfondir la biographie de Flahaut est le fond Flahaut conservé aux archives nationales sous la côte

565 AP, dont le classement a été terminé récemment, et qui est accessible depuis peu au public. J'ai pu trouver dans ce fond une grande partie de la correspondance de Flahaut, conservé par lui et sa famille, ainsi que toutes les lettres particulières qu'il envoyait aux ministres depuis l'étranger, dans le cadre de sa fonction de diplomate, dont il gardait une copie. La majorité des lettres regroupées dans les deux ouvrages de lord Kerry se trouve dans ce fond d'archives, ce qui explique que je me sois peu servi du premier, *The First Napoleon*. En revanche, le second est plus utile car il regroupe toute la correspondance du coup d'Etat. Je dois préciser également que Flahaut écrivait systématiquement à sa femme en anglais, et les lettres sont traduites en français dans l'ouvrage de lord Kerry.

J'ai donc pu constater que Flahaut a eu très tôt conscience de l'importance de sa place dans la politique française, et c'est certainement pour cette raison qu'il a conservé tous ses papiers, et qu'il a même laissé des témoignages écrits des événements qu'il a vécu et qui lui semblaient essentiels. Mais connaissant sa biographie, j'ai pu remarquer qu'il passe également certains événements sous silence, ou n'est pas très objectif, et il a donc été essentiel de consulter les journaux et mémoires des contemporains de Flahaut.

C'est principalement l'examen de ce fond d'archives, couplé avec les autres sources qui m'a permis de faire émerger plusieurs interrogations : à travers sa double carrière militaire et diplomatique, à l'heure des premières suggestions de constructions européennes, Charles de Flahaut se place-t-il en européen convaincu, participant activement à la transformation du continent ? A-t-il ses propres convictions qu'il met en avant pour conseiller les dirigeants, ou est-il un simple exécutant, qui suit les tendances qui se succèdent en matière de politique internationale ? Enfin, ce personnage, proche des pouvoirs français et européens, affilié à deux hommes politiques éminents de l'Histoire est peu connu et semble n'être qu'un lien entre ces deux hommes ; quelle en sont la ou les raisons ?

Pour répondre à ces questions, je consacrerai la première partie de ce mémoire à montrer à travers la vie de Flahaut, l'influence des quinze premières années de sa carrière au service de Napoléon Bonaparte. Pour cela, je verrais dans un premier chapitre son enfance et sa fulgurante carrière, grâce notamment à ses relations ; le deuxième chapitre expliquera l'apogée de sa carrière en tant qu'aide de camp de l'Empereur et son dévouement envers Napoléon, puis sa déception face à la chute de l'Empire, et sa reconversion avec la monarchie des Orléans. Enfin, le troisième chapitre prouvera que l'influence de Napoléon I^{er} sur Flahaut est toujours très présente lorsqu'il sert Napoléon III au moment du coup d'Etat, pour crédibiliser le nouveau régime. Cette première partie me permettra de présenter plus en détail la vie de Flahaut.

Avec la seconde partie, je montrerai que Flahaut est bel et bien influencé par les Bonapartes, notamment dans son idée de l'Europe. Un premier chapitre étudiera la vision de Flahaut sur la politique européenne de Napoléon

I^{er}, surtout à travers ses campagnes, et comment il la met en pratique à travers ses premières missions diplomatiques ; puis les répercussions au moment où il sert le régime de Napoléon III. J'expliquerai dans le second chapitre l'influence que subit Flahaut tout au long de sa vie de la part de sa famille, que ce soit ses parents, sa femme ou encore ses enfants. Cette influence se répercute avec force sur ses convictions politiques.

Enfin avec la troisième partie, je montrerai quels sont les rapports de Flahaut avec les pays européens, en voyant dans un premier chapitre les liens privilégiés qu'il entretient avec l'Angleterre, puis dans le second chapitre, ses premiers pas de la politique européenne avec le problème de deux pays en voie d'émancipation. Enfin dans un troisième chapitre, j'étudierai l'apogée de sa carrière diplomatique avec ses deux ambassades, au cœur des pouvoirs européens.

Première partie

Un engagement au service des Bonaparte ou l'influence des Bonaparte sur la carrière de Flahaut

Pour comprendre l'évolution de la carrière de Charles de Flahaut et ses tendances politiques, il est notable que toute son existence a été influencée par les trente premières années de sa vie : son exil sur les routes d'Europe dès son enfance, son engagement au service de Napoléon Bonaparte et par ses relations avec toute la famille Bonaparte.

De son enfance à ses dernières actions politiques, en passant par sa carrière militaire, nous verrons que Flahaut est très tôt en contact avec les pays étrangers, et que c'est surtout son admiration pour Napoléon qui fait avancer son ambition.

Chapitre 1

Une ascension militaire exceptionnelle

1.1 L'enfance de Charles de Flahaut

L'enfance de Flahaut est marquée par l'instabilité sentimentale de sa mère, et l'instabilité politique du pays causée par la Révolution Française.

1.1.1 Rencontre et mariage de ses parents

Sa mère ayant élevé Flahaut seule, c'est de sa vie qu'il sera surtout question plus que de celle de son père. Charles de Flahaut est issu d'une famille de noblesse d'Ancien Régime et ses parents ne se sont pas mariés par amour.

Sa mère, Marie-Adélaïde Filleul, issue de la petite noblesse, a été élevée au couvent jusqu'à l'âge de seize ans. Ses parents étant décédés, c'est sa sœur aînée, Julie Filleul, qui a épousé le Duc de Marigny, frère de la Marquise de Pompadour¹, qui va s'occuper d'elle à sa sortie du couvent. Le comte Charles-François de Flahaut de la Billarderie remarque la jeune Adélaïde et la demande en mariage. La sœur aînée accepte la proposition malgré la différence d'âge – elle a dix-huit ans, il en a cinquante-trois – car à défaut de fortune, il représente un bon compromis social : il appartient en effet à l'ancienne noblesse d'épée, « *chevalier de l'ordre royal et militaire de St Louis et de celui de St Jean de Jérusalem, maréchal des camps et armées du roi, gouverneur de la tour du Bourg, inspecteur général des canonniers gardes côtes de la Guienne* ² ». Le mariage est donc célébré le 30 novembre 1779, et le nouveau couple va vivre au Louvre, dans un petit appartement obtenu grâce

¹La revue des deux mondes, G. Castel-Cagarriga, *Un amour secret de la comtesse de Flahaut*, 15 novembre 1966, p 205.

²Archives Nationales (AN) 565 AP 19, dossier 17, pièce 54, extrait du registre des Actes de naissances de l'an 1785.

au frère du comte de Flahaut, le comte d'Angivilliers³ ; ce dernier, après avoir fait une requête auprès de Louis XVI, lui obtiendra dans un même temps la place d'intendant des Jardins du Roi.

Ce couple dépareillé ne choque cependant pas pour l'époque. Le Comte de Flahaut a conscience de la jeunesse de sa femme et de leurs caractères diamétralement opposés. Le Baron de Maricourt décrit Mme de Flahaut ainsi : « *Il serait téméraire d'affirmer qu'une beauté parfaite soit la caractéristique de son visage. Les traits classiques de l'esthétique ne s'y rencontrent point, mais elle est mieux que jolie. Elle est charmante*⁴ ». Gouverneur Morris, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis, amoureux de Mme de Flahaut dès 1789, la qualifie comme suit dès ses premières rencontres avec elle : « *c'est une femme élégante, et ses invités sont gens du meilleur monde. Elle ne manque pas d'intelligence, et je la crois remplie de bonnes dispositions*⁵ ».

Les nouveaux mariés vont donc vivre de manière décalée ; alors que le comte de Flahaut s'occupe de ses livres, elle mène une vie de plaisir. Charles-Maxime de Vilmarest décrit leur vie de couple : « *Le comte, plus occupé de ses livres et de ses études de cabinet que des innocentes saillies de sa femme, lui laissa pleine et entière liberté de composer comme elle le voudrait le cercle de son salon et la société plus intime de son boudoir. La jeune comtesse, sans expérience, sans artifice comme elle l'était alors, mais portant en elle les germes d'un cœur aimant, d'un esprit vif, d'une intelligence qui, pour se développer n'attendait que le contact d'une autre intelligence, ne pouvait échapper aux artifices d'un homme séduisant . . .*⁶ ». En effet, pendant les douze années de leur vie au Louvre, Mme de Flahaut va tenir son propre salon, lequel connaîtra ses plus belles heures entre 1786 et 1791. Ce n'est pas un salon politique, ce qui explique qu'il ait peu de renommée aujourd'hui. Il est cependant réputé à l'époque et se caractérise par l'homogénéité des personnes qui le fréquentent car il rassemble les relations de Mme de Flahaut, mais également de son mari. S'y mélangent donc plusieurs tendances

³Charles Claude Flahaut, comte de la Billarderie d'Angivilliers, intendant des bâtiments du Roi Louis XVI

⁴Baron de Maricourt, *Madame de Souza et sa famille*, Emile-Paul édition, Paris, 1907, p 48.

⁵Gouverneur Morris, *Journal*, Plon, Paris, 1901, p 9, 30 mars 1789

⁶Cité dans Baron de Maricourt, *Madame de Souza et sa famille*, p63.

politiques⁷ : on y trouve d'Holbach⁸, Suard⁹, Panckouke¹⁰, Marmontel¹¹ et ses prétendants, Gouverneur Morris, William Windham et l'évêque d'Autun, Charles-Maurice de Talleyrand¹².

Ce mariage de convenance, non consommé selon Adélaïde de Flahaut, explique que son fils unique, qui naît le 21 avril 1785 n'est pas l'enfant légitime du Comte de Flahaut, bien qu'il l'ait reconnu.

1.1.2 La naissance de Charles de Flahaut

La question de l'ascendance de Charles de Flahaut est toujours débattue : les contemporains et auteurs attribuent la paternité soit à William Windham, soit au Prince de Talleyrand¹³.

Le premier est un parlementaire britannique, que Mme de Flahaut aurait rencontré chez le baron d'Holbach en 1781 et avec qui elle a passé l'été 1784 à Londres et à Bath¹⁴. Il est mort accidentellement en 1810, en n'ayant revu Madame de Flahaut que deux fois en 1788 et 1789. La majorité des écrits reconnaît le second, né en 1754 d'une famille de très vieille noblesse, prêtre aux idées libérales, comme étant le père de Charles de Flahaut ; il n'a jamais

⁷ La Revue des deux mondes, *Un amour secret de la comtesse de Flahaut*, p 206.

⁸ Paul Henri Dietrich, baron d'Holbach (1723-1789), philosophe d'origine allemande, il est réputé pour son opposition aux doctrines religieuses, instrument du despotisme selon lui.

⁹ Jean Baptiste Antoine Suard (1733-1817) Membre de l'Académie depuis 1774, directeur de plusieurs journaux avant la Révolution Française, il est proscrit pendant celle-ci avant de reprendre la défense de l'Académie et la direction de plusieurs journaux sous le Consulat et l'Empire (Alfred Fierro, André Palluel-Guillard, Jean Tulard, *Histoire et dictionnaire du Consulat et de l'Empire*, Robert Laffont, Paris, 1995, p 1598.)

¹⁰ Charles Joseph Panckouke (1736-1798) Editeur du journal *Le Mercure de France* (journal quasi officiel, répandant les idées des Lumières), et de *l'Encyclopédie*.

¹¹ Jean-François Marmontel (1723-1799) philosophe, opposé à Rousseau, il contribue à répandre les idées des Lumières, et participe à partir de 1755 à la rédaction du *Mercure de France*.

¹² Charles-Maurice de Talleyrand Périgord (1754-1838) issu d'une famille de très vieille noblesse, né avec un pied bot, il ne peut faire une carrière militaire et va entrer dans les ordres, jusqu'à devenir évêque d'Autun en 1788. A la Révolution, il propose de mettre les biens du clergé à la disposition de la nation, et prête serment à la Constitution Civile du Clergé. Après avoir démissionné de son diocèse en 1791, il s'exile jusqu'au coup d'Etat du 18 Brumaire, où il aide Bonaparte à prendre le pouvoir. Il est alors ministre des Affaires Etrangères jusqu'en 1807, puis en 1814, à la faveur de Louis XVIII, se met à la tête du gouvernement provisoire au moment de la première abdication de Napoléon. En 1815, il négocie pour les intérêts de la France au congrès de Vienne. En 1830, favorable aux Orléans, il participe à la mise en place de la Monarchie de Juillet, régime sous lequel il sera nommé ambassadeur à Londres jusqu'en 1834. Après une vie à servir plusieurs régimes, il va se réconcilier avec l'Eglise juste avant de mourir en 1838 (Jean Tulard, *Dictionnaire Napoléon*, Fayard, Paris, 1989, p 1618).

¹³ Revue du Souvenir Napoléonien, Colonel Henri Ramé, *La descendance naturelle prêtée au Prince de Talleyrand*, n°350, décembre 1986.

¹⁴ La revue des deux mondes, *Un amour secret de la comtesse de Flahaut*, p 206, l'auteur cite les mémoires de la comtesse d'Hautpoul.

nié cette paternité et Flahaut le considérait comme son père. Nous verrons plus loin quels liens ils ont entretenus au cours de leur vie et quelle influence il exerce sur Flahaut.

La relation qu'entretenait Madame de Flahaut avec le prince de Bénévent ne faisait pas l'unanimité, et a été encore plus mal perçue lorsque l'enfant est né. Gouverneur Morris n'appréciait guère Talleyrand, mais n'oublions pas qu'il était lui aussi un soupireur de Mme de Flahaut, il voit donc l'évêque comme un rival : « *Cet homme me paraît fin, rusé, ambitieux et méchant* »¹⁵. De même, le comte d'Angivilliers méprise non seulement Talleyrand, mais ne considère pas Charles de Flahaut comme son neveu ; il exprime son sentiment dans une lettre écrite à la comtesse de Neuilly, datée du 2 juillet 1804 : « *de la méchanceté et de la perfidie de la dame et de ses liaisons avec le monstre mitré qui fut son amant et qui est le père de cet enfant* »¹⁶.

Le fonctionnement bien réglé de cette société dans laquelle grandit le jeune Flahaut va cependant s'effondrer avec la Révolution. En 1789, et d'après le témoignage de Gouverneur Morris, Mme de Flahaut comme beaucoup de ses semblables au service du Roi, s'inquiète de son avenir. Elle suit les événements passivement, en voyant progressivement se réduire ses pensions : une première pension disparaît en 1789, un décret de l'Assemblée Nationale supprime celle du Roi en 1790, et la même année, le traitement du comte de Flahaut est réduit¹⁷. Mme de Flahaut commence à se désespérer de devoir quitter Paris, et compte toujours sur son amant, le prince de Talleyrand. Mais celui-ci s'éloigne un peu plus chaque jour pour se rapprocher de Mme de Staël. En décembre 1791, le comte de Flahaut est contraint de quitter son poste ; la famille Flahaut n'a donc plus aucune ressource et ne peut plus compter sur personne pour payer ses dettes (le comte d'Angivilliers ayant quitté la France en mai 1791).

Les choses s'accélérent le 10 août 1792 : le peuple parisien s'insurge contre le roi et la monarchie constitutionnelle, et s'empare des Tuileries au matin ; des gardes suisses tentent de sauver le roi mais on compte finalement de nombreux morts dans les deux camps, et ce jour-là voit la chute de la monarchie. Devant tant de violence, Mme de Flahaut cache son fils chez Gouverneur Morris, puis vient l'y rejoindre¹⁸. Restés cachés à Paris, ils sont encore présents au moment des massacres du 2 septembre 1792 dont furent victimes les nobles et les prêtres ; à la suite de ces massacres, Talleyrand va lui suggérer de quitter la France avec son fils. Mme de Flahaut hésite d'autant moins que le comte de Flahaut s'est réfugié à Boulogne après le 10 août.

C'est à partir de ce moment que le jeune Charles de Flahaut va grandir dans un milieu assez instable. Il ne reverra plus son père, le comte de Flahaut,

¹⁵Gouverneur Morris, *Journal*, p 44, 6 juin 1789.

¹⁶Cité dans Emmanuel de Waresquiel, *Talleyrand, le prince immobile*, Fayard, Paris, 2003, p107.

¹⁷Gouverneur Morris, *Journal*, p 167, 10 janvier 1790.

¹⁸*Ibid*, p 322, 10 août 1792.

qui, après s'être évadé de prison en novembre 1793, se rendra de lui-même au tribunal révolutionnaire pour ne pas faire accuser à sa place son avocat, innocent. Il sera jugé rapidement et sera guillotiné en mars 1794 à Arras ; on verra plus loin que Charles de Flahaut se souviendra de cet acte de bravoure et le mettra en avant pour lancer sa propre carrière.

1.1.3 Une enfance sur les routes d'Europe

La fin de l'année 1792 est donc marquée par l'exil. En octobre, Mme de Flahaut atteint l'Angleterre, en passant par Boulogne. Elle y retrouve Talleyrand, qui est arrivé quelques temps avant elle ; ils se rapprochent afin de concilier leurs vies d'émigrés : on les voit ensemble dans les environs de Londres¹⁹. Talleyrand apporte une aide financière à Mme de Flahaut, notamment pour son fils, jusqu'à l'arrivée de Mme de Staël à Londres en janvier 1793 ; puis Talleyrand ne quittera plus Juniper Hall où celle-ci s'est installée. Les relations entre l'évêque et Mme de Flahaut vont définitivement se dégrader. Elle écrira même à son fils en 1816 : « *Cet homme a une puissance de haine que je n'ai vue à qui que ce soit [...] Le côté cœur est si faible que je le crois paralysé* »²⁰.

Mme de Flahaut s'installe avec le jeune Charles à Half-Moon Street, inquiète pour son mari emprisonné et son fils qui est de santé fragile. De plus, Talleyrand ayant cessé l'aide financière minime qu'il lui apportait, elle ne possède pour vivre que quelques bijoux, rapidement vendus. Elle met surtout un point d'honneur à donner une éducation correcte à son fils, et va commencer par confectionner des chapeaux pour payer ses maîtres. Elle s'improvise finalement romancière, certainement poussée par lord Wycombe, chez qui elle passe ses mois d'été à Loakes House. Courant 1793, après six mois d'écriture, Mme de Flahaut publie Adèle de Senanges, roman dans lequel elle raconte l'histoire d'une femme, largement inspiré de sa propre expérience. La publication, qui va lui rapporter 40 000 francs, est un gros succès²¹. Elle est donc soulagée de ne plus avoir ces difficultés pécuniaires et, voyant Talleyrand quitter l'Angleterre pour Philadelphie le 2 mars 1794, elle ne va se consacrer qu'à l'éducation de son fils.

Elle choisit alors de s'éloigner d'un pays qui ne convient pas aux bronches fragiles de son fils, et où la vie est chère. Sur les conseils du général Montesquiou²², elle quitte à nouveau un pays pour aller se réfugier à Bremgarten en Suisse. Elle y arrive en octobre, et y apprend la mort de son mari.

¹⁹Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand père de Morny*, Perrin, Paris, 1974, p 23.

²⁰Emmanuel de Waresquiel, *Talleyrand*, p 109.

²¹Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, p 23.

²²Royaliste, premier écuyer du comte d'Artois en 1778 puis général en chef des armées du Midi et des Alpes en 1791, il est obligé de s'exiler en Suisse fin 1792. (Alfred Fierro, André Palluel-Guillard, Jean Tulard, *Histoire et dictionnaire du Consulat et de l'Empire*, Robert Laffont, Paris, 1995, p 1192).

C'est en Suisse qu'elle va rencontrer le duc d'Orléans, futur Louis-Philippe. Certaines sources avancent qu'elle aurait été pendant un temps la maîtresse de celui-ci. Quels qu'aient été leurs rapports, cette relation aura marqué Mme de Flahaut et surtout son fils, qui, nous le verrons plus en détails, n'hésitera pas à se rallier à la Monarchie de Juillet et sera très lié à la famille d'Orléans. Mais pour le moment, le jeune Charles de Flahaut continue son éducation loin de son pays natal.

Il ne va d'ailleurs pas avoir le temps de parfaire son instruction en Suisse puisque sa mère décide de suivre Louis-Philippe à Hambourg, où ils vont rejoindre Gouverneur Morris. Ils y arrivent au printemps de 1795 et à nouveau, Mme de Flahaut s'intègre parfaitement à la société des émigrés, retrouvant même quelques habitudes mondaines²³. Elle va reprendre son activité de romancière, le petit Charles de Flahaut ayant été placé à l'académie de Celle, en Hanovre. Il va rester deux ans en Allemagne, achevant son éducation linguistique mais également artistique : dans les salons de l'Empire, on le remarquera pour ses compétences au piano et au chant²⁴.

Au début de 1797, sa mère décide de retourner en France, et Talleyrand qui est alors ministre des Relations Extérieures l'encourage à ramener son fils. Elle multiplie les faux papiers²⁵, mais avec la protection de Talleyrand réussit finalement à obtenir deux passeports qui leur permettent de rentrer en France courant 1797. Revenue dans son pays, elle parvient à faire radier son nom et celui de son fils de la liste des émigrés. En 1799, le Directoire touche à sa fin et l'exil de Mme de Flahaut et de son fils également.

Charles de Flahaut a 14 ans : il connaît à présent la filiation qu'il a avec Talleyrand, il a vécu dix ans en exil et surtout, il est trilingue. Ces premières expériences « européennes » dès son plus jeune âge lui permettent déjà de se mêler aux sociétés étrangères avec beaucoup de facilité.

Poussé par sa mère et avec l'influence de Talleyrand, il souhaite servir son pays, comme l'a fait le comte de Flahaut. De même qu'il s'est parfaitement adapté aux sociétés anglaises et allemandes, il va se rallier rapidement au régime de Bonaparte et se mettre à son service sous le Consulat et l'Empire.

²³Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, p 27.

²⁴Voir les témoignages de la Comtesse Potocka (*Mémoires de la comtesse Potocka*, publiés par Casimir Stryiński, Plon, Paris, 1924) ou d'Hortense de Beauharnais (*Mémoires de la Reine Hortense*, publiés par le Prince Napoléon, Plon, Paris, 1927).

²⁵Avant d'obtenir un passeport pour elle et son fils, elle va produire plusieurs fausses pièces d'identité ou certificats de radiations de la liste des émigrés, mais va être à plusieurs reprises découvertes avant de trouver un fonctionnaire indulgent qui la laissera rentrer en France, malgré encore quelques papiers falsifiés.

1.2 Les premiers pas de sa carrière militaire : découverte de l'Empire

1.2.1 Premiers pas ambitieux

Charles de Flahaut redécouvre la France qu'il a quitté à 8 ans, n'ayant connu que l'exil et la guerre pendant la Révolution. A 14 ans, encouragé par sa mère, il souhaite servir son pays et sa carrière militaire sous l'Empire va s'avérer brillante, comme le reconnaîtra Napoléon lui-même.

Sa carrière va commencer grâce à Talleyrand. Il est encore très jeune, mais ce dernier dont les relations avec Mme de Flahaut se sont apaisées, se préoccupe de l'avenir de celui qu'il considère comme son fils. Il va donc le faire entrer au ministère de la Marine en qualité de sous-ingénieur hydrographe surnuméraire. Dans une lettre du 8 prairial an VII (27 mai 1799), Talleyrand l'informe que sa demande a été acceptée : « *J'ai accédé bien volontiers, Citoyen, à la demande que vous m'avez faite de travailler au Dépôt Général de la Marine, afin d'appliquer aux différentes parties de l'art nautique les connaissances que vous avez déjà acquises* »²⁶, et son poste est confirmé dans une lettre du 14 vendémiaire an VII (6 octobre 1799) adressée par le ministre de la Marine : « *Je vous prévient, citoyen, qu'à compter du 1er de ce mois, vous serez employé sur les états du dépôt général de la Marine, en qualité de sous-ingénieur hydrographe surnuméraire.* »²⁷

On ne possède aucune source mentionnant la satisfaction du jeune Flahaut à l'obtention de cette fonction. Cependant, on peut supposer que ce poste n'est pas ce qu'il désire ; son ambition personnelle est déjà plus importante. A l'avènement du Consulat en 1800, Bonaparte, désireux de faire l'unité du pays autour de lui, donne plusieurs fêtes auxquelles participe Mme de Flahaut, et où se retrouve l'Ancien Régime. Le jeune Charles décide de prendre sa carrière en main, et envoie une lettre au Premier Consul datée du 24 ventôse an VII (14 mars 1799) : « *Général, je n'ai que 16 ans, mais je suis fort. Je sais trois langues assez bien pour que plusieurs fois il ait été impossible de savoir dans les différents pays si j'étais anglais, allemand ou français. Trop jeune pour être soldat, j'ose vous demander d'être votre aide de camp. Soyez sûr que je serais tué ou que j'aurai justifié de votre choix à la fin de la campagne. Pour que vous croyiez à mon dévouement, j'invoquerai près de vous un exemple qui règlera ma vie entière. Mon père a été condamné à mort sous la Terreur. Après son jugement ma mère obtient du geôlier de le laisser échapper de la prison. Le lendemain, mon père apprend qu'on avait arrêté son défenseur officier accusé d'avoir facilité l'évasion. Il quitte son asile, se rend à la Commune disant qu'il ne veut pas qu'un innocent souffre pour lui et il a péri deux heures après. Croyez vous, Général,*

²⁶ AN 565 AP 13, dossier 2 pièce 7, lettre du 8 prairial an VII.

²⁷ Service Historique de l'Armée de Terre (SHAT) dossier 7 yd 602.

qu'après un tel exemple, je serai fidèle à l'honneur et à vous ?»²⁸ Cette lettre paraît effectivement très ambitieuse : Charles de Flahaut se vieillit d'un an et reste malgré tout trop jeune pour devenir aide de camp de Bonaparte. On constate qu'il a conscience des atouts qu'il possède et les met en avant : trilingue et fils d'employé au service de Louis XVI mort dignement. De plus, cette lettre a le mérite de faire connaître son nom au Premier Consul, qui transmet sa lettre au général Dumas²⁹. Une semaine après, le 3 germinal an VIII (24 mars 1800), il est engagé dans le corps des Hussards volontaires³⁰. Ce corps est destiné à rester à Dijon³¹. Une fois de plus, ce poste ne contente pas Flahaut, qui n'apprécie pas de rester en caserne, inactif. Il lui reste à faire ses preuves pour devenir l'aide de camp de Bonaparte. Le 19 mai 1800, il réussit à passer en qualité de brigadier, dans le 5^e régiment de dragons dont le commandement est assuré par Louis Bonaparte³², que son frère a accepté de faire colonel.

1.2.2 Les premières campagnes

C'est à partir de cette date que l'ascension militaire de Charles de Flahaut va être fulgurante. Pas seulement grâce à ses talents de soldat, qui ne sont pas remis en cause, mais également grâce aux nombreux liens qu'il va tisser avec les membres de la famille Bonaparte. Il entre à 15 ans dans le régiment de Louis, avec qui il va avoir d'excellents contacts, comme le prouve une lettre datée du 26 floréal an VIII (16 mai 1801), que Louis envoie de Burgos à Mme de Flahaut : « *Je ne vois pas votre dragon plus souvent qu'un autre [...] quand il a tort je le gronde [...] mais soyez tranquille en outre que je compte avec raison le soin de veiller sur lui comme un premier et plus sacré devoir je n'oublierai n'y la surveillance que je dois exercer sur mon jeune ami* »³³. Le rôle que joue Mme de Flahaut dans la carrière militaire de son fils sera étudié plus précisément dans un prochain chapitre, mais on peut d'ores et déjà constater qu'elle n'est pas étrangère aux relations qu'il va entretenir avec la famille Bonaparte.

Il se bat pour la première fois à Marengo le 25 prairial an VIII (14 juin 1800) sous les ordres de Louis Bonaparte. Comme il fait à présent partie de

²⁸ AN 400 AP 33, lettre de Flahaut au Premier Consul du 24 ventôse an VII.

²⁹ Frédéric Masson, *Le général comte de Flahaut, une rectification*, Dubuisson et compagnie, Paris, 1881, p 10.

³⁰ AN 565 AP 13, dossier 1, pièce 6, état de services.

³¹ Anne-Laure Guéganic, *Charles de Flahaut, sa vie sa carrière*, mémoire de maîtrise, 1999, p 15.

³² Louis Bonaparte (1778-1846) Aide de camp de son frère Napoléon pendant les campagnes d'Italie et d'Egypte, il épouse Hortense de Beauharnais contre son gré. Il est fait roi de Hollande le 5 juin 1806, royaume qu'il quitte le 2 juillet 1810 pour se réfugier en Bohême, où il passe le reste de sa vie. (Alfred Fierro, André Palluel-Guillard, Jean Tulard, *Histoire et dictionnaire du Consulat et de l'Empire*, Robert Laffont, Paris, 1995, p 550).

³³ AN 565 AP 2, dossier 9, pièce 223, lettre de Louis Bonaparte à Mme de Flahaut du 26 floréal an VIII.

l'armée de Napoléon Bonaparte qui part à la conquête de l'Europe, il est de toutes les campagnes : fin 1800, il fait un court voyage en Prusse ; le 5^e régiment de dragons fait partie de l'expédition de l'armée de Leclerc qui se trouve en Espagne en 1801³⁴.

A côté de ces campagnes, il continue à monter en grade : le 27 ventôse an IX (18 mars 1801), il est nommé brigadier ; puis le 4 germinal an IX (26 mars 1801) sous-lieutenant en remplacement du citoyen Dandelau, démissionnaire³⁵.

Charles de Flahaut commence à se faire un nom, puisqu'il est cité lors de son voyage en Prusse, et que Joachim Murat³⁶, beau-frère de Bonaparte, vient le chercher pour être son aide de camp. Cela lui est signifié par une lettre envoyée directement du ministre de la Guerre, Alexandre Berthier, datée du 30 vendémiaire an XI (21 octobre 1802) : « *Le ministre de la guerre ordonne au citoyen Flahaut, sous lieutenant au 5^e régiment de Dragons, de se rendre sans délai auprès du Général Murat, sous les ordres duquel il remplira pendant 1 an les fonctions d'aide de camp* »³⁷. A nouveau, Talleyrand est impliqué dans cette nomination : il écrit lui-même à Murat en 1807 : « *Votre altesse me permettrait-elle de lui rappeler qu'elle a bien voulu, à ma prière, prendre il y a sept ans, Charles Flahaut pour son aide de camp* »³⁸. Les relations que Flahaut entretient avec Louis Bonaparte vont alors se dégrader, d'une part à cause de la jalousie de Louis, qui voit l'affection que lui portait Flahaut se déplacer vers Murat, et d'autre part à cause de sa femme, Hortense de Beauharnais³⁹, à qui Flahaut porte un intérêt grandissant.

³⁴ AN 565 AP 13, dossier 1, pièce 5, état de services.

³⁵ AN AF IV 32, plaque des Minutes des actes du 4 germinal an 9, pièce 17, minute d'arrêté nommant Flahaut sous-lieutenant.

³⁶ Joachim Murat (1767-1815) maréchal et roi de Naples, compagnon d'armes de Bonaparte à la première campagne d'Italie, il devient très proche de lui et le soutien au coup d'Etat du 18 Brumaire, et Bonaparte lui fait épouser sa sœur Caroline en 1800. Il est fait maréchal en 1804 et Roi de Naples en 1808. Il est exécuté en 1815 à Pizzo (Italie), après avoir abandonné Bonaparte et en essayant d'unifier l'Italie (Alfred Fierro, André Palluel-Guillard, Jean Tulard, *Histoire et dictionnaire du Consulat et de l'Empire*, Robert Laffont, Paris, 1995, p 975).

³⁷ AN 565 AP 13, dossier 3, pièce 8, lettre de Berthier à Flahaut du 21 octobre 1802.

³⁸ AN 31 AP 16, pièce 112/9, document 119, lettre de Talleyrand à Murat du 26 mars 1807.

³⁹ Hortense de Beauharnais (1783-1837). Fille de Joséphine de Beauharnais, Bonaparte la considère immédiatement comme sa propre fille après son mariage avec Joséphine. Bonaparte et Joséphine la contraignent à se marier avec Louis Bonaparte, mais l'échec de leur couple les contraint à se séparer, ce que Bonaparte n'accepte que tardivement. Louis XVIII la fait duchesse de Saint Leu, et après le départ de Napoléon et le divorce d'avec Louis, elle va finir sa vie à Arnenberg en Suisse. Elle a trois fils, dont Louis-Napoléon, futur Napoléon III (Alfred Fierro, André Palluel-Guillard, Jean Tulard, *Histoire et dictionnaire du Consulat et de l'Empire*, Robert Laffont, Paris, 1995, p 837).

1.2.3 Une carrière accélérée malgré la mauvaise impression de Napoléon

Outre sa carrière militaire, les choses évoluent : le prince de Talleyrand, toujours ministre des Relations Extérieures, se marie avec Catherine Grand en septembre 1802, et sa mère va devenir Mme de Souza en épousant le 17 octobre 1802 Don José Maria de Souza Bothelo et Vasconallos, ambassadeur du Portugal en France, rencontré à Hambourg pendant son exil. Ces deux mariages vont permettre à Charles de Flahaut de se libérer de la « tutelle » de ses parents : n'étant plus leur principal centre d'intérêt – ce qui était vrai surtout de sa mère – il va être plus libre de mener sa propre vie, sans négliger leur influence sur lui, et sur son entourage.

Sa réussite militaire va s'accélérer en 1803, lorsqu'il intègre la Grande Armée. Il est alors promu lieutenant du Général Murat le 24 brumaire an XII (16 novembre 1803). Il se bat brillamment aux batailles d'Ulm et de Nuremberg en 1805, et est même cité dans le bulletin de la Grande Armée d'Augsbourg daté du 30 vendémiaire an XIV (22 octobre 1805) : « *Les colonels Morland, des chasseurs à cheval de la garde impériale, Cauchois du 1er régiment de hussards, et les aides-de-camp Flahaut et Lagrange se sont particulièrement distingués* »⁴⁰. Comme tous les bulletins de la Grande Armée, ce qui est relaté est à prendre avec précaution car ils étaient souvent instruments de propagande ; mais qu'il y soit mentionné signifie au moins que l'Empereur l'a remarqué. C'est Murat qui demande à ce qu'il passe capitaine⁴¹, faveur qui lui est accordée le 10 février 1806 : « *D'après l'autorisation de l'Empereur, le ministre de la guerre, conformément aux arrêtés des 16 vendémiaire et 14 brumaire an 9 et sur la demande de Son Altesse le Prince Murat, nomme M. de Flahaut capitaine à l'emploi d'aide de camp auprès de son altesse* »⁴². Il participe à de nombreuses campagnes, et on le trouve en Pologne en 1806, où il combat à Iéna le 14 octobre⁴³. C'est au retour de la Pologne que les relations avec Murat vont à leur tour se dégrader, essentiellement à cause de la liaison entre Flahaut et Caroline Murat, la sœur de Bonaparte. Murat demande donc à Napoléon de le renvoyer de son régiment⁴⁴, sachant que l'Empereur ne l'appréciait guère, tout comme il n'appréciait pas les amants de ses sœurs. Il confie d'ailleurs à Joséphine au sujet de Flahaut : « *De l'esprit ? brtt ! Qui n'en a pas comme cela ? Il chante bien ? Belle qualité pour un soldat qui, par état, est presque toujours enrôlé. Ah ! Il est joli garçon, voilà ce qui vous touche, vous autres femmes*

⁴⁰A. Pascal, *Les Bulletins de la Grande Armée*, éditions Prieur, Paris, 1844, tome III, p 84.

⁴¹SHAT 7 yd 602, dossier du Général Flahaut, minute de la lettre du ministre de la Guerre à Flahaut du 20 mars 1806.

⁴²AN 565 AP 13, dossier 3, pièce 12, lettre du ministre de la Guerre à Murat du 10 février 1806.

⁴³*Ibid*, dossier 1, pièce 2, état de services et campagne.

⁴⁴Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, p 60.

... *Eh bien ! Je ne lui trouve rien du tout d'extraordinaire. Il ressemble à un faucheur avec ses éternelles jambes* »⁴⁵. Ce n'est pas flatteur pour le jeune homme de 14 ans qui souhaitait devenir aide de camp ! Napoléon approuve la demande de Murat sans hésiter : Flahaut est donc nommé chef d'escadrons au 13^e régiment de chasseurs à cheval le 15 janvier 1807⁴⁶. Murat va essayer de justifier ce renvoi dans une lettre qu'il adresse à Flahaut le 20 mars 1807 : « *Je n'ai jamais douté de votre attachement et en vous proposant de vous rendre à votre régiment, je n'ai eu que de vous fournir les moyens de vous instruire et de courir plus rapidement une carrière dans laquelle vous avez débuté d'une manière distinguée.* »⁴⁷ Il avance également que l'Empereur lui a ordonné par décret de remplacer tous ses aides de camp. Cependant la rancune va rester, et dans une lettre adressée à sa mère en juillet 1807, Flahaut justifie ce qui, selon lui, est à l'origine de la brouille : « *J'ai été assez malheureux pour déplaire. [...] Je suis entièrement dévoué à l'empereur car un de mes grands griefs est d'avoir dit que pour aucun avantage je ne quitterai son service pour passer à un autre. [...] L'autre est de m'être plaint (mais seulement avec mes camarades) de la manière dure dont il me traitait quelques fois et qui venait de quelques calomnies qu'il avait eu contre moi.* »⁴⁸ Il n'adressera plus la parole au Grand Duc de Berg⁴⁹, attendant « *la justice de [son] Empereur.* »

Il va donc diriger le 13^e chasseur à Friedland et sera couvert d'honneur : Napoléon le fait officier de la Légion d'Honneur le 11 juillet 1807. Malgré cette récompense, l'Empereur se méfie toujours de lui et l'envoie en Allemagne et en Espagne en 1808 pour l'éloigner de ses sœurs, et surtout d'Hortense. Ses liens avec cette dernière se sont resserrés au cours de l'année 1806 par l'intermédiaire de Mme de Souza, comme en témoigne sa correspondance. Il passe cependant un cap dans sa carrière puisque le Prince de Neuchâtel, le Maréchal Berthier le choisit comme aide de camp⁵⁰ ; il est nommé à ce poste le 21 juillet 1808.

La carrière militaire de Flahaut est rapide et il est surtout lui-même bien entouré. Il prend rapidement conscience de l'importance de l'Empire et a une très haute opinion de l'Empereur, même si ce dernier ne l'apprécie guère. Malgré ses brouilles avec Louis Bonaparte et Murat, Flahaut se rapproche de plus en plus de Napoléon à partir de 1808, et Hortense jouera un rôle de plus en plus important dans son ascension.

⁴⁵Cité dans Jean-Marie Rouart, *Morny, un voluptueux au pouvoir*, Gallimard, Paris, 1995, p 41.

⁴⁶AN 565 AP 13, dossier 3, pièce 14, lettre de Berthier à Flahaut du 21 janvier 1807.

⁴⁷*Ibid*, pièce 15 (ancienne cote AB XIX 3038, dossier 1), lettre de Murat à Flahaut du 20 mars 1807.

⁴⁸AN 565 AP 5, dossier 2, pièce 22, lettre de Flahaut à Mme de Souza datée de juillet 1807.

⁴⁹Murat est fait Grand Duc de Berg par Napoléon le 30 mars 1806.

⁵⁰SHAT 7 yd 602, Etat civil et services, lettre du 21 juillet 1808.

1.3 Charles de Flahaut à l'apogée de sa carrière

1.3.1 Les liens des Flahaut avec les Beauharnais

Le jeune Flahaut n'a que 23 ans et a déjà été nommé aide de camp deux fois. A ce rythme, il peut espérer devenir aide de camp de Napoléon ; ses espoirs vont être récompensés grâce, notamment, à ses relations avec Hortense de Beauharnais.

Il ne faut pas perdre de vue que son principal objectif reste son premier souhait militaire : devenir aide de camp de l'Empereur. C'est ce dont témoignent les nombreuses lettres écrites à sa mère où il glorifie l'Empereur chaque fois qu'il le mentionne⁵¹. Il ne faut cependant pas accorder trop de crédit à tous ces compliments, le courrier envoyé alors étant toujours susceptible d'être lu. On peut se demander s'il n'y a pas un peu d'exagération dans une lettre comme celle datée d'Elbing, en juillet 1807 : « *Je sacrifierai avec joie ma vie pour servir l'empereur. Il est si grand, il est si glorieux de faire partie de son armée* »⁵². Car, malgré ces flatteries régulières à l'intention de l'Empereur, Flahaut écrit souvent à sa mère qu'il souhaite rentrer à Paris pour la retrouver : « *Je t'assure que je devrais demander ma retraite et aller te rejoindre à Paris* »⁵³. Cette tendance va diminuer lorsqu'il aura un poste plus proche de Napoléon, mais au moment du départ de celui-ci pour Sainte-Hélène, il choisira de rester auprès de sa mère.

Malgré tout, d'une manière générale, on constate que Flahaut est un soldat dévoué « *Le prince de Neuchâtel [. . .] m'écrit qu'il a bien voulu m'accepter. Cette bonté me touche bien. Je suis bien parti à le bien servir. Je le ferai de tout mon cœur* »⁵⁴ ; ce qui explique aussi qu'il soit sollicité par Murat et Berthier, ou remarqué pour autre chose que sa voix par l'Empereur.

Dans les nombreux courriers qu'il envoie à sa mère, il parle de sa « tante » ou de sa « cousine »⁵⁵ : il s'agit en fait d'Hortense de Beauharnais – mais comme les courriers étaient lus, Flahaut ne prononce jamais son nom. Sa première rencontre avec Hortense date de 1803 et s'est faite sur une maladresse, comme le raconte Hortense dans ses Mémoires « *M. de Flahaut, jeune homme du même âge que moi, étourdi, agréable, dans un moment d'enthousiasme se mit une jour à m'applaudir ; j'en fus piquée ; cette marque bruyante d'approbation me sembla de mauvais ton* »⁵⁶. Grâce à la bonne éducation que lui avait donné sa mère, Charles de Flahaut alla s'excuser auprès d'elle le lendemain, avec Mme de Souza. L'on apprend dans la suite des Mémoires d'Hortense, que la famille Flahaut est déjà très liée avec les Beauharnais et

⁵¹ AN 565 AP 5, correspondance de Flahaut à Mme de Souza.

⁵² *Ibid*, dossier 2, pièce 24, lettre datée de juillet 1807.

⁵³ *Ibid*, dossier 2, pièce 19, lettre du 18 mai 1807.

⁵⁴ *Ibid*, dossier 3, pièce 37, lettre du 21 avril 1808.

⁵⁵ *Ibid*, dossiers 2 et 3.

⁵⁶ *Mémoires de la Reine Hortense*, publiés par le Prince Napoléon, Plon, Paris, 1927, tome I, p 178.

les Bonaparte ; parlant de Mme de Flahaut : « Rayée de la liste des émigrés par les soins de ma mère, elle nous était fort attachée. »⁵⁷ Et parlant de Charles de Flahaut : « Mon mari l'avait placé dans son régiment et le protégeait beaucoup. »⁵⁸ Par la suite, Flahaut et Hortense se rencontrèrent de plus en plus souvent, et lorsqu'il était parti en campagne, c'était sa mère qui se chargeait d'entretenir leur bonne relation. Lors de sa campagne en Pologne en 1806, il rencontra Anna Potocka, avec laquelle il eut aussi une idylle. Celle-ci nous rapporte dans ses Mémoires le départ de Charles : « Quelques mois plus tard, Monsieur de Flahaut, [...], se vit rappeler à Paris par les soins d'une personne très haut placée qui l'aimait depuis longtemps sans qu'il s'en doutât »⁵⁹.

Pour se rapprocher encore plus de Flahaut, Hortense va tout mettre en œuvre pour l'aider dans sa carrière, voire dans celle de ses camarades ; c'est elle qui aurait permis sa nomination au poste d'aide de camp du Maréchal Berthier « *Le Prince de Neuchâtel vient de m'annoncer que je vais être son aide-de-camp. Je suis fier d'obtenir ce poste et de le devoir à celle à qui je dois tant* »⁶⁰. Elle va aussi permettre à ces amis proches de monter en grade, elle le mentionne elle-même « *M. de Talleyrand me pria un jour de lui recommander M. de la Bédoyère, cousin de M. de Flahaut. Que de raisons pour m'intéresser à lui ! J'obtins un brevet de sous-lieutenant* »⁶¹. Et elle réussit, malgré les nombreuses autres maîtresses de celui-ci, à attirer Flahaut à elle, puisque leur relation se concrétise en 1806. Elle devient même quasiment officielle en 1808, avec la séparation définitive d'Hortense et de Louis qui précède leur rupture. Leur liaison commence à son retour d'Espagne à l'été 1808, et continue par l'entremise de Mme de Souza alors qu'il est reparti en campagne. Il se rend alors compte de la méfiance d'Hortense, jalouse des liaisons qu'il a eues avec d'autres femmes, et notamment Caroline Murat qui sut envenimer leur histoire avant de partir pour Naples. Cependant il lui reste fidèle et lorsque Flahaut n'est pas en campagne, ils se voient aux eaux de Plombières ou de Bourbonne. La naissance clandestine du petit Auguste Demorny en octobre 1811, futur Duc de Morny, les rapproche un peu plus.

Mais Flahaut arrive à un stade de sa carrière où l'influence d'Hortense sur l'Empereur commence à être négligeable. Elle reste cependant un très bon atout, car elle est proche de Napoléon qui la considère toujours comme sa fille. Il en est de même pour Eugène de Beauharnais, le frère d'Hortense, qui est aussi un ami de Flahaut. Celui-ci partage une énorme complicité avec sa sœur, et c'est lui qui cachera Hortense et Flahaut au moment de la naissance de Morny.

⁵⁷ *Ibid*, p 178.

⁵⁸ *Ibid*, p 179.

⁵⁹ *Mémoires de la comtesse Potocka*, publiés par Casimir Stryiński, Plon, Paris, 1924, p 165.

⁶⁰ Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, p 66.

⁶¹ *Mémoires de la Reine Hortense*, Tome I, p 261.

1.3.2 Sa carrière rapide le rapproche de l'Empereur

A côté de ses histoires sentimentales, Flahaut reste un soldat de la Grande Armée, et en 1808, les campagnes se succèdent. Au moment de sa nomination auprès de Berthier, il part pour l'Espagne. En janvier 1809, il chevauche aux côtés de Berthier et de l'Empereur, puis il est appelé pour la campagne d'Autriche qui dure toute l'année 1809. C'est à partir de cette campagne d'Autriche que Napoléon va lui accorder l'importance d'un militaire de haut rang, en lui confiant des missions et en le récompensant pour son dévouement. Le 13 mai 1809, il est fait colonel du Maréchal Berthier par décret impérial, « *Flahaut, chef d'escadrons est nommé colonel pour prendre le commandement du premier régiment de Hussards ou de Chasseurs qui sera vacant* »⁶². Il participe à la bataille de Wagram le 6 juillet 1809, et de retour le 14 juillet 1809 à Schönbrunn, il écrit à sa mère « *Nous voici de retour à Schönbrunn, ma chère Maman, après avoir fait encore une belle vive et courte campagne. Elle a été décisive car les Autrichiens ont imploré un armistice* »⁶³. Suite à cette bataille, Napoléon va lui accorder une seconde dotation le 15 août 1809 : la première dotation, une rente de 2 000 francs qui lui a été accordé en 1808, est ainsi rehaussée et passe à 4 000 francs à prendre sur les biens réservés du Hanovre⁶⁴. A la même date du 15 août 1809, il reçoit le titre de baron d'Empire⁶⁵.

Pour justifier ces récompenses, Flahaut est envoyé en mission par l'Empereur à Brunn en août 1809 pour porter des lettres au Maréchal Davout, et à Dotis près d'Altenburg⁶⁶, où se situe le quartier général des Autrichiens, le 15 septembre 1809. A son retour de Dotis, il fait un compte-rendu à l'Empereur de sa mission, qu'il se pressera de recopier le soir même et dont il gardera précieusement la copie⁶⁷. Il s'agit en effet de sa première mission diplomatique, ce qui explique qu'il ait conservé la minute de cette conversation.

Il est de retour en France à la fin de l'année 1809, et partage son temps entre sa mère, Hortense et la guérison de ses rhumatismes aux eaux.

⁶² AN AF IV 378, plaque 2772, pièce 2, minute du décret du décret du 13 mai 1809.

⁶³ AN 565 AP 5, dossier 3, pièce 47, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 14 juillet 1809.

⁶⁴ AF IV 398, numéro 13. Le détail de cette donation est contenu dans le procès verbal datant du 29 novembre 1810, AN 565 AP 13, dossier 3, pièce 24.

⁶⁵ AN AF IV 398, plaque 2953, numéro 16.

⁶⁶ Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, p 72-73.

⁶⁷ AN 565 AP 19, dossier 3, pièce 9 à 13, minute d'une conversation avec l'Empereur datée de septembre/octobre 1809.

1.3.3 La campagne de Russie : tremplin pour le poste d'aide de camp

Flahaut participe aux dernières campagnes de l'Empire avec beaucoup d'enthousiasme. Le territoire de l'Europe napoléonienne est à son apogée en 1811, et l'on peut voir sur la carte en annexes l'étendue de ce territoire⁶⁸. Flahaut a parcouru une grande partie de ces pays, gravissant les échelons, mais c'est avec la campagne de Russie qu'il va démontrer sa bravoure et atteindre l'apogée de sa carrière.

La campagne de Russie en 1812 est la dernière étape avant sa nomination en tant qu'aide de camp de l'Empereur, et elle va représenter l'une de ses plus grandes campagnes, à la fois par la place qu'il tient à côté de Napoléon, et également par le rôle militaire qu'il y joue. Il va être totalement subjugué par le génie militaire de Napoléon.

En mai 1812, il est envoyé à Lemberg pour inspecter les Autrichiens. Ayant toujours eu de bons rapports avec les Polonais, Flahaut semble être l'homme idéal pour sonder les troupes du Prince de Schwarzenberg⁶⁹. De retour en juin à Königsberg, il fait son compte-rendu à l'Empereur, puis écrit aussitôt à sa mère le 16 juin son admiration pour ce grand homme, qui a bien voulu lui faire partager ses opinions⁷⁰. A nouveau on trouve cette admiration constante chez Flahaut, mais qui paraît cependant plus sincère que celle citée précédemment. Pendant la campagne de Russie, il échappe de peu à la mort à la bataille d'Ostrowno le 25 juillet 1812⁷¹, ce qui va beaucoup le marquer, comme le confirme son témoignage, celui du Maréchal de Castellane⁷² et surtout de sa mère⁷³ : « *Imaginez, ma très chère, que dans l'affaire du 25, une balle, venue de biais et tirée à dix pas, lui a coupé son aiguillette en quatre morceaux sur le sein droit, déchirée son habit, sans que sa chemise fut effleurée puis s'en est allée Dieu sait où* »⁷⁴. C'est un homme

⁶⁸Voir en annexe A.1, page 159.

⁶⁹Karl Philippe, Prince de Schwarzenberg (1771-1820) Général autrichien présent à Hohenlinden (1800) et Wagram (1809), il est ambassadeur à Paris chargé de régler le mariage de Napoléon et Marie-Louise. En 1812, Napoléon demande qu'on le mette à la tête du corps autrichien qui va envahir la Russie avec la Grande Armée. En 1813, il infligera la défaite de Leipzig à Napoléon et c'est lui qui suggère d'entrer dans Paris en 1814, ce qui entraîne l'abdication de Napoléon (Alfred Fierro, André Palluel-Guillard, Jean Tulard, *Histoire et dictionnaire du Consulat et de l'Empire*, Robert Laffont, Paris, 1995, p 1086).

⁷⁰AN 565 AP 5, dossier 5, pièce 80, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 16 juin 1812.

⁷¹*Ibid*, pièce 91, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 26 juillet 1812.

⁷²Victor Elisabeth Boniface, comte de Castellane (1788-1862) capitaine à 22 ans, il participe à la campagne de Russie puis à la Campagne de France sous Napoléon. Il est fait pair de France par Louis-Philippe en 1848, puis participe au coup d'Etat du 2 décembre 1851. C'est Napoléon III qui le fait maréchal le 2 décembre 1852. (Jean Tulard, *Dictionnaire du second Empire*, Fayard, Paris, 1995, p 239).

⁷³Maréchal de Castellane, *Journal*, 1804-1862, Plon, Paris, 1895, tome I, p 121.

⁷⁴Léon-G. Pélissier, *Le portefeuille de la comtesse d'Albany*, 1806-1824, édition Foutmaing, Paris, 1902, p 137, lettre de Mme de Souza à la comtesse d'Albany du 27 août 1812.

qui a fait de nombreuses campagnes, et c'est pourtant la première fois que Flahaut manque d'être gravement blessé ; il sera très marqué par cela et en parlera longtemps après. Dans la correspondance avec sa mère, on remarque les difficultés qu'il vit en Russie. Comme beaucoup de soldats de la campagne de Russie revenus vivants, il gardera des séquelles physiques et morales : les terribles conditions de vie, avec le froid et le manque de ravitaillement, n'ont fait qu'aggraver ses problèmes de rhumatismes : « *Le froid avec cela a commencé à se faire sentir ce qui n'est pas propre à me guérir* »⁷⁵ ; « *Je supporte difficilement le froid et la fatigue et cela me décide à ne pas rester au service.* »⁷⁶. D'autre part, d'avoir vu nombre de ses camarades mourir de froid ou de faim sans pouvoir les sauver sera très marquant, comme en témoignent ses courriers à sa mère : « *J'ai des choses bien tristes à te dire, ma chère maman, celle qui m'a le plus affligé est la mort de ce pauvre David* »⁷⁷ ; « *Tous mes gens sont malades. Mais c'est qu'aussi on n'a jamais autant eu à souffrir* »⁷⁸. Malgré le dévouement de Flahaut à l'Empereur, on sent à ce moment-là le désespoir qui envahit le soldat, et il remet même en cause cette guerre, dénonçant sa cruauté⁷⁹. Cet état de désespoir disparaît rapidement, avant la fin de la campagne de Russie. Cela prouve à nouveau qu'il admire l'homme qu'est Napoléon, plus que son régime.

Malgré cela, il se distingue dans de nombreuses batailles pendant cette campagne, avant d'arriver à Moscou au côté de l'Empereur. Il s'indigne de l'attitude des Moscovites, qui mettent le feu à la ville après l'entrée des troupes françaises le 14 septembre : « *Les Russes viennent de nous donner un des spectacles les plus affreux qu'il soit possible de voir et de commettre un crime inouï jusqu'à présent. Le Gouverneur de Moscou a laissé en partant un nombre considérable de brigands armés de fusils incendiaires et leur a laissé l'ordre de mettre le feu partout* »⁸⁰. La campagne de Russie touche à sa fin le 19 octobre 1812 avec la retraite des troupes françaises ; Flahaut est présent à la Bérésina du 27 au 29 novembre, où il se distingue particulièrement en n'hésitant pas à revenir sur ses pas pour diriger ou sauver ses camarades. Pour cette attitude, le 4 décembre 1812, il va donc être à nouveau récompensé par Napoléon qui le nomme général de brigade et premier aide de camp de Berthier, et lui accorde une pension de 18 000 francs⁸¹. Dès le 5 septembre, il quitte le gros des troupes aux côtés de Napoléon pour rejoindre Paris.

⁷⁵ AN 565 AP 5, dossier 5, pièce 107, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 21 septembre 1812 envoyée de Moscou.

⁷⁶ *Ibid*, pièce 117, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 11 novembre 1812 envoyée de Smolensk.

⁷⁷ *Ibid*, pièce 122, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 12 décembre 1812 envoyée de Kowno.

⁷⁸ *Ibid*, pièce 128, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 27 décembre 1812, envoyée de Königsberg.

⁷⁹ *Ibid*, pièce 117, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 11 novembre 1812.

⁸⁰ *Ibid*, pièce 106, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 19 septembre 1812.

⁸¹ AN AF IV 827, plaque 6640, numéro 8.

Flahaut écrivait à sa mère d'un champ de bataille le 6 septembre : « *Je ne sais pas si ses aides de camp sentent combien leur place est honorable, mais j'avoue que rien ne me paraît plus digne* »⁸². En prouvant ses qualités de militaire, sa bravoure et son courage, en alliant les bonnes relations à un dévouement absolu à l'Empereur, il réussit enfin à atteindre le poste qu'il souhaitait tant : le 26 janvier 1813, un décret impérial envoyé de Fontainebleau le fait aide de camp de l'Empereur « *Les généraux de brigade Baron Drouot, Major de l'artillerie à pied de notre garde, Baron Corbineau, Baron Flahaut sont nommés aides de camp de l'empereur* »⁸³. Il a alors 28 ans.

Le poste d'aide de camp de l'Empereur n'est pas seulement important parce que Flahaut admire Napoléon, c'est réellement une fonction de premier ordre. Les missions ne diffèrent guère de celles qui s'exécutaient pour Murat ou Berthier, mais elles sont à une autre échelle. L'aide de camp sert de messenger, il porte les ordres de l'Empereur aux généraux et aux troupes, et inversement ; il est donc toujours sur les routes, traversant les lignes ennemies, essayant de n'avoir aucun contact avec celles-ci. Il est donc excellent pour un officier de ce type d'avoir une bonne connaissance des langues étrangères, comme c'est le cas de Flahaut. Il arrive également qu'il se trouve au milieu d'une bataille et il doit donc être capable de remplacer n'importe quel soldat. C'est une fonction très gratifiante, avec quelques avantages matériels malgré les risques encourus ; elle est encore plus gratifiante quand elle est vécue au service de l'Empereur⁸⁴.

Flahaut semble bien remplir ces fonctions. C'est en 1813 qu'il va accomplir ses premières grandes missions diplomatiques : il est envoyé le 6 juin à Neumark en qualité de commissaire pour l'exécution de l'armistice avec les armées russes et prussiennes⁸⁵. Il continue à participer à diverses batailles aux côtés de l'Empereur. A la suite de la bataille de Leipzig (16-19 octobre 1813) où il s'est particulièrement distingué, Napoléon le fait général de division⁸⁶ et comte d'Empire⁸⁷ le 24 octobre.

Avec cette nomination, il est au sommet de sa carrière militaire. Il écrit d'ailleurs à sa mère le 25 octobre : « *Tu donnes ces bonnes nouvelles à ma cousine, elle verra avec plaisir que mes services m'ont fait retrouver le titre*

⁸²AN 565 AP 5, dossier 5, pièce 101, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 6 septembre 1812.

⁸³SHAT Xab 1, dossier Garde des consuls, Aides de camp du 1^{er} consul puis de l'Empereur.

⁸⁴Sur les fonctions de l'aide de camp, voir *Napoléon I^{er}*, Jean-Claude Damamme, *les officiers d'état-major de la Grande Armée*, juillet-août 2000, p 26.

⁸⁵Il s'agit de négocier un traité de paix avec les armées ennemies, mais cette mission sera expliquée plus précisément en 4.2.2, page 73

⁸⁶AN 565 AP 13, dossier 4, pièce 100, lettre du duc de Feltre, ministre de la Guerre à Flahaut, datée du 29 novembre 1813.

⁸⁷AN AF IV 820, plaque 6580, numéro 27 bis.

de mon père »⁸⁸. Le père qu'il considère alors est le militaire qui est mort courageusement à la Révolution.

Cependant, la bataille de Leipzig a été une défaite sanglante pour l'Empire, et les troupes françaises sont obligées de reculer : elles franchissent le Rhin et la situation militaire de l'Empereur est affaiblit.

Flahaut a su utiliser tous ses atouts pour accéder en peu d'années à un poste de hautes responsabilités : Caulaincourt rapporte que Napoléon « *le regardait comme un homme fait pour aller à tout* »⁸⁹. Après un début de carrière fulgurante, il est à l'apogée de sa carrière militaire en 1813 alors que l'Empereur, l'homme qu'il admire tant, est sur le déclin. Il va pourtant tout lui donner jusqu'à la seconde abdication, puis totalement changer de vie.

⁸⁸ AN 565 AP 5, dossier 6, pièce 179, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 25 octobre 1813.

⁸⁹ *Mémoires du général Caulaincourt*, Plon, Paris, 1933, tome III, p 387.

Chapitre 2

De la première abdication à la chute de l'Empire : la fin du Bonapartisme et la reconversion de Flahaut

2.1 La première abdication et les Cent-Jours : au plus près de l'Empereur

2.1.1 Les dernières batailles de Flahaut avant la chute

En 1813, après la bataille de Leipzig, la France est presque ramenée à ses frontières d'avant 1792 et les troupes de la Grande Armée sont largement amputées d'une partie de leurs hommes après la campagne de Russie. Napoléon va tenter de maintenir son pouvoir malgré les défections de ses généraux et maréchaux, et les alliés qui encerclent la France, début 1814.

Du fait de son poste, Flahaut prend assez rapidement conscience de la gravité de la situation. Ayant repassé le Rhin, il écrit à sa mère le 2 novembre 1813 « *Nous sommes arrivés ici cette nuit, ma chère maman, et quoique fâchés de rapprocher le théâtre de la Guerre de nos frontières* »¹.

Flahaut va alors remplir pleinement sa fonction d'aide de camp ; Napoléon va l'envoyer en qualité de commissaire à Lusigny les 23 et 24 février pour négocier l'armistice avec les armées russes et prussiennes. Ses missions diplomatiques seront évoquées plus en détail dans une seconde partie, mais on peut dores et déjà noter qu'il n'est autorisé à traiter que si les alliés acceptent la paix sur les bases de Francfort² (énoncées en novembre 1813), et

¹AN 565 AP 5, dossier 6, pièce 180, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 2 novembre 1813.

²Metternich annonce le 9 novembre 1813, le désir des alliés : laisser à la France ses frontières naturelles, c'est-à-dire le Rhin, les Alpes et les Pyrénées.

il est question plus précisément des délimitations des frontières³. Les alliés lui promettent la paix en rendant à la France ses frontières naturelles de 1792, si celle-ci accepte de reconnaître la perte de l'Espagne, de l'Allemagne, de l'Italie et de la Hollande. Mais les deux parties souhaitant rester sur leurs positions, et n'acceptant aucune concession, Flahaut retourne auprès de l'Empereur le 5 mars, sans résultat. Au retour de cette négociation, il prend conscience de l'importance de cet échec : il écrit à sa mère « *Mon dieu que je suis inquiet de ce qui se prépare. Je ne puis croire que les ennemis n'entrent pas dans Paris. Que feront-ils, que ferons-nous* »⁴.

Il continue cependant ses missions auprès des ennemis de Napoléon, comme auprès de ceux qui lui sont toujours dévoués. En mars 1813, il est envoyé auprès d'Eugène de Beauharnais, alors vice-roi d'Italie « *pour vous entretenir de l'état des choses, et vous faire comprendre mes projets et la direction que j'ai désiré que vous donniez à votre corps d'armée* »⁵.

A côté de ces négociations, Napoléon est reparti en campagne depuis janvier, laissant à la tête de la capitale, un conseil de régence autour de l'Impératrice Marie-Louise, et de son frère Joseph. Flahaut participe à la Campagne de France, aussi bien sur la route en tant que négociateur, que sur les champs de bataille aux côtés de Napoléon. Le 23 mars, ce dernier le fait commandeur de la Légion d'honneur. Cet honneur aurait pu être doublé du titre de Grand Maréchal du Palais, après la mort de Duroc le 23 mai ; Napoléon pense à Flahaut pour ce poste, mais il se méfie trop de sa liaison avec Hortense, qui influence Flahaut⁶. La place de Grand Maréchal du Palais, ultime récompense, échappe à Flahaut et revient à Bertrand.

Napoléon, de janvier à avril 1814, tente d'imposer le « diviser pour mieux régner » : son but est de séparer les coalisés pour signer la paix avec l'un des alliés. Il n'y parvient pas, et le 30 mars, les alliés marchent sur Paris. Napoléon apprend le 27 au soir les projets du Tsar d'entrer dans Paris ; accompagné de ses officiers les plus proches – Berthier, Bertrand, Caulaincourt – et de ses aides de camp – Drouot, Flahaut et Gouraud –, il abandonne ses troupes pour revenir sur Paris. Ils arrivent le 30 au soir près de Juvisy⁷. Na-

³ AN 565 AP 19, dossier 5, pièce 19, analyse et compte-rendu de la situation sur l'armistice de Lusigny par Flahaut, datée du 24 février 1814.

⁴ AN 565 AP 5, dossier 7, pièce 182, lettre de Flahaut à Mme de Souza datée de février 1814.

⁵ *Correspondance de Napoléon, publiée par ordre de l'Empereur Napoléon III*, par Claude Tchou, bibliothèque des Introuvables, tome XV, p 66, lettre 19701.

⁶ *Mémoires de la Reine Hortense*, publiés par le Prince Napoléon, Plon, Paris, 1927, tome II, p 171 : « *Depuis la mort du grand-maréchal Duroc, sa place restait vacante. L'Empereur aimait M. de Flahaut, et l'avait employé avec beaucoup de satisfaction dans la dernière campagne. [...] L'Empereur voulait pour son grand-maréchal un homme tout à lui. Il redouta une influence qui ne serait pas uniquement la sienne.* » ; ou *Mémoires du Général Caulaincourt*, Plon, Paris, 1933, tome III, p 87 : « *Il avait même été au moment de le nommer Grand Maréchal, après la mort du duc de Frioul ; il avait hésité longtemps entre lui et le Comte Bertrand* ».

⁷ *Mémoires du Général Caulaincourt*, tome III, p 54.

poléon apprend alors le départ du conseil de régence le 29 mars pour Blois, puis la décision de Marmont de capituler malgré l'arrivée de l'Empereur. Ce dernier veut donc rejoindre Paris le plus vite possible, mais Caulaincourt et Berthier l'en dissuadent. Il envoie finalement Flahaut⁸ donner des ordres à Marmont : rompre les négociations entamées avec les alliés et continuer la défense. Le 31 mars, l'Empereur apprend par Caulaincourt la capitulation et décide de partir pour Fontainebleau ; Flahaut le suit.

2.1.2 La première abdication : Flahaut hostile à la Restauration

A Fontainebleau, Flahaut écrit à sa mère « *Il se passe un grand évènement. Puisse-t-il rendre le repos à ma malheureuse patrie. Si les étrangers sont de bonne foi, cela sera. [...] J'ai été témoin oculaire et partie dans de biens grands évènements.* »⁹ Flahaut réalise déjà l'importance de sa place près de l'Empereur, et l'intérêt de garder tout ce qui s'y rapporte. Il paraît aussi anxieux que Napoléon ; le 2 avril, le Sénat proclame la déchéance de Napoléon, puis des députés suivent le Sénat le 3 avril. Le 4, Napoléon, après y avoir été poussé par ses officiers et généraux, abdique en faveur de son fils, le Roi de Rome. Le 5 au matin, le Tsar Alexandre rejette la reconnaissance de Napoléon II après l'abandon du combat des troupes de Marmont. Flahaut est près de l'Empereur quand celui-ci apprend la trahison de Marmont. Au moment de la publication en 1857 des Mémoires de Marmont, duc de Raguse, il relate, dans une lettre écrite à un ami, la réaction désabusée de l'Empereur face à cette trahison « *Vous croyez qu'il me trahit. – Ah ! Sire, c'est un bien gros mot et une terrible accusation. – Non, dit-il, vous avez raison. Lui, me trahir ! C'est impossible ; il me doit tout ! Depuis sa première jeunesse, je l'ai fait tout ce qu'il est, malgré tout le monde. Il ne peut vouloir me trahir. Non ! mais il est le plus vain des hommes et il aura été à Paris pour me servir et aider les maréchaux de ses conseils.* »¹⁰ Même si ces faits ont été relatés par Flahaut quarante trois ans plus tard, ils semblent véridiques puisque Caulaincourt rapportera la même réaction dans ses mémoires.

Le 6 avril 1814, Napoléon abdique sans condition. Il apprend la convention que les alliés ont signée, lui accordant la souveraineté de l'Île d'Elbe. Flahaut est alors dans le plus grand désarroi, ne sachant quelle décision prendre : il écrit à sa mère le 7 avril « *Je donne ma démission et vivrai tout à fait pour vous* »¹¹, puis le 8 « *Je suivrai l'Empereur probablement jusqu'à sa destination. Je crois le devoir faire et je n'ai point d'arrière pensées quand*

⁸ *Ibid*, tome III, p 60.

⁹ AN 565 AP 5, dossier 7, pièce 184, lettre de Flahaut à Mme de Souza datée d'avril 1814.

¹⁰ AN 565 AP 12, dossier 16, pièces 246-247, lettre de Flahaut au Comte Tascher (commissaire spécial de la Police d'Eugène de Beauharnais en Westphalie), écrite en 1857.

¹¹ AN 565 AP 5, dossier 7, pièce 185, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 7 avril 1814.

il s'agit de mon devoir »¹². C'est là tout le dilemme de sa vie sous l'Empire ; déchiré entre rester près de sa mère ou partir avec l'homme qu'il admire, il choisira de rester¹³. Ce qui explique en partie son adhésion si rapide aux Orléans en 1830 : il admire l'homme, mais pas le régime et est toujours très influencé par sa mère. N'oublions pas non plus qu'il a eu une éducation d'Ancien Régime, et que ses idées politiques, sont plus orientées vers une monarchie que vers l'Empire. Le 16 avril 1814, il n'hésite plus, ne songeant pas à abandonner sa mère, ni Hortense et son fils « *Je ne ferai le voyage que s'il l'exige absolument* »¹⁴. Entre le 14 et le 16 avril, Flahaut effectue une ultime mission pour l'Empereur, qui l'envoie avec Caulaincourt auprès de l'Impératrice Marie-Louise, afin de savoir pourquoi elle ne le rejoignait pas : « *Ce que je lui rapportai de l'Impératrice et ce que lui dit aussi M. de Flahaut lui fit grand plaisir* »¹⁵. Le 20 avril, Napoléon quitte Fontainebleau pour l'Île d'Elbe, et Flahaut, lui ayant malgré tout demandé son avis, ne l'accompagnera pas.

Il est étonnant de voir que le Prince de Talleyrand n'apparaît pas dans la correspondance de Flahaut. Il a pourtant pris une part active à la chute de Napoléon : il a incité Joseph à quitter Paris. C'est également lui qui a reçu les souverains alliés à Paris le 31 mars pour négocier, et qui a conduit le gouvernement provisoire désigné par 64 sénateurs, réunis par lui la veille. Flahaut n'évoque Talleyrand que deux fois dans des courriers à sa mère, après l'abdication de Napoléon, et nous verrons dans une partie suivante que Talleyrand s'est arrangé pour que Flahaut ne connaisse pas immédiatement le rôle qu'il a eu dans la chute de l'Empereur. Quoi qu'il en soit, après le départ de l'Empereur, Flahaut garde un dégoût pour les armées d'occupation : « *Ces armées étrangères me sont odieuses. Je ne puis consentir à les voir* », et ne rejoint sa mère que plus tard. Pendant tout l'été 1814, il fréquente ses anciens compagnons d'armes, tous partisans de l'Empire, se retrouvant dans les salons. On y croise : « *MM. De Broglie, de La Bédoyère, [. . .] de Ségur, Lavallette et Perregaux* »¹⁶ ; il conserve d'excellents rapports avec le Général Exelmans, les maréchaux Ney, Oudinot et Pérignon, le duc de Bassano, ainsi que les généraux Marchand et Belliard¹⁷. Sa mère, toujours proche de son fils, rassemble autour d'elle des notables étrangers, Espagnols, Portugais, Anglais. Un rapport de la sûreté signale ces étrangers chez Mme de Souza, précisant également que « *le général Flahaut voit la plupart des*

¹² *Ibid*, pièce 186, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 8 avril 1814.

¹³ *Ibid*, pièce 187, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 9 avril 1814.

¹⁴ AN 565 AP 5, dossier 7, pièce 189, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 16 avril 1814.

¹⁵ *Mémoires du Général Caulaincourt. . .*, tome III, p 387.

¹⁶ *Mémoires de la Reine Hortense*, publiés par le Prince Napoléon, Plon, Paris, 1927, tome II, p 290.

¹⁷ Baron de Maricourt, *Madame de Souza et sa famille*, Emile-Paul édition, Paris, 1907, p303.

généraux qui marquaient par leur dévouement à Napoléon »¹⁸. Etant toujours en contact avec des partisans de Napoléon, il n'est pas étonnant qu'il soit nourri de sentiments malveillants à l'égard du nouveau régime, et donc qu'il soit surveillé par la police. Malgré sa soumission au régime de Louis XVIII, envoyée le 16 avril 1814¹⁹ probablement sur les conseils de sa mère, il est mis en non-activité le 1er septembre 1814²⁰ certainement à cause de ces fréquentations.

Il est constamment sous surveillance et jugé dangereux pour ses activités. Le ministre de la Guerre lui envoie le 31 décembre l'ordre de se rendre immédiatement à Périgueux, avec l'unique motif qu'il y recevra des ordres. Flahaut s'empresse de répondre par la négative à cette missive, prétextant un problème de santé – il est vrai qu'il est victime depuis plusieurs années de problèmes de rhumatismes et qu'il est fragile des bronches – mais le ministre reste sceptique sur la véracité de cette excuse, et par un courrier du 5 janvier, lui rappelle son devoir et lui impose de justifier sa maladie par deux certificats constatant son état d'infirmité²¹. S'ensuit une série d'échanges épistolaires entre le ministre et Flahaut : ce dernier fournira ses certificats et ne partira pas. Encore plus hostile au nouveau gouvernement, Flahaut refuse de porter la Légion d'honneur, comme d'autres, ne la voyant plus comme « *le signe de l'honneur* »²².

2.1.3 Le retour de Napoléon : la Campagne de France et la chute de l'Empire, la fin d'un monde pour Flahaut

Flahaut ne va plus avoir à hésiter sur la réaction à avoir face au nouveau gouvernement : Napoléon débarque à Golfe Juan le 1er mars 1815.

Il arrive à Paris le 20 au matin et Flahaut reprend immédiatement ses fonctions d'aide de camp. Napoléon, pressé de rétablir l'Empire, l'envoie immédiatement à Vienne pour négocier le retour de l'Impératrice Marie-Louise et la paix avec l'Europe²³, Talleyrand et le Tsar. Il envoie également Montrond, mais Flahaut est un atout : Talleyrand le dit être son fils, et il peut avoir une plus grande influence sur l'ancien ministre de Napoléon. Mais sa mission échoue ; il ne peut dépasser Stuttgart²⁴.

La seconde mission de Flahaut à son retour, est de réorganiser et d'encadrer l'armée, en tenant compte des déchéances des anciens soldats de la Grande Armée, et des trahisons ; il reçoit ses ordres de l'Empereur : « *Mon*

¹⁸AN F7 6890, rapport de la Sûreté du 8 septembre 1814.

¹⁹Georges Six, *Dictionnaire biographique des généraux et amiraux*, Georges Saffroy éditeur, Paris, réédition 1989, 2 tomes, tome I, p 453.

²⁰SHAT 7 yd 602, état de services.

²¹SHAT 7 yd 602, lettre du ministre de la Guerre à Flahaut du 5 janvier 1815.

²²*Mémoire de la Reine Hortense*, tome II, p 304.

²³Frédéric Masson, *Le général comte de Flahaut, une rectification*, Dubuisson et compagnie, Paris, 1881, p 20.

²⁴*Mémoires de la Reine Hortense*, tome II p 360.

intention est de vous charger de tout le travail du personnel militaire. Remettez donc tous les renseignements possibles sur les généraux et officiers, parce que si je fais de mauvais choix, c'est à vous que je m'en prendrais »²⁵. Enfin, le 16 juin, Flahaut est envoyé auprès du Maréchal Ney pour lui donner les ordres que lui a dictés l'Empereur, c'est-à-dire de se porter sur les Quatre-Bras et d'occuper ce point²⁶.

Le lendemain, 18 juin, c'était la bataille de Waterloo. Flahaut relate cette bataille quelques quarante trois ans après, pour contredire les mémoires de Marmont qui ont été publiées²⁷. On constate qu'il rapporte surtout le rôle qu'il a joué auprès de Napoléon : « *il était tellement accablé par la fatigue et le travail des jours précédents, qu'il n'a pu s'empêcher plusieurs fois de céder au sommeil qui s'emparait de lui, et il serait tombé de cheval si je ne l'avais pas soutenu* ». Et surtout, ces souvenirs semblent assez récents et son indignation très intense : Flahaut reste toujours attaché à Napoléon I^{er} et défend sa mémoire même après avoir servi d'autres hommes et gouvernements²⁸. Waterloo marquera énormément la vie de Flahaut, il y reviendra plusieurs fois dans ses courriers bien des années après, n'arrivant toujours pas à en expliquer la défaite.

De retour à Paris le 21 juin, il va tenter de poursuivre la lutte. Mais la Chambre des Pairs, reconstitués depuis le 2 juin – date à laquelle Flahaut a été nommé Pair de France²⁹ – se réunit pour décider de son sort. Flahaut va défendre avec la Bédoyère, la proposition de Lucien Bonaparte en faveur de Napoléon II³⁰ : « *Si l'Empereur avait été tué, n'est-ce pas son fils qui lui succéderait ? Il a abdiqué, il est mort politiquement pourquoi son fils ne lui succéderait-il pas ?* »³¹. Malgré ces convictions, le choix des alliés d'évincer Napoléon II du trône est déjà fait.

Le 25 juin, Napoléon quitte Paris pour Malmaison, suivi par Flahaut. Ce dernier sera présent jusqu'au départ de Napoléon, ayant encore à charge quelques missions sur Paris, notamment celle de s'assurer auprès du gouvernement qu'il choisira sa destination une fois à bord du bateau. Flahaut échoue, après une altercation avec Davout qui marquera définitivement leur relation et celles de leurs descendants. Napoléon quitte Malmaison le 29 juin pour s'embarquer à Rochefort, après avoir embrassé Flahaut et Hortense.

²⁵ Léonce de Brotonne, *Lettres inédites de Napoléon I^{er}*, H. Champion, Paris, 1898, p 572, lettre numéro 1422, de Napoléon I^{er} à Flahaut datée du 18 avril 1815.

²⁶ AN 565 AP 19, dossier 14, pièces 36-37, lettre de Flahaut à Brialmont datée d'avril 1857, au sujet de son Histoire du duc de Wellington.

²⁷ *Ibid*, dossier 15, pièces 38 à 47, lettre de Flahaut au directeur du journal Le Moniteur du 6 avril 1857 au sujet des mémoires de Marmont.

²⁸ Voir en annexe B.6, page 168.

²⁹ AN 565 AP 13, dossier 5, pièce 103, lettre du duc de Bassano à Flahaut, du 2 juin 1815.

³⁰ Emile Dard, *Dans l'entourage de l'Empereur*, Plon, Paris, 1940, p 41.

³¹ Anne-Laure Guéganic, *Charles de Flahaut, sa vie sa carrière*, mémoire de maîtrise, 1999, p 45.

Flahaut n'a laissé aucune trace écrite personnelle du départ de l'Empereur. A nouveau, il voulut suivre l'Empereur jusqu'à Sainte-Hélène, mais y renonça une fois encore.

Marqué par ces quinze années d'Empire, Flahaut est de plus en plus attaché à l'Empereur, qui avait reconnu finalement ce jeune officier dont il faisait jadis la critique à Joséphine, à tel point que pendant les Cent-Jours, il s'appuie énormément sur son aide de camp. L'Empereur définitivement parti, Flahaut doit vivre à nouveau sous le régime monarchique. Mais ayant été très proche de l'Empereur, il est trop compromis aux yeux du gouvernement de Louis XVIII et ressent lui-même une certaine hostilité vis-à-vis de la Restauration.

2.2 L'aversion pour la Restauration

2.2.1 Les premiers moments de la Restauration : Flahaut, ennemi du gouvernement

Le retour des Bourbons sur le trône va provoquer le départ de Flahaut. Pendant tout le règne de Louis XVIII et Charles X, Flahaut va se retirer de toute vie militaire ou politique, et se consacrer à sa vie privée.

Le retour des Bourbons n'est pas dû à une volonté du peuple français, mais bien à celle des souverains étrangers et de quelques anciens ministres de Napoléon, désireux de conserver un pouvoir fort. C'est la raison pour laquelle, même après le départ de l'Empereur, quelques combats pour tenter de sauver Paris vont se poursuivre et Flahaut bien sûr s'y joindra. Après avoir été nommé commandant de la 9e division de cavalerie³², il rejoint Exelmans et se bat sous ses ordres à Rocquencourt le 1er juillet 1815, pour tenter de sauver Paris. Malgré la défaite des prussiens, le 3, Paris est livrée aux alliés. Flahaut ne souhaitant pas faire partie de ceux qu'on livre aux alliés, suit l'armée française en retraite et produit une demande de congé pour prendre soin de sa santé, demande accordée qu'il fait confirmer auprès du ministre de la Guerre, Gouvion St-Cyr : « *Le colonel qui en était porteur l'a remis à Prince d'Ekühl, qui m'en a fait parvenir un de six mois* »³³.

Flahaut doit effectivement se faire petit face au gouvernement, car il est en mauvaise position : accusé d'avoir participé activement au retour de l'Empereur pendant les Cent-Jours, son nom a failli être sur l'ordonnance du 24 juillet, qui est une liste des proscrits ayant participé aux Cent-Jours. Cette liste ayant été dressée par Talleyrand et Fouché, il est probable que, malgré les rancœurs de Fouché³⁴ vis-à-vis de Flahaut, Talleyrand ait réussi à faire

³²SHAT 7 yd 602, dossier du Général Flahaut, lettre du ministre de la Guerre au baron Marchant (secrétaire général au ministère de la guerre), du 1er juillet 1815.

³³*Ibid.*, demande de Flahaut au ministre de la Guerre du 28 juillet 1815.

³⁴Joseph Fouché (1759-1820) duc d'Otrante. Montagnard pendant la Révolution, il est nommé ministre de la Police en 1799 pendant le Directoire et va le rester jusqu'en 1815,

effacer son fils de cette liste. Quoiqu'il en soit, Flahaut, de retour à Paris comme il le mentionne dans sa lettre au ministre de la Guerre, comprend rapidement qu'il n'est pas prudent pour des partisans de l'Empereur de rester dans la capitale. Il salue rapidement Hortense et sa mère et, accompagné de La Bédoyère, quitte Paris, a priori sans connaître cette ordonnance. Son compagnon est sur la liste des proscrits, et aura moins de chance que lui ; reconnu par un gendarme, il est arrêté et fusillé à la mi-août à Paris.

Flahaut a réussi à obtenir un passeport de Fouché pour se rendre aux eaux en France et en Suisse³⁵. Il se rend à Aix, où on note la présence d'Hortense arrivée depuis début août³⁶. Flahaut, soucieux de se rapprocher de sa maîtresse dont il espère faire sa femme, se présente à elle. Elle rapporte cette rencontre : « *Il venait me rejoindre et me consacrer sa vie, mais je lui fis remarquer que ma position pouvait compromettre la sienne comme sa présence nuire à ma réputation, qu'il fallait s'éloigner jusqu'au jour où, mieux établie, il me serait permis de m'entourer de mes amis* »³⁷. Hortense, qui cherche à garder ses enfants près d'elle, ne veut plus se détacher de Louis et souhaite laisser à Flahaut sa liberté.

2.2.2 L'exil de Flahaut

Séparé d'Hortense, Napoléon parti, le régime devenu monarchiste, Flahaut ne peut rester en France ; il quitte Aix pour partir vers l'Angleterre. Il peut sembler curieux cependant que Flahaut renonce aussi vite à la France et aux Bourbons, alors que sa mère avait très mal vécu la Révolution et la chute de l'Ancien Régime. Elle insiste au moment du départ de Napoléon pour que son fils ne suive pas l'Empereur, afin qu'il ne compromette pas sa place dans un futur gouvernement. Il semble qu'elle aime cependant trop son fils pour ne pas regretter l'homme qui lui a permis une telle ascension militaire. Elle le laisse donc quitter Paris, moins inquiète que lorsqu'il partait en campagne, se consolant par la présence de son petit-fils, Auguste Demorny, qui va passer toute son enfance chez les De Souza³⁸. Mme de Souza écrit à la comtesse d'Albany au moment du départ de Flahaut : « *Néné³⁹ est parfaitement tranquille, bien résolu à ne se mêler à aucun mécontent, de quelque*

malgré quelques interruptions. Il participe au 18 Brumaire aux côtés de Napoléon, mais après avoir intrigué contre ce dernier, il est révoqué par l'Empereur en 1810. Au retour de l'Île d'Elbe, il lui confie à nouveau le portefeuille de la police, mais Fouché le trahit au profit de Louis XVIII. Ce dernier exile le régicide qu'est Fouché en 1815 (Alfred Fierro, André Palluel-Guillard, Jean Tulard, *Histoire et dictionnaire du Consulat et de l'Empire*, Robert Laffont, Paris, 1995, p 779).

³⁵ AN 565 AP 13, dossier 6, pièce 107, passeport daté du 1er août 1815.

³⁶ AN F7 6890, dossier 6434 du comte de Flahaut, lettre du préfet du Mont Blanc le baron Finot à Fouché, Ministre de la Police, du 14 août 1815.

³⁷ *Mémoires de la Reine Hortense*, tome III, p 83.

³⁸ Baron de Maricourt, *Madame de Souza*, p 337.

³⁹ Surnom donné à Charles de Flahaut par sa famille intime.

*classe que ce soit. Il se tiendra fort tranquille. Sera-ce assez pour qu'on le laisse en paix ? »*⁴⁰.

Flahaut est plus que jamais surveillé par la police : arrivé le 14 août à Aix⁴¹, il quitte la ville le 15 août, pour Genève, ce qui est mentionné dans un rapport du préfet du Mont-Blanc « *J'ai l'honneur d'annoncer à Votre Excellence que M. le Comte de Flahaut est parti d'Aix les Bains hier à 11 heures du matin et a pris la route de Genève* »⁴². Il ne reste que peu de temps en Suisse, où on ne l'autorise pas à résider⁴³, et le 5 septembre, il se trouve à Lyon.

Le préfet du Rhône accepte l'installation de Flahaut à Lyon, mais signale sa présence à Fouché, encore ministre de la Police, tout en lui indiquant le problème s'il reste trop longtemps sur place : « *Je ne lui ai pas dissimulé néanmoins, que la situation morale de Lyon et les éléments de divisions que cette ville renferme, me faisaient désireux même dans son propre intérêt, qu'il ne demandât point à y fixer sa résidence définitive* »⁴⁴. Tous ses déplacements sont rapportés à Fouché, ainsi que son désir de partir à l'étranger. Il écrit d'abord à sa mère qu'il souhaite partir en Italie : « *Si j'obtiens le passeport pour l'Italie, je suis décidé à y aller* »⁴⁵, puis en Allemagne, n'envisageant pas de partir en Angleterre, qui « *doit être plus insupportable qu'un autre* »⁴⁶, appréhension due à ses souvenirs d'enfant en émigration. Finalement, il demande à sa mère de lui obtenir un passeport pour partir en Angleterre⁴⁷. Son passeport lui est accordé le 19 octobre 1815⁴⁸, lui permettant d'aller en Allemagne, où il recevra un autre passeport pour se diriger vers l'Angleterre. Il arrive à Francfort le 21 novembre⁴⁹, en ayant fait escale à Besançon, où le Baron Coutard, commandant de la place, rend compte au général Clarke, ministre de la Police : « *J'ai l'honneur de rendre compte à Votre excellence qu'hier soir M. le comte de Flahaut lieutenant général, entra à Besançon, ayant un caporal autrichien sur le siège de sa voiture, et se donna à la porte, pour un officier supérieur autrichien qui ne ferait que traverser la ville* »⁵⁰. Mme de Souza fit en sorte que son fils puisse continuer son voyage, et elle en reçut l'autorisation le 13 novembre. De Francfort, il prend la route pour Rotterdam, puis arrive à Brighton fin novembre.

⁴⁰Léon-G. Péliissier, *Le portefeuille de la comtesse d'Albany, 1806-1824*, édition Foutmaing, Paris, 1902, p 255, 9 septembre 1815.

⁴¹AN F7 6890, dossier 6434 du comte de Flahaut, lettre du préfet du Mont Blanc au Ministre de la Police, datée du 14 août 1816.

⁴²*Ibid*, lettre du préfet du Mont Blanc au Ministre de la Police du 16 août 1816.

⁴³*Ibid*, lettre du préfet de l'Ain au Ministre de la Police le 3 septembre 1815.

⁴⁴*Ibid*, lettre du préfet du Rhône à Ministre de la Police du 6 septembre 1815.

⁴⁵AN 565 AP 5, dossier 7, pièce 198, lettre de Flahaut à sa mère du 18 juillet 1815.

⁴⁶*Ibid*, pièce 199, lettre de Flahaut à sa mère datée d'octobre 1815.

⁴⁷*Ibid*, pièce 202, lettre de Flahaut à sa mère datée d'octobre 1815.

⁴⁸AN 565 AP 13, dossier 6, pièce 108, passeport daté du 19 octobre 1815.

⁴⁹AN 565 AP 5, dossier 7, pièce 211, lettre de Flahaut à sa mère du 2 février 1813.

⁵⁰SHAT 7 yd 602, lettres, rapport du baron Coutard sur l'arrivée de Flahaut à Besançon le 9 novembre 1815.

Va alors commencer la nouvelle vie de Flahaut, car loin de sa mère, ni lui ni son entourage ne peuvent être influencé par elle. Son précédent congé militaire ne lui ayant été accordé que pour six mois, il va d'abord s'empresse de faire une demande de prolongation qui lui sera accordée le 21 avril 1816⁵¹ pour une durée de dix-huit mois. Il s'installe ensuite dans le cœur de Londres, ne connaissant personne dans les premiers temps, s'adonnant à diverses activités littéraires. Mme de Souza, s'inquiète toujours pour son fils ; mais ayant grandi sous l'Ancien Régime et ayant fait sa carrière sous l'Empire, il va rapidement rejoindre la vie mondaine londonienne.

2.2.3 L'installation de Flahaut en Angleterre

C'est dans un de ces salons qu'il va faire la connaissance « *d'une grande femme un peu lourde, plus très jeune, mais dont le visage s'éclairait de beaux yeux intelligents et volontaires* »⁵². Il s'agit de Miss Margaret Mercer Elphinstone, fille de l'amiral lord Keith⁵³, née le 12 janvier 1788, fille unique de son père, et qui hérite d'une pairie qu'elle devra transmettre à son fils. Elle est évidemment très riche et donc très courtisée. Il est rapidement question du mariage Flahaut/Elphinstone, ce qui est surprenant de la part de l'ancien aide de camp, dévoué à l'Empereur et farouchement hostile à tous ceux qui s'opposent à Napoléon. Il semble que le départ définitif de l'Empereur, et son propre départ en Angleterre l'ait fait se résigner à abandonner sa passion pour Napoléon. Cependant la conclusion de ce mariage ne va pas être facilitée par l'attitude de lord Keith, qui déteste les Français et particulièrement les bonapartistes. Nombreux sont les Anglais qui s'opposent à ce mariage, mais devant l'insistance des futurs époux, toutes les parties vont céder. Mme de Souza est la première à avoir approuvé cette idée de mariage : « *C'est à l'époque du mariage de Charles que l'envie et la calomnie s'en sont données, pour empêcher son bonheur* »⁵⁴. Flahaut, toujours militaire français, va s'empresse de demander l'autorisation de se marier au ministre de la Guerre, autorisation accordée le 29 mai 1817, « *quand [il aurait] produit le consentement écrit du père de Mlle Mercer Elphinstone dûment légalisé* »⁵⁵. Ce dernier point réglé, il va se détacher définitivement du gouvernement

⁵¹ AN 565 AP 13, dossier 6, pièce 110, lettre du ministre de la Guerre à Flahaut du 21 avril 1816.

⁵² Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand père de Morny*, Perrin, Paris, 1974, p 177.

⁵³ George Elphinstone Keith, lord (1746-1823) Issu d'une des plus grandes familles écossaises, il a empêché Napoléon de s'enfuir aux Etats-Unis en 1815 lors du passage de son bateau à Plymouth, et lui a signifié sa déportation à Sainte-Hélène (Alfred Fierro, André Palluel-Guillard, Jean Tulard, *Histoire et dictionnaire du Consulat et de l'Empire*, Robert Laffont, Paris, 1995, p 870).

⁵⁴ Léon-G. Pélissier, *Le portefeuille de la comtesse d'Albany*, p 332, lettre de Mme de Souza à la comtesse d'Albany du 6 août 1817.

⁵⁵ AN 565 AP 13, dossier 6, pièce 112, lettre du ministre de la Guerre à Flahaut du 29 mai 1817.

monarchique français en envoyant sa démission le 22 mai 1817, prétextant à nouveau des problèmes de santé, et avançant pour cela ses demandes de congé à répétition⁵⁶. Sa démission est acceptée par le roi le 28 mai 1817⁵⁷ : il va alors se consacrer uniquement à sa famille jusqu'à la chute des Bourbons.

2.2.4 Flahaut, un bon père de famille

Ayant obtenu le consentement des deux parents des prétendants⁵⁸, le mariage a lieu le 18 juin 1817, à Edimbourg, dans l'Eglise St Andrews⁵⁹. Mme de Souza est ravie de ce mariage : « *il a trouvé réuni tous les avantages que je pouvais désirer, et actuellement je mourrai sans inquiétude ni pour sa fortune, ni pour son bonheur, car la demoiselle joint au plus noble caractère l'esprit le plus sage et le plus éclairé* »⁶⁰. Le couple va s'installer en Angleterre, puis en Ecosse. Flahaut n'est d'abord guère apprécié par les habitants mais devient vite populaire, car il veut faire valoir les propriétés de sa femme ; Mme de Souza raconte : « *Cela l'a rendu très populaire en Ecosse. [...] Charles s'est fait tout à fait écossais et que cela lui a très bien réussi dans le pays* ». Lord Keith demeure cependant toujours méfiant à l'égard de son gendre et met en place un conseil de tutelle pour que l'argent de sa fille à sa mort, ne passe pas aux mains de son gendre.

Le couple est donc installé et accepté. Flahaut a trouvé dans sa femme une « *bien aimable et bien excellente amie* »⁶¹ ; il est évident qu'on est loin de la passion qu'a pu lui inspirer Hortense, mais à 32 ans, Flahaut souhaite juste avoir une vie stable. Les deux caractères s'accordent bien et le couple va vivre en parfaite entente toute sa vie. Le maréchal de Castellane décrit le couple dans son journal : « *Le comte de Flahaut, toujours fort à la mode, [...] a été nommé lieutenant général très jeune sous l'empire ; il a encore une figure agréable et les plus nobles manières ; il a épousé une Anglaise énormément riche ; elle a l'air d'une grande dame, ce qu'elle est effectivement : après avoir eu de grands succès auprès des dames, M. de Flahaut est un bon mari* »⁶². Cinq filles vont naître de cette union, dont trois vont mourir en bas âge, et les deux autres contracter des alliances avec la haute société anglaise. L'aînée

⁵⁶SHAT 7 yd 602, dossier du Général Flahaut, lettre de démission de Flahaut au ministre de la Guerre du 22 mai 1817.

⁵⁷AN 565 AP 13, dossier 6, pièce 113, lettre du ministre de la Guerre à Flahaut du 29 mai 1817.

⁵⁸AN 565 AP 19, dossier 17, pièce 57, papier officiel du consentement de Mme de Souza pour le mariage de son fils avec Mlle Elphinstone, daté du 1er mai 1817,

⁵⁹AN 565 AP 19, dossier 17, pièce 58, extrait du registre des mariages de la ville d'Edimbourg daté du 12 octobre 1818.

⁶⁰Léon-G. Pélissier, *Le portefeuille de la comtesse d'Albany*, p 325, lettre de Mme de Souza à la comtesse d'Albany du 7 juillet 1817.

⁶¹*Ibid*, p 332, lettre de Mme de Souza à la comtesse d'Albany du 6 août 1817.

⁶²Maréchal de Castellane, *Journal 1804-1862*, tome II, Plon, Paris, 1897, p 201.

sera mariée au comte de Shelburne, quatrième comte de Lansdowne, et la cadette avec le meilleur ami de son demi-frère Morny, Félix de La Valette⁶³.

A partir de 1819, les voyages entre Paris et l'Ecosse vont se succéder, pour le plus grand plaisir de Mme de Souza. Cette dernière s'entend modérément avec la femme de son fils, laquelle, d'une certaine façon, lui a pris sa place. Nous verrons dans un autre chapitre que l'influence qu'exerce Mme de Flahaut prend le pas sur celle de Mme de Souza. Mme de Flahaut et les filles du couple vont très bien accepter le fils illégitime de leur mari et père, l'incluant comme membre à part entière de la famille. Plus tard, les lettres échangées entre Mme de Flahaut et Morny témoigneront d'une certaine complicité entre eux.

Flahaut est toujours signalé et surveillé par la police à chaque passage à Paris⁶⁴. Le maréchal de Castellane le signale à Paris au moins une fois par an avec sa famille à partir de 1827 et jusqu'en 1830. Lors de ses voyages à Paris, il continue de fréquenter d'anciens partisans de l'Empire, notamment Talleyrand, dont il s'est rapproché depuis la naissance de ses filles. Il n'a cependant plus aucun contact avec la vie politique française et n'exerce plus aucune fonction.

En quinze ans, Flahaut s'est construit une vie confortable, autour de sa famille. Mais en 1830, un nouveau changement politique a lieu en France avec la chute des Bourbons. L'avènement des Orléans avec Louis-Philippe sur le trône, va changer ses perspectives. Poussé par sa femme et indirectement par sa mère, il va s'engager à nouveau au service de la France, avec cependant moins d'ardeur que sous l'Empire, et en comparant toujours sa vie avec ses quinze années d'Empire.

2.3 La monarchie de Juillet : un tremplin vers sa place sous le second Empire

La carrière de Flahaut redémarre avec l'avènement de Louis-Philippe. Il va d'abord réintégrer la France pour reprendre très succinctement sa carrière militaire, puis obtenir de vraies missions diplomatiques, et travailler au service du Duc d'Orléans⁶⁵. A nouveau, le système de relations va jouer mais contrairement à ce qui s'était passé sous l'Empire, cette fois en sa défaveur. Dans l'esprit de la Monarchie de Juillet, il est toujours associé à Napoléon I^{er} et à l'Empire, ce qui va le faire entrer en contact avec Louis-Napoléon, fils d'Hortense, qu'il n'a pas vu depuis l'enfance de ce dernier.

⁶³Revue du Souvenir Napoléonien, Colonel Henri Ramé, *La descendance naturelle prêtée au Prince de Talleyrand*, n°350, décembre 1986, p 18.

⁶⁴AN F7 6890, dossier 6434 du comte de Flahaut, lettres de différents préfets de 1827 à 1830.

⁶⁵Ferdinand Philippe d'Orléans, duc de Chartres puis duc d'Orléans (1810-1842), fils de Louis-Philippe et de Marie-Amélie de Bourbon-Sicile. Il meurt en 1842 d'un accident de cheval.

2.3.1 Le retour à la vie politique française

Charles X, frère de Louis XVIII, lui a succédé sur le trône à la mort de ce dernier en 1824 ; moins conciliant que son frère, il n'a pas réussi à maintenir le compromis entre la monarchie absolue de l'Ancien Régime et les idées libérales révolutionnaires puis impériales de ce début de siècle. Cet absolutisme renforcé va lui valoir son trône puisque la Révolution le renverse le 9 août 1830 et laisse s'installer Louis-Philippe à sa place.

Il faut rappeler que Mme de Souza, alors Mme de Flahaut, a connu Louis-Philippe dans son exil en Suisse et a sûrement été sa maîtresse⁶⁶. Il en résulte d'excellentes relations entre le jeune Flahaut et Louis-Philippe. En 1830, il n'hésite donc pas à se rallier à un ancien ami. Au commencement des troubles, Flahaut est en France ; ne souhaitant participer aux événements qu'en témoin lointain, il obtient à nouveau un passeport pour l'Angleterre et quitte Paris. Puis, voyant se former un nouveau gouvernement composé de ses amis politiques et intimes (Talleyrand, Horace Sébastiani⁶⁷, ...), il se décide à regagner Paris début août 1830.

Dans un premier temps, il lui est nécessaire de retrouver une place dans la société française, qu'il a quittée depuis quinze ans : le 15 novembre, il est relevé de sa démission et réintégré « *dans [son] grade de lieutenant général et sur le cadre de MM. les officiers généraux de l'armée* »⁶⁸. Cependant Flahaut n'est toujours pas un soldat qui apprécie de rester en caserne et ce retour à un grade militaire est surtout un prétexte afin d'atteindre le poste auquel il aspire : celui d'ambassadeur à Londres. Il s'imagine en première place, nous verrons pourquoi dans la seconde partie, mais se fait ravir le poste par un homme de taille, Talleyrand, qui est envoyé en poste depuis septembre. Cependant, Flahaut ne désespère pas, voyant Talleyrand vieillir, il prévoit que ce dernier lui cédera rapidement la place.

Les situations critiques se multiplient dans les pays européens qui ont goûté aux idées de l'Empire et qui, au congrès de Vienne en 1815, ont vu les principales puissances leur imposer un statut, voire un souverain, qu'ils n'ont pas pu choisir. Talleyrand n'est donc pas prêt à laisser, même son fils, lui prendre ce poste capital dans la politique européenne en ébullition. Les principaux pays qui préoccupent cette politique européenne pendant les années de la Monarchie de Juillet sont la Belgique, la Pologne et l'Espagne. Les diverses difficultés posées par chaque pays seront évoquées plus loin afin

⁶⁶ voir 1.1.3, page 19

⁶⁷ Horace François Bastien, comte Sébastiani de la Porta (1772-1851). Engagé comme sous-lieutenant dès 1789, ayant participé au coup d'Etat du 18 Brumaire, il rencontre Flahaut sur les champs de bataille de l'Empire et le fréquente pendant son exil en Angleterre en 1816. Il est ministre des Affaires Etrangères de 1830 à 1832, puis ambassadeur à Naples en 1834, et à Londres jusqu'en 1840 (Alfred Fierro, André Palluel-Guillard, Jean Tulard, *Histoire et dictionnaire du Consulat et de l'Empire*, Robert Laffont, Paris, 1995, p 1088).

⁶⁸ AN 565 AP 14, dossier 1, pièce 1, lettre du ministre de la Guerre à Flahaut du 15 novembre 1830.

d'expliquer les missions diplomatiques auxquelles Flahaut a été confronté. On peut d'ores et déjà affirmer qu'il ne va pas pouvoir mener ses idées jusqu'au bout, car il en ait empêché par Talleyrand ou des hommes politiques étrangers, comme cela sera le cas surtout en Belgique et en Pologne.

2.3.2 Dans l'expectative d'une mission diplomatique

Malgré les quelques déceptions qu'il subira, Flahaut continue à effectuer ses missions avec rigueur et à marquer les esprits ; après une courte mission à Berlin en juin 1831, le roi de Prusse lui envoie une lettre pour l'assurer du bon souvenir qu'il lui laisse : « *Vous avez emporté mon estime et mes regrets et je ne perdrai pas le souvenir des soins que vous avez mis de resserrer les liens de bonne harmonie entre la Prusse et la France* »⁶⁹. Flahaut va également recevoir plusieurs décorations : en mai 1831, il est élevé à la dignité de grand officier de la légion d'honneur⁷⁰ ; le 19 novembre 1831, alors qu'il se laisse vivre à Paris, Louis-Philippe le nomme pair de France, comme trente-six autres personnes, pour la plupart bonapartistes, qui avaient déjà été nommées par Napoléon le 2 juin 1815⁷¹.

Après cette décoration, il attend à Paris qu'on lui confie une nouvelle mission diplomatique. Devant le peu d'enthousiasme que met son entourage politique à lui confier des missions d'importance (Talleyrand, Sébastiani et même Louis-Philippe pendant la mission à Berlin l'empêchent de prendre réellement des initiatives), il se résigne à rejoindre l'armée pendant une courte période. Le 9 novembre 1832, le ministre de la Guerre l'informe que le duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe, souhaite qu'il soit dans son armée. Il intègre donc l'armée du Nord. Il va se rendre avec le duc d'Orléans et le général Baudrand⁷² à Anvers pour assiéger la ville⁷³. En effet, la Belgique et la Hollande, unifiée en Royaume des Pays-Bas par le congrès de Vienne en 1815, ne s'entendent pas. Le réveil d'un sentiment national en Belgique pousse un gouvernement provisoire à déclarer l'indépendance de celle-ci en octobre 1830. La Hollande, opposée à cette séparation, envoie l'armée, entraînant immédiatement l'intervention de l'armée française. Le 15 novembre 1832, cette dernière franchit la frontière et atteint la citadelle d'Anvers le 22. Le siège dure un mois, et Flahaut n'a pas un rôle majeur dans cette ar-

⁶⁹ AN 565 AP 14, dossier 2, pièce 51, lettre du roi de Prusse à Flahaut du 5 février 1833.

⁷⁰ *Ibid*, dossier 3, pièce 29, lettre du grand chancelier de la Légion d'Honneur à Flahaut du 11 mai 1831.

⁷¹ *Ibid*, dossier 4, pièce 45, lettre du président du conseil des ministres à Flahaut du 20 novembre 1831.

⁷² Baudrand a été aide de camp du fils aîné de Louis-Philippe, le Duc d'Orléans. Ardent libéral avant la Révolution de 1830, il est depuis cette date un farouche adversaire de l'intervention du peuple dans la politique.

⁷³ Maréchal de Castellane, *Journal*, tome III, p 39.

mée : le maréchal de Castellane le signale dans un hôpital, auprès des soldats blessés⁷⁴.

Cette brève campagne va apporter deux choses à Flahaut : la conviction qu'il n'est plus fait pour ce genre de guerre, trop loin de ses campagnes napoléoniennes. Il n'est plus non plus le jeune aide de camp de trente ans et le Duc n'est pas l'homme charismatique que Flahaut admirait. Le second effet de cette bataille a été le lien qui s'est resserré entre Flahaut et le duc d'Orléans, comme en témoignent les lettres envoyées au moment de la mort de celui-ci. Sûrement influencé par sa femme, il décida de rester auprès du Duc, et il est alors nommé premier écuyer de ce dernier. Il va rester en poste jusqu'en 1837⁷⁵.

Pendant tout son service auprès du duc d'Orléans, Flahaut va laisser le soin à sa femme d'organiser leur vie sociale en France, alors qu'il s'occupe de toute l'intendance du château du Duc. La cote des archives 565 AP 14, dans les dossiers 5 à 12, contient toutes les archives de Flahaut conservées lors de son service, et permet de détailler toutes les tâches qui lui étaient alors assignées : gérer le personnel, les dépenses et les bâtiments, les invités lors des réceptions etc... Ce fond d'archives étant très explicite, le lecteur est invité à le consulter pour les détails de ces tâches.

Pendant cette période, il va voir les membres de sa famille disparaître : il va perdre une de ses filles en 1836, puis Mme de Souza va s'éteindre le 19 avril 1836, Hortense meurt le 5 octobre 1837 à Arenenberg, et enfin son père Talleyrand, le 17 mai 1838. Les dernières personnes qui le rattachaient à l'Empire disparues, il ne lui reste plus que sa mémoire pour se souvenir de ce temps glorieux. La douleur de perdre en si peu de temps, sa mère et son père, qui étaient deux confidents pour lui (malgré les quelques dissensions qui le séparent de Talleyrand vers la fin, dissensions sans doute dues à une querelle entre la duchesse de Dino⁷⁶, maîtresse de Talleyrand, et Mme de Flahaut) il se rapproche considérablement de son fils, Morny. Ce dernier a intégré l'armée sur la volonté de son père en 1830⁷⁷, en qualité de sous-lieutenant à l'école de cavalerie. Il va renoncer au bout de deux ans à suivre comme Flahaut une carrière militaire, s'intéressant de plus en plus au monde des affaires et ouvrir une usine à Clermont-Ferrand.

⁷⁴Maréchal de Castellance, *Journal*, tome III, p 53.

⁷⁵AN 565 AP 14, dossier 12, pièce 205, lettre de Flahaut au duc d'Orléans pour justifier sa démission du poste d'écuyer du duc, datée de 1837.

⁷⁶Dorothée Johnane, princesse de Courlande, duchesse de Talleyrand-Périgord, de Dino et de Sagan (1792-1862). Elle épouse le neveu de Charles-Maurice de Talleyrand, Edmond de Talleyrand-Périgord, et va devenir la maîtresse de Charles-Maurice jusqu'à la mort de celui-ci (Jean Tulard, *dictionnaire du second Empire*, Fayard, Paris, 1995, p 431).

⁷⁷Emile Dard, *Dans l'entourage de l'Empereur*, Paris, Plon, 1940, p 49.

2.3.3 Une vie paisible à Vienne jusqu'au retour d'un Bonaparte

S'occuper de l'avenir de son fils ne suffit pas à Flahaut, qui se trouve à l'étroit dans son poste d'écuyer : beaucoup trop administratif pour un homme qui s'est battu et qui souhaite s'ouvrir à la diplomatie, il annonce son intention de démissionner en 1837, avançant un désaccord avec le général Baudrand : « *Les différends qui se sont élevés entre le général Baudrand et moi et qui ont amené ma démission de la place que j'occupais auprès du prince Royal ont été représentées et commentées avec tant d'injustice que j'ai mon devoir de les relater* »⁷⁸. N'ayant toujours pas de mission politique, il essaie de conserver sa place près du Duc, et cela dure jusqu'en février 1838. La duchesse de Dino, toujours prête à critiquer la famille Flahaut, raconte : « *L'affaire Baudrand et Flahaut n'est point encore terminée. Ce sont des prétentions, des hésitations, des tergiversations de tous côtés, qui finissent par donner un ridicule amer aux deux rivaux* »⁷⁹.

Après sa démission, les Flahaut reprennent leurs voyages entre Paris et Londres. Mme de Flahaut tente par ses relations et son ambition, de trouver un poste d'ambassadeur à son mari : celui de Londres est maintenant occupé par Sébastiani⁸⁰, qui malgré sa maladie, ne souhaite toujours pas le céder. Le retour d'Adolphe Thiers, partisan d'une monarchie constitutionnelle à l'anglaise, au poste de président du conseil va permettre à Flahaut de se rapprocher du pouvoir. Il est en froid avec Louis-Philippe depuis la constitution d'un nouveau gouvernement en mai 1832 et le départ de Sébastiani des affaires étrangères, et ce, malgré les décorations qu'il a obtenues et l'espoir d'acquérir une ambassade. Le gouvernement Thiers tombe, et c'est le maréchal Soult qui prend la présidence du Conseil ; François Guizot, monarchiste constitutionnel, déjà ministre de l'Instruction Publique en 1832, est nommé ministre des Affaires Etrangères. C'est lui, plus que Soult qui va diriger la politique sous Louis-Philippe pendant huit ans. C'est également lui qui va suggérer Flahaut comme ambassadeur à Vienne⁸¹, qui est officiellement nommé le 1er octobre 1841. Ses espoirs récompensés, il ne lui reste plus qu'à faire ses preuves ; à nouveau, nous reviendrons plus loin sur cette ambassade. Il faut préciser cependant que Flahaut ne possède aucun lien en Autriche, et contrairement à l'Angleterre, il va devoir s'appuyer uniquement sur ses capacités à lier des relations, d'autant que sa femme ne l'accompagnera pas immédiatement.

Il arrive le 18 novembre à Vienne. Il y retrouve le Prince de Metternich, déjà rencontré en 1814 et 1815 (il était alors l'ami de Talleyrand), et sûrement

⁷⁸ AN 565 AP 14, dossier 12, pièce 205, lettre de Flahaut au duc d'Orléans citée précédemment.

⁷⁹ Duchesse de Dino, *Chronique de 1831 à 1862*, Plon, Paris, 1909, tome II p 214.

⁸⁰ Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, p 262.

⁸¹ AN 565 AP 15, dossier 1, pièce 1, lettre de Guizot à Flahaut du 10 septembre 1841.

auparavant par l'entremise de Caroline Murat, qui a été la maîtresse des deux hommes. Flahaut fait encore preuve de ses capacités à nouer d'excellentes relations puisque après vingt-cinq ans d'éloignement, il va réussir à entretenir avec Metternich et sa femme Mélanie d'excellents rapports. Celle-ci écrit dans son journal en parlant de Flahaut : « *j'espère qu'il reviendra, car nous ne pouvons avoir de meilleur ambassadeur français* »⁸².

Juste avant que son gouvernement ne tombe, Thiers a suggéré à Louis-Philippe de faire ramener les cendres de Napoléon I^{er} de Sainte-Hélène. Louis-Philippe ne souhaitant pas faire les mêmes erreurs que ses prédécesseurs en ne ralliant pas les bonapartistes à sa cause, approuve cette proposition. En novembre 1840, le navire contenant les cendres commence son voyage en remontant la Seine, et arrive à Paris à la mi-décembre. Les cendres sont alors menées aux Invalides, et Flahaut assiste à cette cérémonie. De plus, une nouvelle tentative en août 1840 de Louis-Napoléon, fils d'Hortense et de Louis Bonaparte (donc demi-frère du Duc de Morny) pour renverser le pouvoir provoque la chute de Thiers. Ce ne fut qu'une des nombreuses tentatives de coup d'Etat de Louis-Napoléon Bonaparte, puisqu'il avait essayé à plusieurs reprises depuis 1832, et son procès eut lieu à Paris. Ayant réveillé de vieux souvenirs de l'Empire, Flahaut ne souhaita pas assister au procès du fils de son ancienne maîtresse, et Louis-Philippe, conscient de cela, le laissa partir en Angleterre. Madame d'Abulféra écrit à la duchesse de Dino : « *Mme de Flahaut est à Dieppe, son mari à Paris, dînant souvent chez le Prince Royal. Sa position va être embarrassante dans le procès de Louis Bonaparte* »⁸³.

Ces derniers événements, qui ramènent Flahaut à ses plus belles heures au côté de Napoléon, lui font pressentir peut-être que le bonapartisme n'est pas mort. Il va accomplir sa mission à Vienne avec beaucoup d'assiduité jusqu'en février 1848, date de la chute de la Monarchie de Juillet.

Ainsi, après les Cent-Jours où Flahaut passe son temps près de l'Empereur, à le servir et à le soutenir, la chute du régime de l'homme qu'il admire et le retour de la monarchie vont le pousser à nouveau à s'exiler. L'Angleterre va être son deuxième foyer, il y rencontre sa femme et y fonde une famille. Ce n'est que sous Louis-Philippe que sa carrière reprend avec des voyages dans de multiples pays d'Europe, mais avec bien des difficultés mises sur son chemin par des relations, qui pourtant lui avaient beaucoup servi durant l'Empire. Déçu par les missions qui n'aboutissent pas et par la perte de ses proches, il va s'installer dans son ambassade de Vienne. Mais les signes d'un retour des idées bonapartistes et son rapprochement avec Morny vont l'inciter à s'allier au président de la nouvelle République, Louis-Napoléon Bonaparte, lui rappelant l'homme qui lui a permis une belle carrière militaire.

⁸² *Mémoires documents et écrits divers laissés par le Prince de Metternich*, Plon, Paris, 1884, tome VII, p 66, *Journal de la Princesse Mélanie*, 1-14 avril 1845.

⁸³ Duchesse de Dino, *Chronique*, tome II, p 352, 20 août 1840.

Chapitre 3

Un bonapartiste convaincu au secours de Louis-Napoléon Bonaparte

Avec 1848, Flahaut va s'écarter du pouvoir, pensant rester au côté des Orléans. Mais l'influence de Morny, le nom de Bonaparte revenant sur le devant de la scène et l'éloignement définitif des Orléans, sont des éléments qui vont le faire entrer dans le cercle des intimes de Louis-Napoléon jusqu'à le faire participer au coup d'Etat. Après celui-ci, Louis-Napoléon devenu Napoléon III voyant en Flahaut un moyen de crédibiliser son Empire, va lui permettre d'atteindre l'apogée de sa carrière diplomatique comme ambassadeur de Londres et sénateur.

Mais avant l'Empire, la France passe par la IIe République.

3.1 Un anti-Républicain favorable au Président de la IIe République et son rôle dans la préparation du coup d'Etat

3.1.1 Réaction de Flahaut à l'avènement de la IIe République

Entre 1848 et 1851, date du coup d'Etat, les choses vont aller très rapidement pour Flahaut. Dès 1846, de mauvaises récoltes de blé et de pommes de terre entraînent des difficultés économiques qui, s'ajoutant à l'obstination de Guizot depuis 1840 de n'inclure aucune réforme dans sa politique, vont avoir raison de la monarchie constitutionnelle¹.

En février 1848, les opposants de Louis-Philippe ne sont pas autorisés à se réunir, ce qui va entraîner plusieurs émeutes. Transformée en Révolution

¹Serge Bernstein et Pierre Milza, *Histoire du XIXe siècle*, Hatier, Paris, 1996, p 122.

suite à la défection de la Garde Nationale et à la fusillade du boulevard des Capucins, l'émeute républicaine contraint Louis-Philippe à abdiquer le 24 février. Il va donc être obligé de quitter la France, avec sa famille. Flahaut, farouchement anti-républicain, et incapable comme Talleyrand d'adhérer à plusieurs régimes en peu de temps, envoie aussitôt sa démission où il s'explique : « *j'aime trop mon pays pour n'être pas resté à mon poste ; mais j'ai la ferme conviction qu'après avoir été ici le représentant du Roi des Français, si j'y restais comme ambassadeur de la République française cette conduite versatile rendrait ma position si fausse et serait si nuisible à ma considération personnelle qu'elle me priverait de tous moyens de vous servir utilement* »². Comme la République ne veut pas d'un bonapartiste pour la représenter à l'étranger, sa lettre croise un courrier du nouveau ministre des Affaires Etrangères, Lamartine, qui lui annonce sa révocation : « *j'ai l'honneur de vous annoncer que par un arrêté du gouvernement provisoire de la république française, vous êtes révoqué de vos fonctions d'ambassadeur de France à Vienne* »³. Peu de temps après, il demande un congé pour rejoindre sa famille en Angleterre⁴ et reçoit sa mise à la retraite⁵. Puis il quitte Vienne que Metternich a déjà fui, pour l'Angleterre.

Le gouvernement provisoire mis en place à la chute de Louis-Philippe va prendre fin avec l'élection du président de la République en la personne de Louis-Napoléon le 10 décembre 1848. S'il n'est pas question pour Flahaut de servir la République, il est indéniablement intéressé par Louis-Napoléon, en raison des liens qui l'attachent à lui : il a été aide de camp de son oncle, amant de sa mère et père de son demi-frère, il ne va pas tarder à travailler pour lui.

3.1.2 Flahaut et Morny au service de Louis-Napoléon Bonaparte

Son intérêt pour Louis-Napoléon passe aussi par Morny qui, éloigné de sa mère dès son enfance, n'a jamais vu son demi-frère. Leur première rencontre a lieu en janvier 1849⁶. Depuis 1838, Morny⁷ possède une usine de fabrication de sucre de betterave, achetée près de Clermont-Ferrand. En 1842, afin de s'investir davantage dans la vie de son département, il est élu député du Puy-de-Dôme. Après une très courte carrière militaire, il intègre donc

²AN 565 AP 17, dossier 2, pièce 126, lettre de Flahaut à Lamartine du 6 mars 1848.

³AN 565 AP 17, dossier 2, pièce 113, lettre de Lamartine à Flahaut du 7 mars 1848.

⁴AN 565 AP 18, dossier 1, pièce 3, lettre du ministre de la Guerre à Flahaut du 3 avril 1848.

⁵*Ibid*, pièce 4, lettre du sous secrétaire du ministre la Guerre à Flahaut du 24 avril 1848.

⁶Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, Perrin, Paris, 1974, p 300.

⁷Les relations entre Flahaut et le duc de Morny étant l'objet d'une étude en 5.3, page 96, nous évoquerons plus en détails ce personnage à ce moment-là.

la politique, pour y rester jusqu'à sa mort. Réélu en 1849, c'est lui qui va se rapprocher du nouveau président de la République. Après cette première rencontre, Morny et Louis-Napoléon vont se voir quotidiennement. Flahaut, resté en Angleterre mais très attentif à la situation en France, va échanger de nombreux courriers avec Morny. Celui-ci, dont la carrière a commencé sous les Orléans, reste politiquement attaché à leurs idées. Comme son père, il est hostile aux socialistes et écrit à Mme de Flahaut au moment de l'élection de l'Assemblée législative le 13 mai 1848 : « *Seul l'Empire peut sauver la situation* »⁸. Il est d'accord avec son père sur ce point et le rejoint en Angleterre quelque temps après. En octobre 1849, il est décidé que Flahaut suivra Morny à Paris pour voir le Prince-Président.

Flahaut va rencontrer le Prince-Président le 29 octobre 1849, avec une certaine inquiétude : « *J'écrivais hier à Georgina que ma visite au Prince avait été différée à cause d'une mauvaise douleur qui le prend souvent, paraît-il. Je dois le voir ce matin et je voudrais que la visite fût déjà terminée* »⁹. En effet, à son retour à Paris, il reprend contact avec ses anciens amis, la plupart partisans de Louis-Philippe. Il éprouve également une appréhension du fait de sa position familiale par rapport au Prince-Président. Appréhension bien vite effacée car le lendemain, il écrit à sa femme : « *sachez seulement qu'il est impossible d'imaginer accueil plus bienveillant que celui dont j'ai été l'objet. Lorsque je suis rentré, il m'a pris par la main en me disant que j'étais mêlé à tous ses plus anciens souvenirs et qu'il espérait pouvoir me considérer comme un vieil ami* »¹⁰. Comme avec Morny, les relations entre le Prince et Flahaut vont commencer de façon très cordiale. Flahaut sera invité maintes fois à dîner avec lui, seul ou en compagnie de Morny.

Il repart en Angleterre en novembre et ne revient en France qu'en février 1850 pour affaires personnelles. A cette occasion, il rencontre plusieurs fois le Prince-Président. Reparti en Angleterre, il est de retour en France en avril 1851. Louis-Napoléon a, entre temps, changé deux fois son gouvernement. En janvier 1851, il constitue un cabinet rassemblant ses partisans, ayant pour tâche de réviser la Constitution. S'accaparant de plus en plus le pouvoir, il cherche également à s'attirer les sympathies du gouvernement anglais. Pour cela, il songe bien sûr à Flahaut, extrêmement bien placé pour le poste d'ambassadeur par ses relations en Angleterre, et lui-même persuadé depuis de nombreuses années du bien fondé de la bonne entente entre la France et l'Angleterre. Louis-Napoléon, comme Morny et Mme de Flahaut semblent convaincus que Flahaut va accepter, songeant que c'est un poste qu'il convoite depuis des années. Or Morny écrit à Mme de Flahaut le 23 février 1851 : « *M de Flahaut a donc refusé l'Ambassade de Londres. A-t-il*

⁸Cité dans Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, p 301.

⁹Philipp Guedalla, *Le secret du coup d'Etat, correspondance inédite du Prince Louis-Napoléon, de MM. De Morny, de Flahaut et autres (1848-1852)*, Emile-Paul édition, Paris, 1928, p 98, lettre du 29 octobre 1849.

¹⁰*Ibid*, p 100, lettre de Flahaut à Mme de Flahaut du 10 octobre 1849.

bien fait ? »¹¹ Morny évoque deux raisons au refus de Flahaut : la démission de lord Palmerston¹², un libéral qui était à la tête du Foreign Office, avec qui il s'entendait à merveille, et surtout son refus de servir la République. Mme de Flahaut confirme ses dires dans une réponse à son courrier datant du 26 février : « *Il n'est pas douteux que si M. de F. suivait son penchant il n'hésiterait pas à servir le neveu de l'Empereur, mais il abhorre la République, et vraiment il en a dit trop de mal pour la représenter de bonne grâce* »¹⁴. On peut également évoquer l'influence de sa fille Emily, favorable aux Orléans et qui n'appréciait pas Louis-Napoléon. Après ce refus, Flahaut fut quand même invité chez le Prince-Président à dîner : il ne lui tenait pas rigueur de tout cela et leur relation n'en semblait pas affectée : « *On ne peut pas être plus bienveillant et plus franchement bon, ni accepter avec meilleure grâce mes raisons et décliner la proposition qu'il m'avait faite* »¹⁵.

3.1.3 La préparation du coup d'Etat : investissement de Flahaut

Flahaut, lors de ses quelques voyages à Paris, décrit à sa femme l'agitation qui règne de plus en plus dans la capitale : « *La situation devient brâlante ici, et je serais étonné qu'elle se prolongeât longtemps sans un conflit entre les pouvoirs de l'Etat* »¹⁶. Flahaut n'est pas mentionné dans la majorité des sources concernant le coup d'Etat. Sa correspondance prouve qu'il y était pourtant mêlé mais on ne peut affirmer à quel moment il a été informé des intentions de Louis-Napoléon, ni même quel rôle précis il a joué. Mais Morny ayant envisagé un moyen de renverser la République, on peut supposer que Flahaut a pris connaissance du projet au cours de l'été 1851¹⁷, certainement lorsqu'ils se retrouvèrent à Londres¹⁸.

Le coup d'Etat se prépare dans un contexte économique préoccupant, avec de nombreux changements de cabinet effectués par Louis-Napoléon, et son opposition à l'Assemblée de plus en plus aiguë. En octobre 1851, pour rallier la masse du peuple, il décide d'abroger la loi limitant le suffrage universel. Contrairement aux intentions de l'Assemblée, cette décision est entérinée le 12 octobre. Un nouveau cabinet va alors être constitué le 27 octobre, avec Maupas à la préfecture de Police, bonapartiste convaincu et pressé d'en finir avec la République. Flahaut arrive à Paris le 6 novembre, au moment où les questeurs déposent une proposition permettant au président de l'Assemblée de recourir à la force armée. Il écrit à sa femme le 13 novembre : « *Le*

¹¹ *Ibid*, p 116, lettre de Morny à Mme de Flahaut du 23 février 1851.

¹²¹³

¹⁴ *Ibid*, p 119, lettre de Mme de Flahaut à Morny du 26 février 1851.

¹⁵ Philipp Guedalla, *Le secret du coup d'Etat*, p 132, lettre de Flahaut à Mme de Flahaut du 27 avril 1851.

¹⁶ *Ibid*, p 142, lettre Flahaut à Mme de Flahaut du 13 novembre 1851.

¹⁷ *Ibid*, p 137.

¹⁸ Emile Dard, *Dans l'entourage de l'Empereur*, Paris, Plon, 1940, p 58.

Président a ordonné de déchirer dans toutes les casernes l'ordre de l'Assemblée Constituante aux troupes d'obéir aux réquisitions de l'Assemblée. Cette réponse directe à la proposition des Questeurs doit nous mener à une issue »¹⁹. Il est maintenant non seulement au courant pour le coup de force que Louis-Napoléon s'apprête à faire, mais il s'investit vraiment dans la politique française. Il se sent même investi d'une mission puisque, dans une lettre datée du 6 décembre (après le coup d'Etat), il écrit à sa fille Emily : « Lorsque je me décidais à venir ici, je me proposais d'essayer d'opérer une réconciliation entre les chefs de la Majorité et le Président, de telle sorte que le coup d'Etat, que tous considéraient comme indispensable et inévitable avant 1852 (si l'on voulait sauver le pays), fût une action concertée entre les pouvoirs exécutif et législatif »²⁰. Mais comme il le dit également, la succession de plusieurs événements, l'impuissance de certains chefs et le mauvais vouloir des autres ne purent empêcher le coup d'Etat.

L'arrivée de Louis-Napoléon au pouvoir en 1848 permet à Flahaut de se relancer dans la politique française. Morny, soutenu par Flahaut, à qui reviennent les souvenirs d'un temps glorieux, rencontre et resserre les liens avec son demi-frère. Morny et Flahaut, hostiles à la République, le Prince-Président s'entourant de partisans tout aussi hostiles, la République semble condamnée. Flahaut, particulièrement opposé à tout désordre, va tenter d'apaiser la situation par ses conseils au Prince, pour finalement participer lui-même au renversement de la République.

3.2 Le coup d'Etat et le second Empire : Flahaut dans le souvenir de Napoléon I^{er}

Flahaut a atteint l'apogée de sa carrière militaire sous Napoléon I^{er} ; il atteindra l'apogée de sa carrière diplomatique et politique grâce à Napoléon III.

3.2.1 Le coup d'Etat : le retour du bonapartisme

Prenant rapidement conscience du fait qu'il n'est pas assez persuasif pour empêcher ce coup de force, il préfère se ranger aux côtés du bonapartisme, et surtout de son fils. Le coup d'Etat est d'abord fixé par les bonapartistes au 20 novembre 1851. Ils sont persuadés que la proposition des Questeurs va être approuvée ; ce n'est pas le cas car les membres de l'Assemblée se rangent du côté des bonapartistes et la proposition est rejetée. La Chambre est alors discréditée, et la Commission Consultative, nommée par le Président

¹⁹Philipp Guedalla, *Le secret du coup d'Etat*, p 142, lettre de Flahaut à Mme de Flahaut du 13 novembre 1851.

²⁰Philipp Guedalla, *Le secret du coup d'Etat*, p 167, lettre de Flahaut à sa fille Emily du 6 décembre 1851.

– qui regroupe ses partisans – et chargée de décider d’une date pour le coup d’Etat, hésite encore sur le 25 novembre, puis le 22 opte finalement pour le 2 décembre, date symbolique d’anniversaire du sacre de Napoléon I^{er} et de la Bataille d’Austerlitz. D’après les courriers qu’il envoie à sa femme, il semble que Flahaut ait fait partie de cette Commission Consultative. On suit d’ailleurs progressivement la préparation et les répercussions de la politique de Louis-Napoléon grâce à cette correspondance. Le 14 novembre, il écrit : « *j’espère que le Président signifiera nettement à l’Assemblée qu’il ne lui reconnaîtra jamais le droit de donner des ordres directs aux généraux et aux troupes* »²¹, le 18 : « *Vous connaissez maintenant la lamentable déconfiture de l’Assemblée* »²². Le matin du 2 décembre, Flahaut reçut de l’Elysée un billet de Louis-Napoléon : « *Je vous verrais avec grand plaisir venir avec moi à cheval ce matin vers huit heures. Recevez l’assurance de mes sentiments de haute estime* »²³. De ce coup d’Etat, seuls Flahaut, Morny, Maupas, Persigny²⁴ (bonapartiste convaincu, il a été de tous les précédents complots organisés par Louis-Napoléon), Saint-Arnaud (officier anti-parlementariste et anti-socialiste), le général Magna (ancien officier du Premier Empire, déjà aux côtés de Louis-Napoléon dans les précédents coup d’Etat, il va être chargé du commandement militaire de la capitale) et Moquard (secrétaire privé du Prince) étaient au courant²⁵. Il semble pourtant qu’il y ait eu des fuites puisque Mme de Flahaut en a eu des échos à Londres, par la duchesse d’Orléans²⁶.

Le 1er décembre, toutes les forces militaires sont prêtes pour le coup de force ; la soirée se termine par un spectacle musical au palais de l’Elysée, auquel assiste bien sûr Louis-Napoléon, Maupas et Morny. Les principaux acteurs se réunissent vers 23 heures à l’Elysée pour être sûr que tout est au point²⁷. Une série d’arrestation doit avoir lieu à 6 heures 10²⁸ ; à cinq heures, Flahaut et Morny, accompagnés de Léopold Le Hon, se rendent à

²¹ *Ibid*, p 145, lettre de Flahaut à Mme de Flahaut du 14 novembre 1851.

²² *Ibid*, p 148, lettre de Flahaut à Mme de Flahaut du 18 novembre 1851.

²³ AN 565 AP 12, dossier 2, pièce 4, lettre de Louis-Napoléon Bonaparte à Flahaut du 2 décembre 1851.

²⁴ Jean Gilbert Victor Fialin duc de Persigny 1808-1872. Fils d’un receveur des finances, œuvre toute sa vie pour le retour de la dynastie des Bonaparte. Il participe aux nombreuses tentatives de coup d’Etat aux côtés de Louis-Napoléon Bonaparte, et avec l’élection de ce dernier à la présidence, il est lui-même élu représentant du peuple. Il est envoyé comme ambassadeur à Berlin fin août 1849, puis après le coup d’Etat, il devient ministre de l’Intérieur. Il précède ensuite Flahaut à l’ambassade de Londres en 1855 avant de retrouver son poste à l’Intérieur. (Jean Tulard, *Dictionnaire du second Empire*, Fayard, Paris, 1995, p 995).

²⁵ Claude Vigoureux, *Maupas et le coup d’Etat de Louis-Napoléon*, SPM, Paris, 2002, p142.

²⁶ Philip Guedalla, *Le secret du coup d’Etat*, p 155, lettre de Flahaut à Mme de Flahaut du 30 novembre 1851.

²⁷ Claude Vigoureux, *Maupas et le coup d’Etat de Louis-Napoléon*, p 154.

²⁸ *Ibid*, p163.

l'Assemblée pour être sûrs qu'elle est occupée. Puis ils se rendent au ministère de l'Intérieur. Flahaut écrit à sa femme à sept heures : « *Je rentre à l'instant de traverser le pont de la Concorde, où j'ai accompagné Auguste vers le Ministère de l'Intérieur dont il allait prendre possession. La Chambre est occupée et entourée par la troupe. [...] Les troupes haïssent l'Assemblée et sont très favorables au Président. Il y aura peut-être quelques résistances locales, mais, à mon avis, le succès à Paris ne fait aucun doute* »²⁹. La réussite du coup d'Etat est acquise pour Flahaut. Il accompagne Louis-Napoléon à huit heures à l'Élysée, et à dix heures, ce dernier sort du palais de l'Élysée en tête d'un cortège où l'on retrouve l'ex-roi de Westphalie Jérôme, les généraux Exelmans et Flahaut³⁰, tous survivants du Premier Empire.

Comme les autres, Flahaut est là pour donner encore plus de crédit au second Empire que Louis-Napoléon veut mettre en place : il est en effet l'un des derniers à avoir soutenu Napoléon I^{er} jusqu'au bout. Flahaut se félicite de la bonne réussite du coup d'Etat, et malgré une certaine anxiété, le 2 au matin, il affirme que « *jamais secret ne fut mieux gardé et plan mieux exécuté* »³¹. Dans la même lettre, il félicite surtout Morny, avec qui il est resté au ministère de l'Intérieur toute la journée du 2 : comme nous le verrons après, on peut sentir que Flahaut s'est surtout impliqué dans le coup d'Etat pour soutenir son fils. Mais contrairement à ce que pense Flahaut, tout ne se finit pas si simplement et aisément ; le peuple n'est en effet pas complètement satisfait de l'arrivée au pouvoir d'un bonapartiste républicain. Le 3 au soir, une émeute éclate, et est réprimée rapidement par l'armée. Flahaut écrit à sa femme le 4 : « *L'armée a un état d'esprit parfait; elle est en pleine marche contre l'émeute. Si, comme je l'espère, elle est complètement victorieuse de l'émeute, tout sera fini* »³².

On sent Flahaut enthousiasmé dans cette lettre et dans les suivantes : peut-être ce coup d'Etat lui rappelle-t-il sa jeunesse au côté de Napoléon I^{er}. Mais son enthousiasme retombe vite : il écrit le 6 à sa fille Emily : « *L'armée en effet [...] n'éprouve d'enthousiasme que pour le nom de Napoléon* ». Mais Louis-Napoléon souhaite toujours intégrer Flahaut à son gouvernement ; celui-ci refuse cette fois le commandement de la Garde Nationale, mais se voit contraint d'accepter de faire partie de la Commission Consultative chargée d'un projet de Constitution, poste qui lui est proposé le 14 décembre³³. Flahaut est toujours un très bon médiateur pour faire passer les idées du Prince auprès des Anglais, il doit d'ailleurs jouer ses meilleures cartes. En effet, la situation ne s'arrange pas avec l'Angleterre car le gou-

²⁹ Philip Guedalla, *Le secret du coup d'Etat*, p 159, lettre de Flahaut à Mme de Flahaut du 2 décembre 1851.

³⁰ Claude Vigoureux, *Maupas et le coup d'Etat de Louis-Napoléon*, p 177.

³¹ Philip Guedalla, *Le secret du coup d'Etat*, p 160, lettre de Flahaut à Mme de Flahaut du 3 décembre 1851.

³² *Ibid*, p 164, lettre de Flahaut à Mme de Flahaut du 4 décembre 1851.

³³ *Ibid*, p 179, lettre du comte de Persigny à Flahaut du 14 décembre 1851.

vernement anglais a approuvé le coup d'Etat, mais s'est montré largement défavorable à la répression du 4 décembre. De plus, la démission de Palmerston – dont on apprend un peu plus tard qu'il s'agit d'un renvoi dû à une sombre affaire de lettres confidentielles qu'il aurait reçues – émeut l'Élysée qui s'entendait parfaitement avec lui sur le plan des idées. Louis-Napoléon envoie donc Flahaut à Londres pour éclaircir l'affaire ; ce dernier quitte Paris le 25 décembre. Nous parlerons des rapports de Flahaut avec l'Angleterre dans la troisième partie.

3.2.2 Flahaut au service de la carrière de Morny à travers Louis-Napoléon Bonaparte.

Flahaut sert le second Empire, se sentant chargé d'une mission par l'oncle auprès du neveu ; il écrit à Morny le 27 décembre : « *J'ai dit au Prince qu'il pouvait compter sur moi pour tout ce qui pourrait lui être utile, et vous savez si je suis disposé à tenir cette promesse* »³⁴. Cependant, dans la correspondance échangée entre Morny et Flahaut, on note que les relations entre Morny et Napoléon III se dégradent, et par conséquent celles de Flahaut avec le futur Empereur également.

Le premier point de désaccord concerne la confiscation des biens des Orléans. Ces derniers possédaient encore de nombreuses propriétés laissées par Louis-Philippe à ses enfants, que le Prince les contraint à vendre dans les douze mois, par un décret daté de janvier ; puis il exige d'eux qu'ils reversent la dotation faite par l'Etat à Louis-Philippe en 1830. Morny est contre cette confiscation et le signifie à Louis-Napoléon. Ce dernier ne tient pas compte de ses remarques, et applique ce décret. Morny explique plus tard à Flahaut que Louis-Napoléon est influencé par Persigny et Maupas, adversaires de Morny et Flahaut. Ce dernier ne comprend pas cette mesure³⁵, d'autant moins qu'il en est victime à son tour en Angleterre. Les relations avec la famille d'Orléans se rompent définitivement, ce qui n'empêche pas Flahaut de continuer à soutenir l'Empereur malgré tout. Morny, lui, démissionne de son poste de ministre de l'Intérieur après ce décret. Les rapports entre ce dernier et Louis-Napoléon se détériorent à partir de ce moment³⁶. Mais on annonce que Flahaut et Morny font partie de la constitution du Sénat : Morny est prêt à refuser cette place. Flahaut, plus sage peut-être du fait de son âge et de son caractère, essaie de tempérer son fils³⁷. Quant à sa place au Sénat, il estime plus justifié de la refuser, pensant être en fin de carrière. Il ne se fait plus d'illusion sur la personne de Louis-Napoléon, regrettant d'avoir

³⁴ AN 565 AP 11, dossier 27, pièce 168, lettre de Flahaut à Morny du 27 décembre 1851.

³⁵ Philip Guedalla, *Le secret du coup d'Etat*, p 248, lettre de Flahaut à Morny du 19 janvier 1852.

³⁶ *Ibid*, p 260, lettre de Morny à Flahaut du 26 janvier 1852.

³⁷ *Ibid*, p 262, lettre de Flahaut à Morny du 27 janvier 1852.

participé au 2 Décembre³⁸ – ce qu'il nie d'ailleurs dans une lettre adressée à Louis-Napoléon le 30 janvier³⁹, et parle de lui en ces termes dans une lettre du 3 mars 1852 adressée à Morny : « *Quelle différence, grand Dieu ! entre lui et son oncle !* »⁴⁰.

Cependant, les rapports entre Louis-Napoléon et Flahaut restent polis jusqu'à la fin de l'Empire – en témoignent les courriers échangés. Le Prince conserve toujours Flahaut pour les raisons citées précédemment, et ce dernier s'accommode de ce gouvernement ; rappelons que Flahaut admirait la personne de Napoléon I^{er}, et pas le régime qu'il avait mis en place. De plus, comme il le dit à Morny, sa carrière est sur la fin et il ne veut pas rester inactif. Pour servir l'Empereur, il accepte donc d'être nommé sénateur le 31 décembre 1852⁴¹, ce qui le fait revenir au moins une fois par an à Paris lors des sessions.

3.2.3 La fin de sa carrière : son dévouement complet à un Bonaparte

Louis-Napoléon, élevé à la dignité impériale le 2 décembre 1852 pour rappeler la mémoire de son oncle et toujours associer son Empire à celui du grand homme, décide de publier la correspondance de ce dernier. Flahaut va bien sûr faire partie de la commission chargée de la publication ; ses fonctions sont les suivantes : « *vous avez été nommé membre de la commission instituée pour recueillir, coordonner et publier la correspondance de l'Empereur Napoléon I^{er}, relative aux différentes branches d'intérêt public* »⁴². En 1863, cette commission est suspendue et dirigée vers une autre optique, l'Empereur estimant que certaines lettres publiées étaient trop intimes ; en réalité, elles n'étaient pas favorable à l'homme et ne servaient donc pas son propre Empire⁴³. Flahaut est ensuite exclu de la commission, et remplacé par le prince lui-même.

Enfin, pour preuve définitive de son attachement à l'Empire, Flahaut accepte le poste d'ambassadeur à Londres que Napoléon III lui propose le 26

³⁸ *Ibid*, p 262, lettre du 27 janvier 1852.

³⁹ *Ibid*, p 269 lettre de Flahaut à Louis-Napoléon Bonaparte du 30 janvier 1852 : « *c'est avec une joie bien vive que le 2 Décembre je me suis rallié à l'ancien drapeau auquel ma jeunesse avait été dévouée. [...] Et croyez aussi que je serai toujours prêt, comme au 2 Décembre, à vous donner des preuves de mon dévouement, si jamais il pouvait vous être utile* »

⁴⁰ *Ibid*, p 291, lettre de Flahaut à Morny du 3 mars 1852.

⁴¹ Georges Six, *Dictionnaire des généraux et amiraux français de la Révolution et de l'Empire*, Georges Saffroy, Paris, 1934 réédition 1989, tome I, p 453.

⁴² AN 565 AP 18, dossier 3, pièce 33, lettre du ministre d'Etat à Flahaut du 14 octobre 1854.

⁴³ AN 565 AP 18, dossier 3, pièce 43, copie de lettre de Napoléon III à Flahaut datée décembre 1863.

novembre 1860⁴⁴. Son ambassade en Angleterre sera l'objet d'une étude plus détaillée dans le dernier chapitre. Rappelons pour quelles raisons Flahaut est choisi : il possède d'excellentes connaissances du pays par sa femme et ses relations ; c'est un très bon négociateur et un ambassadeur confirmé par son poste occupé à Vienne sous le règne de Louis-Philippe. De plus, Thouvenel⁴⁵, nommé ministre des Affaires Etrangères, entretient d'excellents rapports avec Flahaut, ce qui explique la démission de ce dernier en 1862, lorsque M. Thouvenel est mis à la retraite. Il se justifie dans une lettre à l'Empereur : « *Sire, j'ai une profonde conviction, c'est que pour la bonne conduite des affaires et le bien du service, il faut que les ministres chargés de transmettre les ordres de l'Empereur et les agents chargés de les exécuter soient animés, les uns envers les autres d'un bon vouloir et d'une confiance réciproque et entière ; et cette condition je regrette de le dire, je ne la trouve pas dans mes rapports avec le ministère tel que Votre Majesté vient de le constituer* »⁴⁶.

De nouveau, Napoléon III ne lui en tient pas rigueur : Flahaut continue ses voyages entre Paris et Londres. Cette fois, sa carrière s'arrête là, il se sent trop vieux. Il perd Morny qui meurt de maladie le 9 mars 1865 ; sa femme décède le 12 novembre 1867. Napoléon III continue de lui attribuer des décorations : le 27 janvier 1864, il est nommé Grand Chancelier de la Légion d'Honneur⁴⁷ ; le 15 avril 1865, soldat d'un passé glorieux – qui peut encore servir l'affiliation entre son empire et celui de son oncle – il est relevé de sa retraite et placé dans la 2e section de réserve du cadre de l'Etat Major⁴⁸. Et enfin, le 20 février 1866, il est décoré de la médaille militaire. Il décède dans la nuit du 1er au 2 septembre 1870, jour de la défaite de Sedan, avant d'avoir vu la fin du second Empire qu'il a servi avec presque autant d'ardeur mais moins de conviction que le premier.

⁴⁴ *Ibid.*, dossier 6, pièce 54, lettre de Thouvenel, ministre des Affaires Etrangères à Flahaut du 29 novembre 1860.

⁴⁵ Edouard Thouvenel, 1818-1866. Il entre dans la diplomatie en 1841 et est ministre plénipotentiaire dès 1849 à Athènes puis à Munich. En février 1852, il est promu directeur des affaires politiques, poste dont il démissionne en 1854 suite à un différend avec le ministre Drouyn de Luys. En 1855, il est à nouveau ambassadeur mais à Constantinople, et il ne revient en France que pour succéder à Walewski aux affaires étrangères, poste qu'il conserve jusqu'à sa démission forcée en octobre 1862 (Jean Tulard, *Dictionnaire du second Empire*, Fayard, Paris, 1995, p 1260).

⁴⁶ AN 565 AP 12, dossier 2, pièce 37, lettre de Flahaut à Napoléon III du 18 octobre 1862.

⁴⁷ AN 565 AP 18, dossier 9, pièce 224, lettre du ministre de la Maison de l'Empereur à Flahaut du 28 janvier 1864.

⁴⁸ SHAT 7 yd 602, dossier du Général Flahaut, lettre du Maréchal de France à Flahaut du 10 mars 1865.

Deuxième partie

Charles de Flahaut et
l'Europe : influence
bonapartiste sur sa pensée
européenne

Charles de Flahaut vit une bonne partie du XIXe siècle, servant plusieurs régimes de natures différentes. Il sait, avec cependant moins de talent que son père Talleyrand, s'adapter à différents types de gouvernements. Avec la Révolution Française et l'Empire de Napoléon, apparaît une nouvelle conception de l'Europe. Flahaut, qui évolue dans ce contexte où les nationalismes sont accrus avec les conquêtes de Napoléon, est nécessairement impliqué dans ces changements européens. Ayant très tôt des liens avec les pays frontaliers, puis avec les pays plus lointains lors des campagnes napoléoniennes, il est intéressant de voir comment un personnage si proche des pouvoirs perçoit les différentes politiques européennes appliquées, et s'il a ses propres convictions européennes, comment il les met en avant.

En commençant par ses premiers pas en Europe pendant les campagnes napoléoniennes, on verra l'évolution de la vision de Flahaut sur les relations européennes, influencé par les pouvoirs en place et par ses proches.

Chapitre 4

Les politiques européennes bonapartistes : vision et mise en pratique par Flahaut

4.1 Les campagnes napoléoniennes : comment Flahaut interprète-t-il la politique européenne de Napoléon I^{er}

4.1.1 Ses premières campagnes

Avant d'aborder les campagnes militaires de Flahaut, il faut brièvement expliquer quelle est la situation en Europe à l'époque de l'Empire, et surtout quelle est la politique de Napoléon.

La Révolution et l'Empire vont faire apparaître un nouveau genre de guerre, menée non plus au nom d'un roi mais au nom d'idées. Napoléon, qui se veut héritier des principes révolutionnaires, va se poser en homme de la paix, mais selon le dicton « qui veut la paix prépare la guerre ». Inspiré par Charlemagne, il va essayer de reconstituer un Empire comme le sien, en recomposant tout l'espace européen. La guerre est une des caractéristiques de l'Empire, et Napoléon va faire ces guerres au nom de l'introduction dans les pays de la liberté des peuples, et de la notion de frontière naturelle. Loin de toujours respecter ces principes, il va réorganiser les territoires européens (allemand, italien, polonais...) sur le modèle des Républiques Sœurs de la Révolution, créer des duchés (Varsovie, Bade), des royaumes (Westphalie ...), à la tête desquels vont être placés des membres de sa famille.

Lorsqu'en 1807, à l'apogée de son Empire, son territoire s'étend sur 1/3 de l'Europe, il introduit dans ces pays de nouvelles institutions, identiques à celle de la France (entre autres le Code Civil), basées sur la liberté avec la suppression de la monarchie, de la féodalité et avec une politique anti-cléricale. Mais la reprise de la guerre et la chute de l'Empire prouve le mauvais fonc-

tionnement de ces principes : les peuples sont incorporés dans un système fédératif contre leur gré et au détriment de leurs coutumes. Il est évident que Napoléon, imprégné des principes révolutionnaires, a permis la naissance ou l'affirmation des nationalismes dans beaucoup de pays européens - nationalismes qui s'imposent pendant tout le XIXe siècle. Mais comme l'explique Jean Tulard, l'Empire « *n'est ni fédératif, ni fédéral [...], il est tout simplement vassalique : l'Empereur est le suzerain des rois d'Europe* »¹. Ce qui explique le démantèlement de l'Europe napoléonienne par les puissances européennes à Vienne en 1815, l'Empire de Napoléon étant beaucoup trop puissant.

C'est dans cet état d'esprit de conquête que Flahaut va faire ses premiers pas dans la politique européenne, en commençant à travers ses campagnes, qui ont déjà été rapidement mentionnées précédemment. Nous allons les étudier ici plus en détail, en voyant surtout comment Flahaut les perçoit.

On possède peu de sources sur les impressions de Flahaut lors de ses campagnes. Sa principale et quasi unique interlocutrice est sa mère, à qui il écrit cependant assez régulièrement et lui relate la plupart des événements. Nous n'avons donc qu'une seule version des faits qu'il rapporte, qui de plus, était toujours susceptible d'être lu.

Sa première bataille est Marengo en 1800, sous les ordres de Louis Bonaparte. Puis il va suivre ce dernier en Prusse fin 1800, et être intégré à l'armée d'observation de Leclerc qui se dirige vers l'Espagne en 1801. Les remarques de Flahaut alors ne se rapportent évidemment pas aux problèmes locaux, mais à ses premières impressions en tant que jeune militaire : « *Enfin j'ai vu un camp. J'ai été au bivouac et j'ai commencé à faire connaissance avec les petites douceurs du métier. Maintenant si Dieu nous favorise un peu et que nous fassions la guerre, je pourrais passer pour une vieille culotte* »². Après les traités de Saint-Ildefonse avec l'Espagne – le 1er octobre 1800 par lequel la France cède le grand-duché de Toscane au duc de Parme en échange de la Louisiane et du duché de Parme – et de Badajoz avec le Portugal – le 6 juin 1801, par lequel le Portugal ferme ses ports aux Anglais et verse une indemnité de vingt millions de francs à la France –, le corps de Leclerc rentre en France. Flahaut n'aura bien sûr rien vu de ces négociations, pas encore assez gradé pour être atteint par cela.

Il va monter en grade rapidement, ce qui le rapproche du pouvoir et donc de la construction que souhaite faire Napoléon de l'Europe. Flahaut est aussi bercé, comme tous les soldats alors, par les victoires éclatantes de la Grande Armée, et est donc porté lors des batailles par cet élan. En 1805, la Grande Armée est à son apogée : alors que les Autrichiens se rapprochent de la France, Napoléon et son armée traversent le Rhin et battent l'armée

¹ Cité dans Jean-Clément Martin (dir.), *Napoléon et l'Europe*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2002, p27.

² AN 565 AP 5, dossier 2, pièce 7, lettre de Flahaut à Mme de Souza envoyée de Ciudad Rodrigo en avril 1801.

de l'autrichien Mack à Ulm (le 19 octobre). C'est la première d'une série de victoires qui vont constituer la campagne d'Autriche, aboutir au retrait immédiat des troupes russes et mettre un terme au conflit entre la France et l'Autriche. A l'issue de cette campagne, la paix de Presbourg³ va être signée, et permettre à Napoléon de réorganiser l'Europe selon sa volonté. Flahaut, qui participe à cette campagne sous les ordres de Murat, va se distinguer à Ulm et Nuremberg, être blessé aux batailles de Lambach et Austerlitz⁴. On ne possède aucun témoignage de Flahaut sur cette campagne, elle ne lui a sûrement inspiré aucune réflexion sur l'Europe. En tant que soldat de la Grande Armée, il est certainement plus subjugué par la personne de Napoléon et les victoires militaires qu'il apporte à son pays, que par le traité qui en résulte et les conséquences de celui-ci.

A la demande de Murat, il va encore être gradé, et c'est la campagne de Prusse de 1806 qui va susciter chez lui les premiers émois sur l'occupation française dans un pays en guerre.

4.1.2 La campagne de Prusse, 1806-1807

Certainement moins affairé que pendant la campagne d'Autriche – peut-être parce qu'il a été nommé capitaine –, Flahaut trouve le temps d'écrire à sa mère. On possède donc à partir de cette date des témoignages de ses différentes batailles.

En 1806, l'Empire de Napoléon entre dans une période faste. L'Empereur tente encore de trouver un compromis avec l'Angleterre pour une paix générale en Europe, et a créé un certain nombre d'Etats, notamment en Allemagne : la confédération du Rhin est créée le 12 juillet 1806, constituée de seize Etats à l'ouest de l'Allemagne, elle constitue une sorte d'Etat tampon entre la France et la Prusse. Mais le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III estime que la politique menée en Allemagne par Napoléon, porte préjudice à son royaume. La Prusse réarme en septembre 1806, et après un premier ultimatum lancé le 1er octobre, se forme la quatrième coalition contre la France : le conflit est relancé le 8 octobre 1806.

Flahaut se trouve déjà à Mayence avec sa garnison le 27 septembre 1806⁵, il va se trouver à la bataille d'Iena⁶, sans grande conviction : « *j'ai couru fort peu de dangers dans cette campagne mais en revanche, je suis bien fatigué de courir après les Prussiens que nous ne pouvons attraper* »⁷. Alors que

³Par le traité de Presbourg signé le 26 décembre 1805, l'Autriche abandonne la Vénétie, annexée par l'Italie, et le Tyrol donné au profit du duché de Bavière.

⁴Bataille de Nuremberg : 21 octobre 1805 ; bataille de Lambach : 1er novembre 1805 ; bataille d'Austerlitz : 2 décembre 1805.

⁵AN 565 AP 5, dossier 2, pièce 9, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 27 septembre 1806, envoyée de Mayence.

⁶Victoire de la France sur la Prusse le 14 octobre 1806.

⁷AN 565 AP 5, dossier 2, pièce 10, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 18 octobre 1806, envoyée de Blaukenbourg.

les victoires françaises se multiplient sur les Prussiens, l'armée de Murat va atteindre Berlin puis Varsovie (27 novembre). C'est ce passage à Varsovie qui va marquer Flahaut, à un tel point qu'en 1831, lorsqu'il sera envoyé à Berlin pour négocier le problème de la Pologne, il prendra seul, contre les ordres donnés, l'initiative de défendre l'indépendance de ce pays.

L'armée de Murat va s'installer à Varsovie, repoussant les Russes hors de la Pologne, et Flahaut écrit à sa mère dès son arrivée : « *On nous y a reçu (c'est-à-dire les habitants) en amis. Tout le monde était aux fenêtres, les rues remplies de monde qui criaient vive l'empereur, vive les Français* »⁸. Il faut préciser que pour les Polonais, sous domination russe depuis longtemps, Napoléon représente le libérateur de leur pays, ce qui explique la réaction des polonais que rapporte Flahaut. Effectivement, étant capitaine de Murat, il bénéficie du privilège de pouvoir le suivre dans les couloirs du palais du comte Potocki, où il va faire la connaissance d'Anna Potocka, nièce du dernier roi de Pologne. Ils vont vivre une courte idylle, le temps que Flahaut reste à Varsovie ; ils se reverront à Paris lors du passage de la comtesse en 1810, mais le cœur de Flahaut sera déjà pris par Hortense⁹. Même si cette histoire semble être purement platonique, elle permet à Flahaut d'avoir un point d'attache en Pologne, qu'il retrouvera en 1830.

Pendant cette campagne, Flahaut, comme lorsqu'il était enfant avec sa mère, s'adapte très bien à la vie qui lui est faite. La comtesse Potocka décrit dans ses mémoires les soirées où l'on fête l'arrivée des Français, qui peut-être vont libérer leur pays, où l'on danse... Flahaut s'accommode donc de cette vie qui ressemble à celle de la France, et gardera sûrement ce souvenir de la Pologne. Il ne dévoile cependant aucune opinion politique sur le pays : ce passage en Pologne ne lui révèle pas immédiatement les problèmes d'indépendance que peut rencontrer un pays, (vivant lui-même dans un pays libre, de surcroît en pleine expansion), mais ce n'est qu'au moment de ses premières missions diplomatiques qu'il va évoquer ce sujet avec l'Empereur.

Cependant, la campagne n'est pas terminée et il faut quitter ce pays pour continuer à se battre. Dans ses courriers tout au long de 1807, il va surtout relater la grandeur de chaque bataille, et malgré ses douloureux rhumatismes, affirme régulièrement que « *pour rien au monde [il] ne [voudrait] pas les avoir faites* »¹⁰.

On constate qu'à son niveau, Flahaut n'est pas tellement intéressé par la politique européenne de Napoléon. Il a une vision de soldat, qui se bat

⁸ *Ibid*, pièce 12, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 29 novembre 1806, envoyée de Varsovie.

⁹ La comtesse Potocka rapporte la conversation qu'elle a avec Flahaut, et au cours de laquelle il lui donne la raison de sa rupture avec elle : « *Je finis par l'aimer [il s'agit d'Hortense de Beauharnais], car j'eus mille preuves de son dévouement [...] Depuis deux ans je me suis dévoué à son bonheur et je me suis cru moi-même heureux en voyant avec quelle reconnaissance elle acceptait ma sincère affection* », *Mémoires de la comtesse Potocka*, publiés par Casimir Stryiński, Plon, Paris, 1924, p 269.

¹⁰ AN 565 AP 5, dossier 2, pièce 21, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 24 juin 1807.

pour sa patrie et son Empereur, persuadé du bien fondé de ces batailles. La campagne d'Autriche le fait entrer en contact pour la première fois avec un Etat qui n'est toujours pas indépendant ; mais elle lui inspire surtout une haine à l'égard des Russes, accentuée par la campagne de Russie.

4.1.3 La campagne de Russie, 1812

Continuant brillamment sa carrière militaire, Flahaut va participer aux victoires d'Eylau et Friedland¹¹, au cours desquelles il va encore se faire remarquer par l'Empereur. En 1808, l'armée de Berthier, dont il fait partie en qualité d'aide de camp de ce dernier, est envoyée en Espagne. Il va y rester très peu de temps, et retourner en Allemagne début 1809. C'est à ce moment qu'il se rapproche de Napoléon, qui va l'envoyer pour une première mission diplomatique à Dotis en septembre 1809, et provoquant une première conversation avec l'Empereur sur la politique.

C'est donc surtout la campagne de Russie de 1812 qui va le mettre définitivement en rapport avec le pouvoir de Napoléon et donc sa politique européenne. Flahaut commence à réellement appliquer celle-ci au moment du déclin de l'Empire, alors que toutes les grandes puissances européennes se coalisent contre la France.

Début avril 1812, il est envoyé à Varsovie par l'Empereur pour inspecter les Autrichiens, mais cette mission semble révéler la volonté de Napoléon de mettre les Polonais de son côté. Le rapport que lui fait Flahaut sera traité dans la partie suivante. En juin, les troupes françaises entrent en Russie. Flahaut témoigne à sa mère des difficultés du climat mais reste malgré tout très positif, persuadé de la victoire de l'Empereur : « *nous verrons enfin si les soldats russes veulent nous attendre et nous faire gagner cette bataille. Cela serait bien aimable à eux* »¹² ; « *Etant aussi persuadé qu'il paraît que le sont les Russes, qu'ils ne peuvent rien gagner à la battue, l'empereur de Russie demandera sûrement la paix* »¹³. Il semble que Flahaut considère les Russes comme déjà perdants, et en arrive à les mépriser lorsqu'ils brûlent leur propre ville. On sait aujourd'hui que la retraite de Russie a été un vrai désastre pour l'armée française : ayant tout dévasté sur son passage, elle dû reprendre le même chemin pour retourner en France, et en cette période hivernale, ne trouva rien pour se nourrir, réparer ou soigner. Flahaut raconte à sa mère cette retraite : « *La guerre a aussi pris un caractère qui répugne à mon cœur. Elle est d'une cruauté que j'ai puis souffrir, des incendies, des assassinats, le pillage à son comble. Tout cela m'est insupportable et se pratique journellement par les deux armées* ». Malgré cette phrase qui semble assez lucide, et la souffrance qui perce dans certaines lettres de la mort de

¹¹ 8 février et 14 juin 1807.

¹² AN 565 AP 5, dossier 5, pièce 88, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 15 juillet 1812 envoyée de Wilma.

¹³ *Ibid*, pièce 94, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 1er août 1812, envoyée de Vitebsk.

ses amis, Flahaut ne remet jamais en cause l'Empereur, et se félicite toujours de souffrir pour lui¹⁴. Dans une lettre adressée à sa mère, il relate les actions de l'Empereur¹⁵ : on y voit l'admiration de Flahaut pour l'Empereur, qui s'occupe au quotidien de son armée, et toujours son dévouement à celui-ci. C'est aussi l'une des premières fois que Flahaut mentionne l'Histoire, et il réalise sûrement au moment de la campagne de Russie qu'il vit un moment crucial. Nous avons également ses premières pensées sur l'Europe : la paix sur le continent.

La campagne de Russie se termine, et il est nommé aide de camp de l'Empereur en 1813. Toujours influencé par Napoléon, Flahaut ne voit pas l'échec de la Russie. Pendant ces campagnes, ayant l'attitude du soldat de la Grande Armée, il ne va guère exprimer d'opinions sur la politique européenne de Napoléon, qui l'amène à faire ces guerres. Proche de l'Empereur, ses premières grandes missions diplomatiques vont lui permettre de s'éveiller aux problèmes européens, sans pour autant s'investir comme il le fera quinze ans plus tard.

4.2 Flahaut négociateur à la fin de l'Empire : premières missions diplomatiques européennes

4.2.1 Ses premières missions

Jusqu'à présent, Flahaut ne semble guère s'intéresser aux problèmes que la politique européenne de Napoléon engendre. En bon soldat, il se bat pour l'Empereur et pour l'expansion de son Empire sans témoigner d'une quelconque idée politique. En se rapprochant du pouvoir, révélé par ses qualités d'excellent soldat, il va obtenir des missions à l'échelle de ses fonctions, c'est-à-dire qui touchent de plus en plus à la diplomatie.

La première mission d'ordre diplomatique qu'il effectue en 1809, concerne les Autrichiens. L'Empereur envoie Flahaut à Dotis, quartier général de l'Empereur d'Autriche, afin de sonder les réactions des Autrichiens devant les actions menées par Napoléon, et leur position en vue d'un traité de paix¹⁶. Pour la première fois, Flahaut est directement touché par la conception politique de Napoléon, au moins sur les Autrichiens. En effet, au retour de cette mission, il lui fait un compte-rendu qui va à nouveau aboutir à une conversation avec l'Empereur, que Flahaut va immédiatement consigner par écrit, sûrement pour deux raisons : il est bien sûr flatté d'avoir eu cette conversation avec l'Empereur, d'autant que c'est un sujet qui touche à la politique, et qu'il veut garder une trace de ce moment où l'Empereur le

¹⁴ *Ibid*, pièce 129, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 29 décembre 1812, envoyée de Königsberg.

¹⁵ Voir en annexe B.1, page 163

¹⁶ AN 565 AP 19, dossier 3, pièces 9 à 13, septembre/octobre 1813, minute d'une conversation que Flahaut a eu avec l'Empereur.

considère comme quelqu'un d'important. Et justement, peut-être réalise-t-il qu'être soldat n'est pas le seul moyen de servir l'Empereur, et qu'il peut aussi le faire en s'investissant dans la politique de celui-ci. Lors de cette conversation, il est question de l'admiration de l'armée autrichienne pour Napoléon et sa stratégie militaire : « *Ils parlaient de vous, Sire, avec la plus grande admiration* »¹⁷. Flahaut évoque le désespoir qu'éprouvent les Autrichiens dans la conduite de l'Archiduc Jean¹⁸, à laquelle l'Empereur répond en excusant la conduite de l'archiduc : « *Il faudrait savoir jusqu'à quel point les reproches qu'on adresse à l'Archiduc sont fondés* ». On remarque que, tout au long de la conversation, Napoléon parle de façon très indulgente de ses adversaires : est-ce réellement la façon dont cela s'est déroulé, ou l'admiration de Flahaut qui lui fait percevoir de façon excessive ce que conclut Napoléon de cette mission ? Impossible de le définir puisque aucune autre source ne révèle cette conversation, et que Flahaut lui-même ne l'évoque pas. Quoiqu'il en soit, au moment d'aborder le sujet de la mission, le traité de paix, Napoléon semble lucide sur la réaction de l'Empereur d'Autriche : « *Je ne me fie plus à leurs promesses ; on en est dupe quelquefois, mais pas longtemps* »¹⁹. Napoléon confie ensuite à Flahaut qu'il acceptera de faire la paix²⁰, malgré quelques réticences : « *J'ai tort, mais je la ferai : d'ailleurs, c'est du laisser-aller, cela convient aux Français* ». Enfin, Flahaut évoque le problème polonais – qui lui tient à cœur, nous l'avons vu – plaignant ces derniers de leur situation de dépendance. Ce à quoi l'Empereur lui répond : « *J'ai eu de grands succès en Pologne ; cela m'a amusé de former ce grand-duché, mais ce n'est pas là mon affaire.* » Flahaut sera très influencé par la politique de Napoléon en Pologne quelques années plus tard.

Flahaut bénéficie des faveurs naissantes de l'Empereur, puisque ce dernier lui confie ces deux réflexions. Il n'en est que plus flatté, et c'est cette première mission qui va déclencher chez lui une volonté de faire autre chose que la guerre, en s'investissant dans des missions diplomatiques.

Cette première mission en qualité d'aide de camp de Berthier a été très détaillée car elle marque un tournant dans le choix de carrière de Flahaut, et dans sa future prise de position en matière de politique européenne.

La mission d'importance suivante, il l'effectue en mai-juin 1812. Napoléon envoie Flahaut à Lemberg (en Allemagne) pour surveiller le corps d'armée autrichien du prince de Schwarzenberg ; il écrit à sa mère à son départ : « *Je pars ma chère maman, je viens de recevoir l'ordre d'aller au corps du*

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Au moment de la bataille d'Essling (22 mai 1808) l'archiduc Jean, frère de l'Empereur d'Autriche, n'est pas arrivé comme prévu avec ses troupes ; l'issue de cette bataille étant mitigée (aucun des deux camps n'est vaincu ni victorieux), les Autrichiens dont parle Flahaut attribuent sûrement cet échec à l'archiduc Jean.

¹⁹ Lord Kerry, *The First Napoleon, some unpublished documents from the Bowood papers*, 1925, p 292.

²⁰ La paix entre l'Autriche et la France sera signée le 14 octobre 1809, par le traité de Vienne qui met fin à la cinquième coalition.

Prince de Schwarzenberg. Je serais environ 20 jours avant de rejoindre mon général »²¹. En effet, les relations entre la Russie et la France ne sont pas claires : depuis la paix de Tilsit en 1807, les deux pays sont alliés. La Russie, en tant qu'alliée de la France, doit fermer ses portes au commerce anglais pour respecter le blocus continental. Mais elle reste une grande puissance en Orient, conserve donc une autonomie, également sur le plan des relations avec l'Angleterre et ne respecte pas le blocus imposé par les Français. Elle s'inquiète également de l'expansion de l'Empire français et notamment de la création du Duché de Varsovie : on peut voir sur la carte de la Pologne en annexe²², que le pays est en effet partagée depuis 1795 entre la Prusse, l'Autriche et la Russie. Napoléon crée le grand-duché de Varsovie après la paix de Tilsit, constitué des territoires pris à l'Autriche. La crainte de la Russie est que le duché ne s'étende encore et que ne lui soient confisqués les territoires polonais qui lui appartiennent encore. De plus, Napoléon a envoyé ses troupes depuis 1811 en Allemagne, dans le but d'attaquer la Russie²³. Il va rejeter l'ultimatum envoyé par le tsar Alexandre I^{er}, qui lui demande de retirer ses troupes, et en juin 1812, la Grande Armée marche vers la Russie.

La véritable mission de Flahaut, sous le prétexte d'inspecter les troupes autrichiennes, va être d'aller jusqu'à Varsovie, de s'assurer du soutien des polonais et du roi de Saxe Frédéric-Auguste²⁴. Comme nous l'avons expliqué précédemment, Flahaut est déjà allé à Varsovie et y a entretenu de bonnes relations avec les quelques personnes rencontrées. Comme Talleyrand, bien intégré dans la haute société polonaise, il va réussir à rapporter à Napoléon les vrais sentiments qu'expriment les Polonais à l'égard de la politique d'invasion de la Russie. Il écrit en effet à sa mère qu'il a rencontré des connaissances polonaises : « *Alfred Potocki que j'ai trouvé ici. [...] J'ai été chez le roi et de là j'ai été chez Mme Alexandre Potocka qui m'a reçu avec une bonne et franche amitié* »²⁵. Flahaut prend certainement à cœur cette nouvelle mission, et à son retour le 7 juin, fait à nouveau un compte-rendu à l'Empereur. Il relate l'espoir qu'ont les Polonais en Napoléon pour lutter contre les Russes, afin de leur rendre leur patrie, et le « *sentiment national qui se manifeste par la haine des Polonais contre les Russes* »²⁶. L'Empereur va lui expliquer alors le dessein qu'il voudrait accomplir, comparant son empire à celui des Romains. Il achève cet entretien, selon le rapport de Flahaut, sur ces mots : « *Je lèverai 200 000 Polonais car puisqu'il s'agit de rétablir la Po-*

²¹ AN 565 AP 5, dossier 5, pièce 77, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 22 mai 1812 envoyée de Dresde.

²² Voir en annexe A.2, 160.

²³ Pour que son Empire soit complet, il songe de plus en plus à conquérir la Russie.

²⁴ Napoléon confie le duché de Varsovie lors de sa création au roi de Saxe Frédéric-Auguste.

²⁵ AN 565 AP 5, dossier 5, pièce 78, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 27 mai 1812, envoyée de Varsovie.

²⁶ AN 565 AP 19, dossier 4, pièces 16-17, copie d'une conversation entre Flahaut et Napoléon I^{er} sur la Pologne.

logne, c'est avec le sang polonais que je ferai la guerre. Mais je ménagerais le sang français qui est trop précieux ». Flahaut n'a aucune réflexion sur ces dernières remarques, mais seulement sur l'ensemble de la conversation, au sujet de laquelle il écrit à sa mère : « L'empereur m'a traité avec beaucoup de bonté et m'a gardé très longtemps lorsqu'il m'a reçu à mon retour. C'est un grand bonheur de l'entendre lorsqu'il veut bien parler devant vous, car il a un esprit dont on ne peut se faire aucune idée, presque aucun autre ne lui ressemble »²⁷. Alors que Napoléon n'hésite pas à sacrifier les Polonais – la campagne de Russie verra malgré tout la perte de nombreux soldats français –, Flahaut ne voit toujours en lui qu'un bienfaiteur pour la Pologne et il ne s'interrogera vraiment sur le sort de celle-ci que lorsqu'il aura développé un vrai sens de la diplomatie en 1830.

A ce moment, il reste très influencé par Napoléon et ses victoires pour l'Empire ; mais il est important de constater qu'il est de plus en plus en contact direct avec les sociétés politiques européennes, ce qui prépare le futur Flahaut, mûri par ses missions napoléoniennes, à s'investir dans une politique européenne plus large.

4.2.2 Ses missions diplomatiques en qualité d'aide de camp de l'Empereur

Les précédentes remarques que l'Empereur fait à Flahaut témoignent de l'importance que prend ce dernier auprès de lui. Il commence à lui confier ses avis et ses doutes, et en fait son aide de camp en 1813. En cette qualité, Flahaut va être amené à effectuer de nombreuses missions à travers l'Empire et en territoire ennemi ; ses missions diplomatiques vont donc être de plus en plus importantes.

Il ne sera pas détaillé ici toutes les missions que Flahaut a effectuées, car en tant qu'aide de camp elles ont été assez nombreuses, mais ne seront relatées que celles qui ont pu l'éveiller à la politique européenne.

Dès le 6 juin 1813, Napoléon l'envoie à Neumarck en qualité de commissaire pour négocier l'armistice avec les Russes et les Prussiens²⁸. En effet, la Russie s'est alliée à la Prusse en février 1813, contre la France, espérant réduire l'empire napoléonien. Le 4 juin 1813, l'armistice de Pleiswitz est signé entre les trois pays. Cet armistice est valable jusqu'au 20 juillet, et Flahaut est donc envoyé avec le général Dumoustier à Neumarck pour négocier cet armistice en faveur des Français²⁹ ; il va y rester deux mois, mais sans succès. Il écrit régulièrement à sa mère : « Je suis toujours à Neumark au milieu de

²⁷ AN 565 AP 5, dossier 5, pièce 80, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 16 juin 1812 envoyée de Königsberg.

²⁸ *Mémoires du général Caulaincourt*, Plon, Paris, 1933, tome I, p 134.

²⁹ Frédéric Masson, *Le général Comte de Flahaut. Une rectification*, Dubuisson et Cie, Paris, 1881, p 15.

livres et ne faisant que lire du matin jusqu'au soir »³⁰, ne lui parlant cependant jamais de ses affaires. Mme de Souza rapporte à la comtesse d'Albany : « Notre Charles est à Neumarck commissaire de l'empereur pour veiller à l'exécution de l'armistice. Il s'y ennuie à mourir »³¹. Cependant, à la fin de sa mission, les choses vont s'accélérer, et il n'a cette fois plus le temps d'écrire : « Je suis si accablé d'écritures que je n'ai pas que le temps de vous embrasser »³². En effet, le 10 août le congrès de Prague³³ est clôturé par les alliés qui rejettent la paix, et le 12, l'Autriche, entrée dans la coalition, déclare la guerre à la France. Flahaut va alors rejoindre l'Empereur à Bautzen. Aucune source ne rapporte le rôle de Flahaut dans ces négociations, mais elles vont être pour Flahaut, semble-t-il, une répétition pour la mission de 1814.

L'armistice de Pleiswitz n'est qu'un moyen pour les alliés de gagner du temps : cela permet à l'Autriche puis à la Suède et à l'Angleterre d'entrer dans la coalition et de regrouper suffisamment d'hommes pour combattre Napoléon. Cela va entraîner la défaite de ce dernier à Leipzig en octobre 1813, puis la révolte de plusieurs autres pays intégrés à l'Empire, provoquant l'effondrement de celui-ci. Un armistice est demandé par le prince de Schwarzenberg dans la nuit du 22 au 23 février 1814, et Flahaut est envoyé le 23 à Lusigny pour négocier cette paix. Cette fois, Flahaut a un vrai rôle dans les négociations. Il reçoit les ordres de l'Empereur dans une lettre très ferme de plusieurs pages, qui lui est adressée directement à Lusigny : « Je ne puis accorder d'armistice qu'autant que je serai certain de la paix [...] Je ne puis être certain de la paix qu'autant qu'on aura consenti à admettre les bases proposées à Francfort. [...] Le général Flahaut n'entrera dans aucune discussion avant que cet article ne soit d'abord arrêté. [...] Le général Flahaut doit avoir un langage honnête, mais ferme. »³⁴ Napoléon écrit même à Flahaut les préambules et articles qu'il doit imposer et bien sûr tous les détails de chaque décision, si les alliés acceptent. Il a déjà été expliqué dans la première partie sur quelles bases Napoléon souhaite cet armistice, nous ne verrons donc pas les détails des négociations ici³⁵.

³⁰ AN 565 AP 5, dossier 6, pièce 153, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 13 juin 1813, envoyée de Neumark.

³¹ Léon-G. Péliissier, *Le portefeuille de la comtesse d'Albany, 1806-1824*, édition Foutmaing, Paris, 1902, p 160, lettre de Mme de Souza à la comtesse d'Albany du 23 juillet 1813.

³² AN 565 AP 5, dossier 6, pièce 168, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 13 août 1813.

³³ Congrès qui s'est ouvert en mai 1813 suite aux victoires de Napoléon à Lützen et Bautzen, sur lequel débouche la paix de Pleiswitz.

³⁴ *Correspondance de Napoléon, publiée par ordre de l'Empereur Napoléon III*, par Claude Tchou, bibliothèque des Introuvables, volume XXVII, p 236, lettre 21359 du 24 février 1814.

³⁵ Voir 2.1.1, page 33 : les dernières batailles de Flahaut.

Flahaut s'implique énormément dans ces négociations : le 24, le préambule qu'il propose est repoussé par les alliés, et alors qu'ils pensent se séparer sans avoir trouvé de compromis, Flahaut insiste et les alliés acceptent de nouvelles discussions. Napoléon revient sur ses positions, acceptant de restreindre son préambule et Flahaut tente d'imposer ensuite les frontières souhaitées par Napoléon. Mais cette fois, l'Empereur est intransigeant et n'accepte plus aucune concession ; il envoie une nouvelle lettre à Flahaut le 27 février, lui indiquant : « *Vous ne devez, dans aucun cas, leur céder des pays que nous occupons. [...] Tâchez de conclure : c'est le seul acheminement à la paix* »³⁶. Les négociations s'éternisent à cause des courriers que chaque partie doit envoyer à son quartier général. Finalement, Napoléon essaie de faire croire aux alliés que son quartier général est à Bar-sur-Aube, alors qu'il se rend à Arcis-sur-Aube pour manœuvrer contre l'armée de Blücher³⁷. Il écrit à son émissaire : « *Tâchez de faire croire aux plénipotentiaires que je suis passé cette nuit pour porter mon quartier général à Bar-sur-Aube. Je me rends à Arcis-sur-Aube pour manœuvrer sur les derrières de Blücher, d'York, et de Wintzingerode, qui marchent sur la Ferté-Gaucher* »³⁸ Et il précise à Flahaut : « *Vous sentez combien il est important que les commissaires et l'ennemi ne se doutent pas de ce mouvement* ». Mais la manœuvre ne fonctionne pas, le prince de Schwarzenberg subodorant le départ de Napoléon attaque et bat Oudinot à Bar-sur-Aube. De ce fait, les alliés refusent catégoriquement toute négociation : « *L'éloignement de l'Empereur et deux inconvenients : celui de laisser le commissaire français sans instructions, et celui plus grave de faire passer le commandement des troupes opposées au Prince de Schwarzenberg et à l'armée principale des alliés, des mains de l'Empereur à celles d'un de ses maréchaux. Les secrets dont il voulait couvrir ce changement ne put être gardé, et la manière molle dont les troupes attaquèrent à Bar-sur-Aube, dévoilèrent sur le champ aux généraux ennemis l'absence de l'Empereur. Les Alliés reprirent l'offensive, repoussèrent les troupes françaises, et le Prince de Schwarzenberg étant rentré à Troyes mit un terme à la négociation* »³⁹. Flahaut aura donc lutté pour imposer les souhaits de l'Empereur, mais il retourne le 8 mars auprès de lui, sans avoir fait aboutir ses projets⁴⁰. Il écrit après pour lui-même le compte-rendu de ces négociations quelques

³⁶ *Correspondance de Napoléon*, volume XXVII, p 256, lettre 21389.

³⁷ Gebhard Leberecht, prince Blücher Von Wahlstatt (1742-1819). Issu de la noblesse prussienne, il intègre l'armée à 14 ans. Farouche adversaire de la France, il entraîne l'Autriche dans la guerre contre les Français en 1809. Comme le prince de Schwarzenberg, il affirme dès 1813 qu'il faut marcher sur Paris et il est le grand vainqueur des batailles de Leipzig et de Waterloo (Alfred Fierro, André Palluel-Guillard, Jean Tulard, *Histoire et dictionnaire du Consulat et de l'Empire*, Robert Laffont, Paris, 1995, p 546).

³⁸ Lord Kerry, *The First Napoleon*, p 304, lettre de Napoléon à Flahaut du 27 février 1814, envoyée de Troyes.

³⁹ *Ibid*, p 302, analyse de la négociation de l'armistice de Lusigny.

⁴⁰ « *M. de Flahaut revient des conférences de Lusigny au quartier général ; il n'a abouti à rien.* », Maréchal de Castellane, *Journal 1804-1862*, Plon, Paris, 1895, tome I, p 252.

temps après : « *Le commissaire français, le comte de Flahaut, n'avait reçu que des instructions verbales et de la bouche même de l'Empereur* »⁴¹, ce qui est faux puisque nous avons dans la correspondance de Napoléon cette lettre destinée à Flahaut qui lui donne ses instructions ; peut-être qu'il fait ceci pour justifier son échec.

Le général Caulaincourt témoigne de cet échec de Flahaut, qui n'est, selon lui, que la faute de l'Empereur : « *Il crut d'abord tout gagner, comme cela lui avait réussi tant de fois, en déplaçant les négociations et les négociateurs et en faisant plus direction ses affaires : il perdit tout. [...] Le commissaire français, retenu par les ordres les plus formels, ne put faire aucune concession et tout fut rompu* »⁴². Flahaut n'a conservé aucune note ou lettre de cette tentative de paix, on ne connaît donc pas son avis sur le moment. Il note juste trente ans plus tard : « *La manière molle dont les troupes attaquèrent à Bar-sur-Aube dévoila sur le champ aux généraux ennemis l'absence de l'Empereur. [...] Ainsi s'évanouit la dernière espérance du rétablissement de la paix et du maintien du gouvernement impérial* »⁴³. Il est sûrement aussi réaliste sur le problème en 1814. Quoiqu'il en soit, sa haine contre les Russes, déjà acquise avec les campagnes de Prusse et de Russie, ne fait que se renforcer ; il conservera cette rancœur pendant toute sa vie diplomatique.

Les négociations de Lusigny lancent définitivement sa carrière diplomatique. A la suite de celles-ci, deux missions importantes au service de l'Empereur vont lui revenir : déjà relatées dans le chapitre précédent⁴⁴, elles ne vont pas jouer un rôle décisif dans la future politique de Flahaut sur l'Europe.

Le négociateur que devient provisoirement Flahaut est très influencé par la vision de l'Europe de Napoléon. Il reste cependant cantonné dans ses missions, ne s'investit pas plus que selon les ordres qui lui sont donnés, et n'approfondit jamais les problèmes qu'il rencontre. Il manque bien sûr d'objectivité au moment des faits. Mais comme on l'a vu précédemment, les quinze ans pendant lesquels il quitte la vie politique et militaire, et a fortiori les trente ans qui le séparent d'un Bonaparte vont lui laisser le temps de considérer la politique européenne de Napoléon I^{er}, et de la mettre ou non en application sous Napoléon III.

⁴¹ Lord Kerry, *The First Napoleon*, p 299, analyse de la négociation de l'armistice de Lusigny.

⁴² *Mémoires du général Caulaincourt*, Plon, Paris, 1933, tome III, p 54.

⁴³ Cité dans Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, Perrin, Paris, 1974, p 116.

⁴⁴ Voir 2.1.3, page 37.

4.3 La mise en œuvre de la politique européenne sous Napoléon III

Flahaut s'est forgé des idées politiques européennes à partir des enseignements appris sous Napoléon I^{er}. Ce n'est pas immédiatement visible, mais elles se révèlent au fur et à mesure de ses missions, et notamment au moment du second Empire, où Napoléon III reprend les théories de son oncle. Flahaut s'est fait sa propre expérience de l'Europe, grâce notamment aux bonnes relations qu'il a su entretenir dans les pays qu'il a parcourus. Il n'approuve pas toujours la politique de Napoléon III, mais ne lui dit jamais ouvertement, afin de ne pas contrarier l'Empereur.

4.3.1 Le coup d'Etat : la répercussion dans les pays européens et le rôle de Flahaut dans la conciliation avec l'Angleterre

Le coup d'Etat du 2 Décembre 1851 a été exécuté rapidement : Flahaut y a participé, s'investissant moins que Morny, mais jouant un rôle dans l'arrêt des opposants. Comme on l'a vu, Flahaut s'y investit sûrement pour les mêmes raisons que Louis-Napoléon est élu président de la République : sur le simple nom de Bonaparte, qui rappelle son oncle. Il reste cependant à faire approuver ce coup d'Etat par les puissances européennes, qui se méfient déjà de la République, mais appréhendent encore plus le retour d'un Bonaparte.

Le premier pays à être hostile à ce coup d'Etat est bien sûr la grande rivale de la France, l'Angleterre. Comme nous le savons, Flahaut est bien intégré dans la société anglaise, et c'est cette société qu'il va devoir convaincre du bien-fondé de ce coup de force. Il doit même commencer par convaincre sa famille, qui n'est pas favorable aux relations de plus en plus étroites qu'il entretient avec le Prince-Président⁴⁵, et notamment sa fille Emily, mariée à Lord Lansdowne. Il lui écrit à ce sujet : « *Pour l'amour de Dieu, mon enfant, renoncez à juger les événements de l'étranger avec des idées anglaises, qui ne s'appliquent vraiment pas aux gens ou aux choses d'ici* »⁴⁶.

L'élection de Louis-Napoléon Bonaparte à la présidence de la République n'a pas été perçue défavorablement, les monarchies européennes étant préoccupées par les tensions intérieures dues à la montée des nationalismes dans chaque pays. Malgré le nom de Bonaparte, elles ne cherchent que la bonne entente avec la France, et le nouveau Prince-Président n'inspire pas

⁴⁵Philipp Guedalla, *Le secret du coup d'Etat, correspondance inédite du Prince Louis-Napoléon, de MM. De Morny, de Flahaut et autres (1848-1852)*, Emile-Paul édition, Paris, 1928, p 47. Dans l'introduction de Lord Kerry, ce dernier suppose que le silence qui tourne autour du rôle de Flahaut dans le coup d'Etat est dû à cette improbation : sa famille aurait peu parlé de la part qu'il prit aux événements, et serait de ce fait, ignoré de ses descendants et encore plus du public.

⁴⁶*Ibid*, p 167, lettre de Flahaut à sa fille Emily Shelburne du 6 décembre 1851.

à la discorde. En revanche, lorsqu'il usurpe la République pour en faire un Etat autoritaire, l'Angleterre est la première à réagir. La Reine Victoria⁴⁷ et son gouvernement désapprouvent le recours à la répression qui s'abat sur les Français le 4 décembre, lorsque l'armée écrase l'insurrection populaire. La deuxième inquiétude, qui touche aussi les autres pays européens, c'est de voir un Bonaparte, qui va proclamer l'Empire en 1852, revenir avec les mêmes idées expansionnistes que son oncle. Le congrès de Vienne en 1815 a pourtant décidé qu'aucun Bonaparte ne pourrait revenir sur le trône de France ; c'est donc pour Louis-Napoléon une façon de nier ce traité. En effet, sa mère Hortense de Beauharnais l'a élevé dans le culte de la légende napoléonienne et l'a préparé à l'idée d'être l'héritier de ses idées. Louis-Napoléon considère alors son oncle comme le continuateur de la Révolution Française, alors que le Congrès de Vienne est une œuvre des vieilles puissances absolutistes qui ne font que ramener les idées du passé ; il écrit en 1839 : « *La période de l'Empire a été une guerre à mort contre le vieux système européen. Le vieux système a triomphé ; mais malgré la chute de Napoléon, les idées napoléoniennes ont germé partout* »⁴⁸. Il va donc tout faire pour réduire à néant les principes du congrès de Vienne. Mais contrairement à Napoléon I^{er}, il n'est pas un conquérant et souhaite juste un équilibre européen. C'est en cela que Flahaut s'accorde avec lui, et va l'aider à mettre en œuvre cette politique, en Angleterre surtout.

Juste avant le coup d'Etat, une bonne partie de la société anglaise est préoccupée par l'ouverture de l'exposition universelle qui se tient à Londres en 1851. Flahaut rapporte à Louis-Napoléon l'activité en Angleterre qui ne s'occupe pas de ce qui se passe en France⁴⁹. Juste après le coup d'Etat, Flahaut prend déjà conscience que ce qui vient de se passer ne sera pas aisément admis par le gouvernement anglais, il écrit à sa femme le 7 décembre 1851 : « *Il serait véritablement navrant que le Gouvernement anglais eût la vue assez courte pour juger de ce qui se passe d'après les principes et les actes anglais. Tout est différent – hommes et choses* »⁵⁰. Il réalise ensuite le rôle de conciliateur qu'il doit jouer pour le nouveau gouvernement de Louis-Napoléon, car ne possédant aucune place officielle dans les deux gouvernements, il semble plus disposé à être écouté par les Anglais. Mais la tâche n'est pas facile, car même s'il a déjà déjeuné avec la reine Victoria, celle-ci ne prête attention ni à lui, ni à ses conseils. Ce n'est donc pas auprès d'elle qu'il va justifier

⁴⁷ Victoria (1819-1901), reine de Grande-Bretagne et d'Irlande (1837-1901), petite fille du roi George III, elle accède au trône à la mort de son oncle Guillaume IV. L'ère victorienne correspond au sommet de la puissance britannique. (Jean Tulard, *Dictionnaire du second Empire*, Fayard, Paris, 1995, p 1311).

⁴⁸ Prince Napoléon-Louis Bonaparte, *Des idées napoléoniennes*, Paulin, Paris, 1839, p 196.

⁴⁹ Philip Guedalla, *Le secret du coup d'Etat*, p 123.

⁵⁰ *Ibid*, p 170, lettre de Flahaut à Mme de Flahaut du 7 décembre 1851.

le coup d'Etat, mais auprès du Premier Ministre, lord John Russell⁵¹, et de certains membres de son gouvernement comme le secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, lord Palmerston. On évoquera dans la troisième partie les relations particulières que Flahaut entretient avec l'Angleterre et le gouvernement anglais.

Pour le moment, Morny lui apprend par une lettre du 26 décembre que Louis-Napoléon le charge d'annoncer au gouvernement anglais le résultat positif du plébiscite approuvant le coup d'Etat⁵². Flahaut accepte la mission, se sentant depuis longtemps particulièrement compétent pour cela, déclarant à Morny : « *Il faut prendre garde, avec les têtes couronnées, de rencontrer dans les usages et étiquettes établis des obstacles à une réception équivalente à l'importance de la démarche* »⁵³.

A partir de là, il va donc rencontrer divers membres du gouvernement anglais, réussir à les convaincre, et par leur entremise, à convaincre la Reine Victoria de la nécessité du coup d'Etat. Il rapporte toutes ses rencontres à sa femme et à Morny pour qu'il fasse un compte-rendu au Prince Louis-Napoléon. La principale difficulté réside dans le renvoi de lord Palmerston le 19 décembre 1851, à la suite d'un malentendu. Ce dernier, favorable au Prince-Président et au coup d'Etat a manifesté secrètement son enthousiasme auprès de l'ambassadeur de France en Angleterre, le comte Walewski. Celui-ci le rapporte au ministre des Affaires Etrangères Turgot qui, lui-même très enthousiaste en fait part à lord Normanby, ambassadeur anglais hostile à Louis-Napoléon, et qui manifeste aussitôt son mécontentement au Premier Ministre anglais. Ce dernier décide donc de démissionner Palmerston. C'est une inquiétude pour le Prince-Président, car plus personne ne semble favorable au coup d'Etat dans le gouvernement anglais. Mais Flahaut, en bon diplomate, réussit à convaincre le remplaçant de Palmerston, lord Granville, et il écrit à Morny le 28 décembre après une réunion avec lord Russel et lord Granville : « *je n'hésite pas à affirmer que, sans vouloir exprimer d'opinion sur ce qui vient de se passer, le gouvernement anglais a la ferme intention d'entretenir avec nous les relations les plus amicales, et qu'il désire vivement que le Président triomphe dans son entreprise* »⁵⁴. Il rapporte aussi que le renvoi de Palmerston est dû à des lettres confidentielles qu'aurait reçu le

⁵¹Lord John Russell (1792-1878) Troisième fils du duc de Bedford, il entre en politique en 1813. Il est ministre de l'Intérieur en 1835, ministre des Colonies en 1839 et chef du cabinet whig de 1846 à 1852. En décembre 1852, il est nommé Premier Ministre. En 1859, il est ministre des Affaires Etrangères, et il prend la suite de Palmerston comme Chef du Cabinet à la mort de ce dernier en 1865. (In M. Thouvenel, *Le secret de l'Empereur. Correspondance confidentielle et inédite échangée entre M. Thouvenel, le duc de Gramont et le général Comte de Flahault 1860-1863*, Calman-Lévy, Paris, 1889, tome I, p 548).

⁵²Philip Guedalla, *Le secret du coup d'Etat*, p 209, lettre de Morny à Flahaut du 26 décembre 1851.

⁵³Philip Guedalla, *Le secret du coup d'Etat*, p 210, lettre de Flahaut à Morny du 27 décembre 1851.

⁵⁴*Ibid*, p 211, lettre de Flahaut à Morny du 28 décembre 1851.

comte Walewski, alors ambassadeur de France à Londres, dans lesquelles le Premier Ministre anglais lui-même affirme ses sympathies au nouveau gouvernement français. Quoiqu'il en soit, Flahaut exprime son avis au Prince, et le nouveau secrétaire des affaires étrangères anglais, lord Granville, reconnaît à Flahaut le rôle qu'il a joué dans la conciliation : « *J'ai une si entière confiance dans votre franchise et dans votre désir et votre pouvoir de maintenir la bonne intelligence entre la France et l'Angleterre* »⁵⁵. Cependant, le gouvernement anglais est difficile à convaincre, et le 7 janvier 1852, Flahaut écrit encore à Morny : « *il ne faut pas se dissimuler que ces événements n'aient pas produit à Windsor une impression très désagréable et que la Reine [...] ne soit très défavorablement disposée pour le Prince et nous en ce moment* ». Même après l'approbation du coup d'Etat, Flahaut va avoir une conversation avec Palmerston (pourtant favorable à Louis-Napoléon et à ce coup de force), lors de laquelle on comprend que les Anglais déplorent la confiscation des biens d'une famille royale ainsi que la crainte du durcissement du régime. Flahaut, toujours bon conciliateur, tente de rassurer lord Palmerston : malgré son désaccord avec la politique de Louis-Napoléon sur ce point, il le défend face aux Anglais⁵⁶. Ce qui prouve une fois de plus les qualités de Flahaut de bon entremetteur.

Même s'il est peu présent dans les textes, Flahaut est un bon diplomate et sa mission aboutit : après l'approbation de l'empire par des petits pays (la Suisse, le Piémont...), le gouvernement anglais reconnaît le nouveau régime français. En 1855, lors de l'exposition universelle qui se tient à Paris, la Reine Victoria viendra en visite officielle pour la première fois pour un souverain britannique. Elle s'inclinera même devant le tombeau de Napoléon aux Invalides, afin de marquer la bonne entente entre les deux pays⁵⁷.

Plus que la mise en application de la pratique européenne de l'Empereur, Flahaut sert ici également ses propres intérêts, car il a participé au coup d'Etat, et cherche donc à persuader le gouvernement anglais de ce qu'il pense être le meilleur pour la France.

A présent que Louis-Napoléon a réussi à faire tomber le traité du congrès de Vienne, qu'il s'est proclamé Empereur et que les puissances européennes l'acceptent comme tel à la tête de la France, il ne lui reste plus qu'à appliquer une politique européenne comme il la souhaite. Mais Flahaut, avant de s'accorder avec lui sur sa politique, va d'abord implicitement le désapprouver.

⁵⁵ *Ibid*, p 216, lettre de lord Granville à Flahaut du 31 décembre 1851.

⁵⁶ Voir en annexe B.5, page 167

⁵⁷ Sylvie Aprile, *La IIe République et le second Empire 1848-1870*, Pygmalion, Paris, 2000, p 261.

4.3.2 La politique européenne de Napoléon III : accords et désaccords de Flahaut

Dans les premiers temps, Flahaut va approuver la politique européenne de Napoléon III, essentiellement sur le plan anglais. Ce dernier a une vision de l'Europe assez proche de celle de Flahaut : avant d'être élu président, il vit plusieurs années en exil – de même que Flahaut – et constate la montée des nationalismes et l'agitation révolutionnaire que cela engendre. C'est aussi une des raisons pour lesquelles il veut supprimer le Traité de Vienne, redonner à la France et aux autres pays leurs frontières naturelles et leur indépendance. Son attirance pour les peuples dominés est certaine, tout comme celle de Flahaut. Son but principal est de remplacer le congrès de Vienne par un système où tous les pays européens résoudre pacifiquement les principaux problèmes internationaux. Son seul but semble être la gloire de fonder la paix en Europe. Il apparaît donc éloigné des souhaits expansionnistes de son oncle, mais il s'inspire pourtant largement de lui sur les idées de liberté. Il a écrit d'ailleurs un ouvrage sur l'Europe de son oncle en 1839, dans lequel il explique les tenants et aboutissants de la politique de Napoléon I^{er}⁵⁸. Sur la liberté des peuples, l'égalité des individus, il partage le même sentiment et va tenter de l'appliquer dans sa propre politique.

Puis, lorsque Napoléon III est intégré à la politique internationale, Flahaut se détache de sa politique et désapprouve ses intentions de guerre, notamment sur le problème de Crimée. En noble libéral à l'anglaise, ayant combattu pour la politique européenne de Napoléon I^{er}, particulièrement touché par les problèmes de la Pologne, il se sent proche de la vision de Napoléon III qui vise à libérer les peuples. Mais Flahaut est surtout favorable à la paix en Europe, et connaît les résultats de la politique de Napoléon I^{er}. Il pense donc que Napoléon III ne devrait pas s'engager dans des guerres, même si c'est aux côtés de l'Angleterre⁵⁹.

L'Empereur se lance dans une diplomatie offensive avec la guerre de Crimée : la puissance de l'Empire Ottoman diminue depuis le début du siècle, et la question du partage de ses territoires se pose entre la Russie et l'Angleterre, qui n'arrivent pas à se mettre d'accord. Le tsar, dans une politique expansionniste, souhaite s'appropriier la majorité des territoires afin d'obtenir l'accès aux détroits qui permettent l'ouverture à la Méditerranée. La Grande-Bretagne souhaite prendre ces territoires du Proche Orient pour asseoir son empire en Inde. La France n'est pas directement touchée par ce problème mais prend le prétexte d'une ancienne affaire de 1849, où Louis-Napoléon se présentait en défenseur de la Sainte-Eglise contre l'absolutisme russe qui se veut la troisième Rome, et contre le tsar Nicolas 1er qui se veut défenseur des lieux saints. L'entrée en guerre pour Napoléon III présente trois avan-

⁵⁸Prince Napoléon-Louis Bonaparte, *Des idées napoléoniennes*, Paris, 1839.

⁵⁹Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, p 347.

tages : consolider son régime par la gloire militaire, se rallier définitivement l'Angleterre et l'Autriche, et affaiblir une grande puissance.

C'est à cette guerre que Flahaut s'oppose, estimant que l'Empereur s'éloigne des idées de liberté des peuples, mais surtout qu'il va entrer en opposition avec une grande puissance : « *ce qui me paraît important pour notre diplomatie, c'est de maintenir de bons rapports entre le Prince et les grandes Puissances. Il est impossible qu'il ne soit pas amené à se faire Empereur, et de la nature de ces rapports, dépendra la manière dont ce changement sera accueilli* »⁶⁰. Pourtant, il ne dit pas ouvertement à Napoléon III ce qu'il pense de sa politique, puisque c'est à Morny qu'il adresse cette lettre, et même s'il désapprouve encore plusieurs fois les décisions de Napoléon III, l'Empereur ne pourra jamais tenir compte de son avis puisqu'il ne le lui mentionne pas directement.

La Guerre de Crimée est une victoire pour la France et l'Angleterre, et grâce à cela, Napoléon III va réussir à faire entrer la France à nouveau dans la politique internationale, détruisant le congrès de Vienne avec le congrès de Paris qui se tient de février à avril 1856.

Flahaut ne sera plus opposé à la politique de Napoléon III, tant au plan européen que national ; lorsqu'il va prendre son poste d'ambassadeur à Londres, il continuera à donner son avis à l'Empereur par le biais du ministre des Affaires Etrangères, M. Thouvenel. Nous verrons dans la troisième partie qu'à Londres, Flahaut traite les problèmes internationaux selon la volonté de l'Empereur, et même s'il est en désaccord avec lui sur certains points, il les lui suggère sans jamais lui désobéir.

Flahaut a été très influencé par les théories européennes de Napoléon. On verra dans la dernière partie de quelle manière il va pratiquer l'Europe ; mais on constate que, plus que d'avoir des idées bien arrêtées sur la politique européenne, il suit celle du gouvernement en place. Il est surtout dévoué à son pays et au gouvernement qu'il sert, et, comme Talleyrand, il peut changer d'opinion pour contribuer à la bonne marche de l'Etat. Il est d'ailleurs très fortement dominé par des personnalités qui peuvent le pousser à changer facilement d'avis.

⁶⁰Philip Guedalla, *Le secret du coup d'Etat*, p 301, lettre de Flahaut à Morny du 28 avril 1852.

Chapitre 5

Un diplomate dominé par de fortes personnalités

5.1 Talleyrand

Les relations entre Flahaut et Talleyrand sont assez ambiguës pendant toute leur vie : par la naissance de Flahaut, puis par le rôle plus ou moins actif que Talleyrand va jouer dans la carrière et dans la vie affective de Flahaut, et enfin sur le plan politique, qui les séparent un moment avant de les réconcilier.

5.1.1 Un père de plus en plus présent

La naissance de Flahaut est bien sûr la première ambiguïté de leur relation¹ : Talleyrand n'a jamais reconnu Flahaut comme son fils, mais il n'a jamais nié sa paternité. De ce fait, pendant son enfance, Flahaut ne connaîtra Talleyrand quasiment que par l'entremise de sa mère. Avant la Révolution, Talleyrand est un amant fidèle que l'on rencontre souvent chez Mme de Flahaut (pas encore Mme de Souza), comme en témoigne le journal de Gouverneur Morris qui mentionne souvent la présence l'évêque chez Mme de Flahaut.

Après la naissance de Charles de Flahaut, Talleyrand continue de fréquenter sa mère, maintenant un peu plus attaché à elle grâce à l'enfant blond qu'il vient aussi visiter. Gouverneur Morris écrit dans son journal à ce sujet : « *L'évêque est chez Mme de Flahaut; il a demandé de dîner avec son fils arrivé d'aujourd'hui. C'est bien un dîner de famille* »². Jusqu'à leur départ pour l'Angleterre, Talleyrand va accueillir régulièrement celui qu'il considère comme son fils chez lui, lui faire jouer du piano et le faire chanter

¹Revue du Souvenir Napoléonien, Colonel Henri Ramé, *La descendance naturelle prêtée au Prince de Talleyrand*, n°350, décembre 1986, p 15.

²Gouverneur Morris, *Journal*, Plon, Paris, 1901, p 115, 28 octobre 1789.

devant ses invités. Il s'enquiert régulièrement des nouvelles de son fils auprès de Mme de Flahaut, jusqu'au moment de l'exil.

C'est à partir de ce moment que Flahaut va grandir en ne connaissant Talleyrand qu'à travers sa mère. Même si en Angleterre il aide financièrement Mme de Flahaut pour son fils dans les premiers temps, toute la société française exilée va graviter autour de Mme de Staël à son arrivée et Talleyrand le premier, oubliant sa maîtresse et son fils au moment de partir aux Etats-Unis. Dès ce départ, les relations entre Mme de Flahaut et Talleyrand vont se dégrader, mais cela n'empêchera pas Charles de Flahaut de se rapprocher de son père dès le début de l'Empire. A leur retour en France en 1797, la rupture entre Talleyrand et son ancienne maîtresse est définitivement consommée, et même s'ils restent en apparence amis – ils se voient régulièrement à Paris³ – leur seul lien à présent est leur fils.

Des auteurs ont avancé que Talleyrand et Flahaut se ressemblaient physiquement, ont comparé leurs âges avancés à leur mort, et ont même vu un lien dans leur prénom⁴ – Charles Maurice de Talleyrand et Charles de Flahaut. Il ne faut cependant pas chercher à tout prix à justifier un lien de parenté : aucune source ne mentionne leur ressemblance physique, et plus simplement les portraits connus de chacun d'eux ne les font pas se ressembler⁵. Quant aux prénoms, le comte de Flahaut, père officiel de Charles s'appelait Charles-François de Flahaut, et Charles est un prénom courant sous l'ancien Régime. Emile Dard avance même la ressemblance entre les trois générations, incluant Morny : au niveau des prénoms, et des mêmes ressemblances physiques et morales entre Talleyrand et Morny. La dernière annexe nous présente les trois personnages côte à côte : malgré les différences d'âges et l'inconvénient du portrait en peinture par rapport à une photographie, il est difficile de constater une réelle ressemblance physique entre eux⁶. Même si Talleyrand n'est pas le père de Flahaut, il est de toute façon plus essentiel de constater que Flahaut était très proche de lui, et que Talleyrand entretenait avec lui des rapports plus que cordiaux, puisqu'il va largement l'aider à faire ses carrières militaire et diplomatique, et même après une brouille pendant la monarchie de Juillet, ils se réconcilieront rapidement.

Avec l'avènement de l'Empire, Talleyrand va se rapprocher de son fils, malgré son ancienne maîtresse, et va lancer et faire progresser la carrière militaire de celui-ci.

³Emmanuel de Waresquiel, *Talleyrand, le prince immobile*, Fayard, Paris, 2003, p 109.

⁴Emile Dard, *Dans l'entourage de l'Empereur*, Plon, Paris, 1940, p 23.

⁵Revue du souvenir napoléonien n° 350, p 15.

⁶Voir en annexe B.8, page 171

5.1.2 Un appui essentiel dans sa carrière militaire

L'influence de Talleyrand sur Flahaut est incontestable à partir de l'Empire, à la fois sur sa carrière militaire, et sur le plan moral, Talleyrand faisant passer petit à petit ses idées politiques à Flahaut.

Rappelons que c'est grâce à Talleyrand que Flahaut obtient son premier poste au Dépôt Général de la Marine⁷, c'est également lui qui va le placer auprès de Murat. Il envoie une lettre à Flahaut le 26 mars 1807 de Varsovie, où Flahaut était présent en janvier : « *Aujourd'hui j'ai écrit au grand-duc de Berg pour lui renouveler ma demande de t'employer auprès de lui. J'y mets toute l'insistance d'une chose personnelle et elle l'est* »⁸. On voit dans cette lettre que Talleyrand tutoie Flahaut – et elle ne fait pas exception car il ne vouvoiera Flahaut que dès qu'il sera marié – et on remarque également qu'il met un point d'honneur à faire accepter son fils à un poste plus gradé.

La place de Flahaut comme aide de camp auprès du maréchal Berthier n'est pas non plus sans rapport avec Talleyrand. Un des neveux de Talleyrand, Louis de Périgord, aide de camp de Berthier, est mort à Berlin des suites d'une maladie. Talleyrand, qui avait assisté au mariage du maréchal Berthier en qualité de témoin en mars 1808⁹, fut très affecté de cette mort et soit il proposa Flahaut pour le remplacer, soit ce fut Berthier qui prit Flahaut pour faire plaisir à Talleyrand¹⁰. Il semble que l'initiative vienne plutôt de Berthier, qui reconnaissait déjà en Flahaut un excellent militaire.

Les relations entre les deux hommes sont donc régulières. Flahaut fréquente, lorsqu'il n'est pas en campagne, le salon de Talleyrand : ils se croisent à Varsovie en 1806-1807¹¹, ils se voient toujours chez Mme de Souza¹², malgré les rancoeurs que lui témoigne celle-ci, confirmée par les lettres peu chaleureuses qu'elle envoie à Flahaut au sujet de son ancien amant.

Les événements vont cependant un peu les éloigner l'un de l'autre : Talleyrand est de plus en plus opposé à la politique de Napoléon¹³, et en 1807, après la paix de Tilsit, démissionne de son poste de ministre des Relations Extérieures. Quant à son fils, il est à présent remarqué par l'Empereur et ne

⁷ Voir 1.2.1, page 21

⁸ Cité dans Emmanuel de Waresquiel, *Talleyrand*, p 108.

⁹ *Ibid*, p 370.

¹⁰ Emile Dard, *Dans l'entourage de l'Empereur*, p 35.

¹¹ AN 31 AP 16, pièce 112/1, document 109, lettre de Talleyrand à Murat du 26 décembre 1807, « *il est bien aimable à vous d'avoir permis à Charles de Flahaut de venir passer avec moi vingt quatre heures à Presbourg* ».

¹² Léon-G. Pélessier, *Le portefeuille de la comtesse d'Albany, 1806-1824*, édition Foutmaing, Paris, 1902, p 149, lettre de Mme de Souza à la comtesse d'Albany du 16 février 1813.

¹³ Favorable à une politique de paix avec les autres pays européens – nous verrons dans le troisième point de cette partie les idées de Talleyrand en matière de politique extérieure – Talleyrand ne pouvait s'accorder avec Napoléon, qui conduisit alors la France dans une politique de conquête totale, et vers une dictature militaire.

peut plus compter que sur ses qualités de soldat pour arriver à progresser encore, Talleyrand n'ayant de toute façon plus d'influence sur l'Empereur.

A partir de 1808, Talleyrand va aller contre la politique de Napoléon. Il refuse le poste de ministre des Relations Extérieures que lui propose celui-ci en 1813 – malgré l'insistance de Flahaut pour qu'il accepte –, et devient le conseiller du futur Louis XVIII en 1814. Il réussit même à prendre part au Congrès de Vienne pour sauver la situation de la France¹⁴. A l'inverse, Flahaut se rapproche de plus en plus de l'Empereur par sa place d'aide de camp. Il semble qu'il n'ait pas connaissance des intrigues de Talleyrand avec Metternich et Louis XVIII, ni du rôle qu'il joue dans la chute de Napoléon car dans sa lettre du 8 avril, il interroge sa mère « *Je ne sais si M. Bégo¹⁵ voudra m'être utile pour cela, car depuis tous ces événements il ne m'a rien fait dire par nos amis communs.* »¹⁶ Et quelques jours plus tard « *J'ai remis par Sébastiani à M de T. une lettre courte mais bien. Je lui demande d'arranger ma position la meilleure possible. Je ne sais s'il prend encore quelque intérêt à moi* »¹⁷. Talleyrand s'arrange certainement pour ne pas lui faire connaître ses actions ; pendant tout l'Empire, il va protéger son fils, quitte à ne plus lui donner de nouvelles.

Pendant Flahaut ne lui tiendra pas rigueur de son attitude après la chute de l'Empereur. Le jeune Flahaut ayant mûri, ils vont avoir des relations d'ordre affectif, mais surtout politiques, entraînant des tensions entre eux que Talleyrand, arrivé à un âge avancé, va vouloir effacer.

5.1.3 Une relation plus politique : une influence moindre sur Flahaut

A la seconde abdication de Napoléon en juin 1815, nous avons vu que Flahaut est surveillé par la police, et qu'il refuse de servir le nouveau régime monarchiste : Talleyrand va le faire rayer de la liste du 24 juillet 1815¹⁸ et lui conseiller de s'éloigner de la France.

Pendant la Restauration, ils n'auront que très peu de contacts. Talleyrand n'a pas de rôle primordial : il est Pair de France, et est obligé de démissionner du ministère des relations extérieures, qu'il occupe depuis juillet 1815, en septembre de la même année. Flahaut, lui, s'occupe de sa famille en Angleterre.

¹⁴Au congrès de Vienne, la France n'était pas admise dans les négociations. Talleyrand, par sa position près de Louis XVIII, et avec Metternich, a pu signer secrètement avec l'Angleterre et l'Autriche le 3 janvier 1815, un traité d'alliance contre la Prusse et la Russie, pour que la France ne soit pas complètement exclue des décisions européennes.

¹⁵Surnom donné par Flahaut à Talleyrand, inspiré du roman de Mme de Souza, *Eugène de Rothelin*.

¹⁶AN 565 AP 5, dossier 7, pièce 186, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 8 avril 1814.

¹⁷*Ibid*, pièce 187, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 9 avril 1814.

¹⁸La liste des proscrits ayant participé aux Cent-Jours, voir 2.2.1, page 39.

La Monarchie de Juillet va d'abord les rapprocher, puis les opposer. Enfin, à la fin de sa vie, Talleyrand va se réconcilier avec son fils. Peu avant 1830, il le voit d'ailleurs beaucoup, accompagné de sa femme et de ses enfants, et les invite régulièrement dans son château à Valençay¹⁹ jusqu'en 1829²⁰. Ils fréquentent aussi les mêmes salons lorsque Flahaut est à Paris. C'est sûrement à ce moment qu'ils partagent leurs idées au sujet d'un éventuel retour des Orléans. Lorsqu'en 1830, Louis-Philippe monte sur le trône, Flahaut et Talleyrand envisagent certainement un gouvernement où ils auraient, ainsi que leurs amis, un rôle de premier plan.

Talleyrand a en effet trouvé sous Louis-Philippe le régime idéal, et Flahaut est également un orléaniste convaincu ; pour Talleyrand, l'intérêt de la France est la paix avec les pays européens, tout en conservant ses frontières naturelles, ce qui lui permettrait de développer son commerce et ses colonies. Il est favorable à un régime sous la forme du parlementarisme anglais, ce qui laisserait une plus grande liberté politique, sans tomber dans une république, donc une meilleure stabilité pour le pays. Ce sont les principales raisons qui l'ont fait se séparer puis trahir Napoléon.

Flahaut est également favorable à une monarchie parlementaire à l'anglaise, pour l'avoir pratiqué pendant près de quinze ans, mais pas avec autant de conviction que Talleyrand, qui a vécu plusieurs régimes pour préférer celui-ci. Le comte Apponyi écrit dans son journal au sujet de Flahaut : « *C'est un grand libéral et ami des d'Orléans* »²¹. Flahaut est également pour la paix avec les puissances européennes, mais est prêt à faire la guerre s'il faut aider un pays à sortir d'une situation qui lui est imposée ; c'est d'ailleurs ce qui les opposera sur le problème de la Belgique ou de la Pologne. Finalement, ils ne sont guères associés sur le plan politique, mais Talleyrand reste une personnalité politique forte sous la Monarchie, et réussit à imposer ses idées, contrairement à Flahaut.

Le seul point sur lequel ils sont strictement d'accord, c'est sur les relations que la France doit entretenir avec l'Angleterre : Talleyrand pense qu'il faut créer une alliance intime avec elle, car il a conscience de la puissance de celle-ci. Il écrit à Flahaut : « *Dans les circonstances actuelles, il faut nous tenir serrés avec l'Angleterre. Les puissances cherchent à nous désunir, j'espère qu'elles n'y parviendront pas. C'est là notre grande affaire. Elle domine toutes les autres* »²². Flahaut est dans la même optique, et rapprocher la France de l'Angleterre va être ce qu'il tente de faire pendant la Monarchie de Juillet, en pensant prendre la suite de Talleyrand (mais ce dernier se sent trahit,

¹⁹ Emmanuel de Waresquiel, *Talleyrand*, p 560.

²⁰ AN 565 AP 12, dossier 15, pièce 183, lettre de Talleyrand à Flahaut de 1829.

²¹ Comte Rodolphe Apponyi, *Journal, vingt cinq ans à Paris 1826-1852*, Plon, Paris, 1924, 4 volumes, volume 1, p 293, 6 août 1830.

²² Philip Guedalla, *Le secret du coup d'Etat, correspondance inédite du Prince Louis-Napoléon, de MM. De Morny, de Flahaut et autres (1848-1852)*, Emile-Paul édition, Paris, 1928, p 53, lettre de Talleyrand à Flahaut du 2 janvier 1831.

et va tout faire pour empêcher Flahaut d'accéder à ce poste), puis sous le régime de Louis-Napoléon Bonaparte.

C'est là leur grande querelle : en 1830, Talleyrand est en place au poste d'ambassadeur à Londres. Flahaut pense être la personne la plus appropriée pour ce poste pour diverses raisons : il est connu et bien intégré à la société anglaise, notamment la société politique, il s'entend parfaitement avec le pouvoir français en place et certain de ces amis arrivent à des postes d'importance (Horace Sébastiani est nommé ministre des Affaires Étrangères, et à Londres, ce sont lord Grey²³ et lord Lansdowne, qu'il fréquente assidûment dans les salons anglais, qui arrivent au pouvoir). Mme de Flahaut, avec toute l'ambition qu'elle a pour son mari, a également du le persuader qu'il était davantage fait pour ce poste que Talleyrand. Flahaut va être envoyé à Londres par Sébastiani, chargé de régler avec Talleyrand le problème de la Belgique. Flahaut et Talleyrand sont en opposition totale sur le devenir de la Belgique – nous étudierons plus loin les solutions proposées par Flahaut – et Talleyrand comprend que ce voyage à Londres est un prétexte, et que Flahaut a « *l'intention de préparer les voies à sa nomination comme ambassadeur à Londres* ». Talleyrand, sous la coupe de sa maîtresse la Duchesse de Dino, elle-même exécrant Mme de Flahaut, renvoie Flahaut à Paris après l'échec de sa mission. Il fait alors une éloge de Flahaut au duc d'Orléans – qui a probablement soufflé à Sébastiani l'envoi de celui-ci à Londres – mais ajoutant « *il pourrait aussi bien remplir les fonctions d'ambassadeur d'Angleterre à Paris* »²⁴.

Talleyrand qui le trouve alors plus attaché à l'Angleterre qu'à la France, ne va plus intervenir à en sa faveur : il va même le faire envoyer à Berlin pour l'éloigner de Paris et de Londres. Nommé le 7 mai 1831, Talleyrand lui envoie une lettre le 12 : « *Mon cher Charles, je suis charmé que vous alliez à Berlin. C'est aujourd'hui une place de première importance ; si l'insurrection de l'ancienne Pologne devient forte et menaçante, ce sera à Berlin que les affaires politiques se traiteront* »²⁵.

Après cet épisode, les relations entre Talleyrand et Flahaut vont être quasi-inexistantes. Ce n'est qu'en 1836 que Talleyrand, sur la fin de sa vie, va chercher à se réconcilier avec son fils : « *Mon cher Charles, de tendres relations ont existé longtemps entre nous ; vous seul les avez interrompues : j'aurais désiré que guidé par votre cœur, vous fussiez revenu à moi avant qu'une circonstance cruelle vous eut rappelé que mon affection pour vous est restée vive et qu'elle le sera toujours* »²⁶. Flahaut n'est pas rancunier et lorsque Talleyrand meurt le 17 mai 1838, Flahaut est de retour à Paris²⁷.

²³ Lord Charles Grey (1764-1845). Premier Ministre anglais de 1830 à 1834.

²⁴ Revue du souvenir Napoléonien, n° 350, p 16.

²⁵ AN 565 AP 12, dossier 15, pièce 209, lettre de Talleyrand à Flahaut du 12 mai 1831.

²⁶ *Ibid*, pièce 237, lettre de Talleyrand à Flahaut du 7 janvier 1836.

²⁷ Flahaut envoie une lettre au ministère de la guerre le 18 mai 1838, pour l'informer qu'il quitte Paris le lendemain. (SHAT 7 yd 602, dossier du général Flahaut).

Deux auteurs affirment que, selon la légende, Flahaut était au chevet de Talleyrand au moment de sa mort : hors aucune des personnes ayant assisté à la mort du Prince ne mentionne Flahaut – soit qu'on ait volontairement voulu taire sa présence, (Mme de Dino par exemple), soit que Flahaut était absent. Il n'assiste cependant pas à l'enterrement de son père – la cérémonie à l'académie du 22 mai, et l'enterrement à Valençay le 5 septembre – puisqu'il retourne en Angleterre le 19 mai, pour ne revenir que fin mars 1839.

Talleyrand entretient des relations particulières avec Charles de Flahaut. Il s'en est préoccupé dès sa naissance et Flahaut le regarde sûrement comme son père, sinon leur relation n'aurait pas résisté à la querelle de la Monarchie de Juillet. Talleyrand exerce sur Flahaut une puissante influence, et même quand il joue en sa défaveur en 1831, il arrive encore à faire ce qu'il souhaite de son fils. Entré dans la carrière militaire et proche du pouvoir grâce à celui qu'il considère comme son père, il doit également sa carrière à l'influence exercée par sa mère et sa femme.

5.2 L'influence féminine : Mme de Souza et Mme de Flahaut

Charles de Flahaut, fils unique de Mme de Souza, ne peut envisager une carrière réussie sans une bonne place dans la société : c'est sa mère – que l'on nommera dans cette partie Mme de Souza même lorsqu'elle s'appelait Mme de Flahaut, afin d'éviter les confusions – qui organisera sa vie mondaine pendant sa carrière militaire, et c'est sa femme, Mme de Flahaut, qui prendra le relais de sa mère lorsqu'ils vivront en Angleterre.

5.2.1 Mme de Souza : une mère dominante

La mère de Charles de Flahaut est très présente pendant toute sa vie, il est son fils unique, il est donc normal qu'elle s'en inquiète énormément. Malgré la forte présence de Talleyrand, que nous considérons maintenant comme le père de Flahaut, ce sont toujours ses conseils que son fils va suivre ; Flahaut donne en effet beaucoup d'importance à l'avis de sa mère, et il la consulte systématiquement avant de prendre une décision.

Dès son enfance, elle est très présente, et très inquiète pendant la période de l'exil : nous l'avons vu, elle va confectionner des chapeaux avant d'écrire un roman pour offrir à son fils la meilleure éducation. Ce roman, elle l'écrit d'ailleurs pour que son fils ne soit jamais dans le besoin, c'est ce qu'elle explique à William Windham lorsqu'elle termine *Adèle de Senange* : « *L'ouvrage que je viens de finir doit servir à l'éducation de Charles et si je rentre en France il pourra être à son aise un jour [...] quoique je reste pauvre* »²⁸.

²⁸La revue des deux mondes, G. Castel-Cagarriga, *Un amour secret de la comtesse de Flahaut*, 15 novembre 1966, p 210.

Elle estime en effet, en bonne héritière de l'Ancien Régime, qu'une carrière réussie ne peut passer que par une excellente éducation qui permette de s'intégrer dans la société. Flahaut va rapidement comprendre cela, l'appliquer toute sa vie, et très bien s'approprier les manières des sociétés du consulat, puis de l'Angleterre, de la Monarchie de Juillet et enfin du second Empire.

Mme de Souza a enseigné à Flahaut pendant leur période d'exil les manières de l'Ancien Régime ; ils reviennent tous deux en France au commencement du consulat, et il n'est pas aisé pour Mme de Souza de s'habituer à cette nouvelle société, imprégnée des idées révolutionnaires. Comme ses amis royalistes, Mme de Souza n'apprécie guère Napoléon ; mais elle ne voit que l'intérêt de son fils et va fréquenter les salons des Tuileries et Malmaison, et entretenir de très bonnes relations avec Joséphine de Beauharnais ou Hortense²⁹. C'est ce qui va permettre à Flahaut, nous l'avons vu, de s'intégrer parfaitement à cette nouvelle société du consulat, jusqu'à ce qu'il devienne aide de camp de l'Empereur : « *Vous apprendrez avec plaisir que mon fils est nommé aide de camp de SM l'empereur. [...] Au reste, tout le monde dit du bien de lui, et vraiment il s'est fait estimer et aimer de cette campagne. – Il est tout mon bonheur* »³⁰.

Même après son mariage en 1802, son centre d'intérêt principal est son fils. En témoigne sa correspondance avec la comtesse d'Albany, à qui elle écrit très rarement une lettre sans évoquer son fils : il est question de ses campagnes, de sa santé, de tous ses déplacements etc. On ressent également dans ces correspondances l'angoisse d'une mère à chaque campagne de son fils : « *J'ai bien pensé le perdre, et cette mort si proche de lui m'a laissé dans une terreur, un accablement dont je ne puis me relever* »³¹. Son fils compte beaucoup pour elle, mais on remarque aussi que Flahaut donne énormément d'importance à l'avis de sa mère, et c'est également ce dont témoignent toutes ses correspondances.

C'est grâce à sa mère que Flahaut va fréquenter les salons de l'Empire lorsqu'il est à Paris. C'est aussi grâce à elle qu'il va faire la connaissance d'Hortense. Mme de Souza est plus qu'impliquée dans la vie de son fils, c'est elle qui se charge, jusqu'à la rencontre avec Mlle Mercer Elphinstone, de ses relations avec les femmes. C'est elle qui intrigue pour que son fils entretienne sa relation avec Hortense, qu'elle estime être un bon compromis. De même, l'histoire courte qu'il a eue avec la comtesse Potocka a été abrégée au moment de son départ de Pologne³² ; mais celle-ci, lors d'un passage à Paris en 1809, espère revoir son amant. Elle va dans un premier temps lui fermer sa porte, mais « *il finit par violer la consigne et se présenta soudainement à la porte de [son] salon* ». Le lendemain, il lui présente sa mère et ils déjeunent tous les

²⁹ Emile Dard, *Dans l'entourage de l'Empereur*, p 40.

³⁰ Léon-G. Pélissier, *Le portefeuille de la comtesse d'Albany*, p 124, lettre de Mme de Souza à la comtesse d'Albany du 28 janvier 1812.

³¹ *Ibid*, p 137, lettre de Mme de Souza à la comtesse d'Albany du 27 août 1812.

³² Voir 1.3.1, page 26

trois : les deux femmes ne se plaisent pas, et la comtesse rapporte : « *Il n'y avait dans sa manière de s'exprimer ni charme, ni abandon ; il valait mieux lire ses ouvrages que d'écouter sa conversation. De plus je fus choquée d'une sorte d'intimité qu'elle voulut, dès le premier jour, établir entre nous trois. Elle avait de la fatuité pour son fils !* »³³. Quelques jours après, Flahaut vient faire ses adieux définitifs à la comtesse, non sans un discours de gentleman : « *Si en Pologne j'avais osé espérer qu'un jour vous pourriez m'aimer, j'aurais tout quitté, ma mère, mon pays, mes amis. Votre patrie serait devenue la mienne* »³⁴. Il est sûrement vrai qu'il aurait pu devenir Polonais, mais il paraît plus probable que la comtesse n'ait pas plu à Mme de Souza, qui conseilla certainement à son fils de ne pas continuer à la voir : la comtesse Potocka termine la description de ce repas en écrivant : « *nous nous quittâmes assez peu satisfaites l'une de l'autre* ». C'est pendant la même période que Flahaut va rester fidèle à Hortense de Beauharnais.

Tant qu'il n'est pas marié, c'est également sa mère qui va s'occuper de tous ses biens lorsqu'il est en campagne – en plus de ses relations avec les femmes. Il lui écrit en 1809 de Prusse : « *Occupes toi de nos biens en Hanovre. Vois un peu si on ne pourrait pas vendre. Ce serait bienfait aussi pour ceux en Westphalie* ». Comme elle demeure sa seule correspondante lorsqu'il est sur les routes d'Europe, cela explique sa nombreuse correspondance. C'est le cas notamment lorsqu'il est aux eaux entre 1810 et 1811 – avec Hortense, qu'il accompagne pendant sa grossesse – et pendant la campagne de Russie, pendant laquelle il raconte son quotidien, et surtout ses impressions. C'est toute cette correspondance de campagnes qui nous montre que, malgré son dévouement entier à l'Empereur, il a surtout besoin de sa mère, et aspire à la voir régulièrement : « *Me voici de retour de mon voyage ma bonne mère [...] Puisse-t-il avoir précédé de peu celui qui me ramènera près de toi* »³⁵ ; « *Je ne sais combien de jours je serais ici mais j'espère que ce ne sera pas bien long* »³⁶. De même, au moment des deux abdications de l'Empereur, nous avons vu qu'il hésite à le suivre, et que sur la demande de sa mère, il va rester : « *Je donne ma démission et vivrai tout à fait pour vous* »³⁷. L'empire terminé ne signifie pas pour Mme de Souza que la carrière de son fils s'arrête : elle va se démener auprès des autorités de Louis XVIII pour lui obtenir un passeport et les autorisations nécessaires pour passer à l'étranger, alors qu'il est sous surveillance : « *Madame, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire concernant M. le Général Flahaut. Je m'empresse*

³³ *Mémoires de la comtesse Potocka*, publiés par Casimir Stryiński, Plon, Paris, 1924, p 203.

³⁴ *Ibid*, p 270.

³⁵ AN 565 AP 5, dossier 3, pièce 50, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 10 septembre 1809.

³⁶ *Ibid*, dossier 5, pièce 76, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 15 mai 1812.

³⁷ *Ibid*, dossier 7, pièce 185, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 7 avril 1814.

*de vous annoncer que Sa Majesté ayant consenti à ce qu'il continuât son voyage. . . »*³⁸.

Ses rapports avec sa mère sont d'autant plus simples qu'il s'entend très bien avec M. de Souza, il écrit régulièrement à sa mère ce genre de mots : « *Mille amitiés et tendresses à papa* », « *Je t'embrasse et te prie d'embrasser papa* »³⁹. M. de Souza écrit lui-même à Flahaut pendant ses campagnes, accompagnant les courriers de sa mère.

Mais son départ en Angleterre va le détacher de sa mère, car il va rencontrer sa future femme. Par ailleurs, Mme de Souza, depuis 1811, est moins focalisée sur son fils grâce au petit Demorny. Ce qui ne l'empêche pas de s'occuper toujours du mariage de son fils, même s'il est en Angleterre. Elle écrit à la comtesse d'Albany pour annoncer son mariage : « *Il a trouvé réunis tous les avantages que je pouvais désirer. [. . .]. Il [se] fixera cependant une grande partie de sa vie en Angleterre. Mais j'aime mon fils pour lui plus que pour moi : qu'il soit heureux, et qu'il me le dise, suffira à mon bonheur* »⁴⁰.

Tout est dit dans ces quelques phrases : elle estime que, maintenant que son fils est marié, elle ne doit plus s'occuper de sa vie ; même si elle est toujours heureuse de voir son fils et ses petites-filles venir à Paris, elle reste très réservée par rapport à sa belle-fille, que le Baron de Maricourt qualifie de « *suffisante estime qui ne se nuance point de tendresse* »⁴¹. La femme de Flahaut va très vite prendre le relais de Mme de Souza, et exercer une grande influence sur lui, à la fois dans ses décisions et sur son entourage.

5.2.2 Mme de Flahaut : une femme ambitieuse

Mlle Mercer Elphinstone, devenue Mme de Flahaut, va être un appui très important dans la carrière diplomatique de Flahaut. En se mariant avec elle, Flahaut accepte de renoncer à l'influence de sa mère, mais également à sa religion et à son pays, puisque ses enfants seront protestants et anglais. Il est étonnant de voir un soldat tant dévoué à son pays, qui refusait de partir en Angleterre en 1815, se sacrifier ainsi. Il est certain qu'avec la chute de Napoléon, Flahaut a perdu beaucoup de ses illusions de jeune homme. Ne voyant pas d'avenir dans la France de Louis XVIII, il accepte de subir l'influence de sa femme.

Elle va d'abord lui permettre d'asseoir définitivement sa place dans la société anglaise – ce que nous verrons dans le prochain chapitre – puis à la chute de la Restauration en 1830, c'est elle qui va lui souffler de retourner à

³⁸AN 565 AP 6, dossier 10, pièce 226, lettre du duc de Feltre (ministre de la Guerre) à Mme de Souza datée du 13 septembre 1819.

³⁹AN 565 AP 5, dossier 5, pièce 115, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 22 octobre 1812, et dossier 6, pièce 141, lettre du 2 avril 1813.

⁴⁰Leon-G. Pélissier, *Le portefeuille de la comtesse d'Albany*, p 325, lettre de Mme de Souza à la comtesse d'Albany du 7 juillet 1817.

⁴¹Baron de Maricourt, *Madame de Souza et sa famille*, Emile-Paul édition, Paris, 1907, p 343.

Paris pour entrer dans une carrière diplomatique. Comme Mme de Souza, la société française de Louis-Philippe n'apprécie guère cette anglaise qui veut placer son mari à la tête de toutes les ambassades. Lady Granville, femme de l'ambassadeur d'Angleterre à Paris écrit en 1827 : « *Toutes les Françaises, quelques Russes et quelques Polonaises sont amoureuses de lui. Elles détestent toutes la pauvre Lady Keith qui, du fond de son divan, leur rend le compliment* »⁴². Ou encore : « *Lady Keith est plus populaire qu'elle ne l'a été. [...] Mais ses manières sont frustes, et les invités Français viennent clairement voir Flahaut, et pas elle* »⁴³. Mais contrairement à Mme de Souza, Mme de Flahaut tient des salons où l'on parle de politique, et elle-même n'hésite pas à donner son avis en politique – rappelons qu'elle est la fille unique de lord Keith, et a certainement eu une éducation politique rigoureuse. C'est sûrement ce qui fait qu'elle ne soit guère apprécié selon lady Granville : « *Je l'aime beaucoup, mais son extrême bon sens et ses bonnes manières ne sont pas appréciés ici* »⁴⁴. Au moment des troubles de 1830 qui vont renverser Charles X, lord Charles Greville, présent lors d'un dîner chez les Flahaut à Paris avant leur départ pour Londres, rapporte dans ses mémoires : « *Je suis allé dans la belle demeure de Mme de Flahaut, où se trouve toute la faction du parti libéral et royal* »⁴⁵. Mme de Flahaut est d'ailleurs plus libérale que son mari, car malgré son attachement aux Orléans, celui-ci déplore l'arrivée de Louis-Philippe sur le trône⁴⁶. Mme de Flahaut est quant à elle très enthousiaste à l'annonce de la nouvelle : « *Mme de Flahaut, née lady Keith, une véritable tricoteuse, a sauté de plaisir au reçu de la nouvelle de la révolution. Elle est devenue insupportable, même à son mari* »⁴⁷.

Pendant toute la Monarchie de Juillet, c'est elle qui va diriger la vie politique de son mari : elle organise des salons à Paris, dans l'hôtel de la rue d'Angoulême (actuelle rue de la Boétie) qu'ils ont acheté fin 1830⁴⁸, afin de rester en contact avec les dirigeants et toujours se tenir au courant des affaires politiques. Elle peut ainsi espérer envoyer son mari prendre la place de Talleyrand en Angleterre en 1830. C'est également elle qui maintient la position de son mari à Paris pendant qu'il est à Berlin en 1831. A la

⁴²Lady Granville, *Letters of Harriet, countess Granville 1810-1845*, edited by her son, Longmans, Green and Co, London, 1894, 2 volumes, volume 1, p 431, letter à lady Carlisle, 1er octobre 1827, en anglais dans le texte.

⁴³*Ibid*, volume 1, p 433, lettre à lady Carlisle, 8 octobre 1827, en anglais dans le texte.

⁴⁴*Ibid*, p 431, lettre à lady Carlisle, 1er octobre 1827, en anglais dans le texte.

⁴⁵Charles C.F. Greville, *The Greville Memoirs, a journal of the reigns of King George IV and King William IV*, Longmans, Green and Co, London, 1875, 3 volumes, volume 3, p 381, 21 et 22 janvier 1831, en anglais dans le texte.

⁴⁶Comte Rodolphe Apponyi, *Journal, vingt cinq ans à Paris 1826-1852*, volume 1, p 293, 6 août 1830, « *il trouve que l'on est allé trop loin et qu'il aurait mieux valu brider Charles X que faire le duc d'Orléans roi* ».

⁴⁷Comte Rodolphe Apponyi, *Journal, vingt cinq ans à Paris 1826-1852*, volume 1, p 293, 6 août 1830.

⁴⁸AN 565 AP 19, dossier 17, pièce 70, acte de vente de l'hôtel à M. et Mme de Flahaut, 30 octobre 1830.

suite de cette mission à Berlin, Louis-Philippe et le ministre des Affaires Etrangères Sébastiani vont faire savoir à Flahaut, ainsi qu'à sa femme, leur satisfaction pour son rôle en Prusse. Mme de Flahaut va alors recommencer à intriguer pour le poste d'ambassadeur à Londres, ce qui ne fait qu'envenimer les relations entre Flahaut et Talleyrand. Ce dernier écrit d'ailleurs à la princesse de Vaudémont⁴⁹ : « *c'est un des contes de Mme de Flahaut, qui pense toujours à venir en Angleterre où elle ne peut pas venir parce qu'elle y est détestée, et parce que son mari n'est pas un assez gros personnage pour l'ambassade de Londres* »⁵⁰. Le différend ne concerne pas que Talleyrand et les Flahaut sur la question de Londres, nous l'avons vu, elle est surtout due à la haine entre la duchesse de Dino et Mme de Flahaut ; cette querelle entre les deux femmes ne cessera qu'à la mort de la duchesse en 1862.

Puisqu'on refuse l'ambassade de Londres à son mari, Mme de Flahaut mise alors sur jeune duc d'Orléans : son salon fait partie de ceux qui se rallient pleinement aux Orléans en 1833, et Flahaut devient alors réellement partisan du régime. En mai 1833, Louis-Philippe décide d'envoyer son fils à Londres. Ce dernier souhaite emmener Flahaut avec lui, mais Talleyrand s'emploie à la cour de France à empêcher Flahaut d'accompagner le duc d'Orléans. Les plans de Mme de Flahaut pour son mari ont échoué : elle va tenter de lui obtenir l'ambassade du Portugal, ainsi que l'ambassade de Vienne, mais à nouveau les deux tentatives ratent. Ce sont maintenant les relations avec les Tuileries qui sont tendues et la duchesse de Dino rapporte : « *Au reste, voici un assez drôle de mot qu'on écrit, de Paris, sur M. et Mme de Flahaut : on prétend que leur faveur n'est plus aussi grande aux Tuileries, où on dit que "lui est une vieille coquette et, elle, un vieux intrigant"* »⁵¹.

Les actions de Mme de Flahaut ne sont pas si bénéfiques que cela sur la carrière de son mari : on note plusieurs témoignages qui n'apprécient guère les Flahaut pendant cette période. Outre le jugement très négatif de la duchesse de Dino, elle rapporte dans sa chronique le 17 décembre 1834 : « *J'ai appris de toutes les bouches que M. de Flahaut était insupportable à tout le monde, par son arrogance, son humeur, son aigreur et son ignorance ; il deviendra bientôt aussi impopulaire que sa femme* »⁵². Talleyrand écrit que Mme de Flahaut est détestée à Londres. Enfin, en 1836, avec la formation d'un nouveau gouvernement, la duchesse de Dino fait la liste des nouveaux ministres, avec Flahaut au ministère des Affaires Etrangères ; elle écrit alors : « *J'ai su, depuis, que Montalivet refusait malgré les désirs du Roi, et que le Roi se refusait, lui, à Flahaut. [...] MM. De Pahlen et Apponyi étaient pâles*

⁴⁹ Amie libérale de Talleyrand, Mme de Vaudémont est très proche du pouvoir en 1830.

⁵⁰ *Mémoires complets et authentiques de Charles-Maurice de Talleyrand, prince de Bénévent*, Jean de Bonnot, Paris, réédition 1967, tome IV, p 344, lettre de Mme de Vaudémont à Talleyrand du 16 novembre 1831.

⁵¹ Duchesse de Dino, *Chronique de 1831 à 1862*, Plon, Paris, 1909, tome I, p 38, 7 février 1834.

⁵² *Ibid*, p 304, 17 décembre 1834.

de terreur d'avoir vu le nom de M. de Flahaut sur une liste ministérielle »⁵³. Le comte Apponyi écrit quant à lui en 1838, après la démission de Flahaut du poste d'écuyer du duc d'Orléans : « *il affectait un petit air dédaigneux et protecteur pour les aides de camps, pour les officiers d'ordonnance et autre fonctionnaires attachés à la Cour du Prince royal* »⁵⁴.

Talleyrand et sa nièce ne sont bien sûr par très objectifs. Mais l'impopularité des Flahaut se confirme au moment de la nomination au poste d'ambassadeur à Vienne en 1840. Mme de Flahaut se démène pour obtenir ce poste à son mari – qui est parti en Angleterre pendant le procès de Louis-Napoléon Bonaparte⁵⁵ – auprès de Guizot, alors ministre des Affaires Étrangères. La duchesse de Dino, à travers sa correspondance avec Mme de Lieven, raconte les agissements de diverses personnes pour qu'il obtienne ce poste. Quand, enfin, on annonce officiellement sa nomination, la duchesse de Dino rapporte la réaction du prince de Metternich : « *le prince de Metternich a reçu, hier, la nouvelle officielle de la nomination de M. de Flahaut à l'ambassade de Vienne : cela lui plaît médiocrement* ». Sa réaction est confirmée par le prince de Metternich lui-même, qui écrit à M. de Sainte-Aulaire, prédécesseur de Flahaut : « *J'ajouterai que vous êtes bien généralement regretté ici. M. de Flahaut, qui vous succède, aura bien quelque peine à vous remplacer* »⁵⁶. Ceci témoigne de la mauvaise impression laissée par les Flahaut. De plus, les liens avec les Orléans se sont terriblement dégradés à la suite du mariage du duc d'Orléans en 1837, et de la démission de Flahaut de son poste d'écuyer en 1838 : la nouvelle duchesse d'Orléans n'apprécie pas les Flahaut, et selon le témoignage de Rodolphe Apponyi, il semble que Flahaut ne s'attendait pas à ce que le duc accepte sa démission. Mais toujours selon Apponyi, l'acceptation viendrait certainement plus de Louis-Philippe, qui a plus d'affinités avec Baudrand à ce moment-là : « *Baudrand, comme vieux serviteur de la maison d'Orléans, a trouvé dans cette occasion bien plus d'appui auprès du roi qu'auprès du duc d'Orléans* »⁵⁷. Flahaut semble simplement contrarié de ce malentendu, mais sa femme est fâché qu'on ait pu préférer un général plus jeune à son mari : « *Mme de Flahaut est furieuse, elle dit à tout le monde que ce qu'elle déplore le plus en cette affaire, c'est l'abandon dans lequel se trouvera le Prince Royal après le départ de M. de Flahaut* »⁵⁸. De ce fait, les Flahaut ne vont plus entretenir de bons rapports avec les Orléans (selon la duchesse de Dino, « *Les Flahaut ont tenu les plus*

⁵³ *Ibid*, tome II, p 14, 10 février 1836.

⁵⁴ Comte Rodolphe Apponyi, *Journal, vingt cinq ans à Paris 1826-1852*, volume 3, p 311, 26 février 1838.

⁵⁵ Suite à l'une de ses tentatives de coup d'Etat.

⁵⁶ *Mémoires, documents et écrits divers laissés par le Prince de Metternich*, Plon, Paris, 1884, tome VI, p 552.

⁵⁷ Comte Rodolphe Apponyi, *Journal, vingt cinq ans à Paris 1826-1852*, volume 3, p 309, 12 février 1838.

⁵⁸ *Ibid*, volume 3, p 311, 26 février 1838.

vilains propos, à Londres, sur les Tuileries, et les Tuileries le savent »⁵⁹), et Flahaut va quitter Paris pour Vienne.

On voit bien par sa réaction que Mme de Flahaut agit sur les relations de son mari. Cela se vérifie encore lorsque Flahaut arrive à Vienne, où il va se trouver seul, sans sa femme qui n'a pu l'accompagner, et les rapports avec Metternich vont s'adoucir, jusqu'à être cordiaux – nous étudierons l'ambassade de Vienne dans la partie suivante.

A la fin de la Monarchie de Juillet, et avec l'avènement de la seconde République, les choses vont être différentes. D'abord parce que Flahaut est anti-Républicain ; ensuite surtout parce qu'il se range maintenant aux côtés de son fils, libéral et orléaniste convaincu qui entre en politique. Mme de Flahaut continue d'exercer une influence sur son mari, mais moindre qui va surtout passer par Morny, et que l'on constate dans leur complicité à travers leur correspondance, notamment sous le second Empire. Dans une lettre que Mme de Flahaut écrit en réponse à Morny en février 1851, on voit nettement cette complicité entre eux. Mme de Flahaut affirme également ses idées libérales par son attachement aux Orléans, mais elle est surtout à présent favorable au nouveau régime qui se met en place, car c'est un moyen d'envisager une place de choix pour son mari⁶⁰.

Il ne faut pas non plus négliger les deux filles de Flahaut, Emily et Georgine ; après sa mère et sa femme, Flahaut continue en politique poussée par ses enfants, surtout par le plus impliqué, Auguste de Morny.

5.3 Flahaut, Morny : le père au service de son fils

Auguste de Morny ne va pas réellement être une personne influente sur le caractère de Flahaut, comme l'ont été Talleyrand, sa mère et sa femme. Flahaut va surtout s'investir dans la carrière de son fils, et par cette entremise, continuer à faire évoluer la sienne. Il fait ses choix politiques en fonction de ceux de son fils.

5.3.1 L'implication de Flahaut dans l'éducation de Morny

Auguste de Morny est né, nous l'avons dit précédemment, dans le secret : sa mère, Hortense de Beauharnais, a quitté Paris pour Aix-les-Bains, puis la Suisse, pour se rendre en Italie. Quant à Flahaut, il a pris un congé prétextant des problèmes de santé pour se rendre aux eaux⁶¹ ; en réalité, il rejoint Hortense. Celle-ci accouche certainement entre le 15 et le 20 septembre 1811, dans le Valais (région Suisse intégrée à la France sous forme de département en 1810). Flahaut est donc sûrement avec la reine Hortense au moment où

⁵⁹Duchesse de Dino, *Chronique*, tome II, p 249, 7 septembre 1838.

⁶⁰Voir en annexe B.3, page 165

⁶¹SHAT 7 yd 602, dossier du Général Flahaut, autorisation de congé du 28 juin 1811.

naît son fils. Pour cacher cette naissance illégitime, surtout à l'Empereur, le nouveau né va être déclaré à la mairie du 3^e arrondissement de Paris, le 22 octobre 1811, par ses parents Louise-Emilie-Coralie Fleury et Auguste-Jean-Hyacinthe Demorny⁶² (M. Moisan nous dit que dans l'acte de baptême, le nom de l'enfant est écrit « de Morny »). Ce couple qui a reconnu le fils de Flahaut est, semble-t-il, d'anciens amis de la famille de Beauharnais aux Antilles. Demorny meurt en 1814, après avoir fait quelques misères à Mme de Souza – qui va élever le garçon – pour récupérer de l'argent.

Le petit garçon, que sa mère ne peut élever puisqu'il est illégitime, va être placé chez une nourrice pendant un an, puis élevé par la nourrice de sa mère pendant quatre ans⁶³. Mais celle-ci tombe malade, et c'est sa grand-mère, Mme de Souza, qui va prendre en charge son éducation à partir de 1816. Il va être aimé et très choyé par les de Souza – trop au goût de Flahaut. Le baron de Maricourt témoigne de cette attention toujours présente chez Mme de Souza pour son petit-fils : « *C'est le principal intérêt des dernières années de Mme de Souza et, dans sa correspondance avec M. Le Roi⁶⁴ qui nous les fait connaître, le nom "de ce petit qu'elle aime comme son fils" apparaît à chaque page* »⁶⁵. Hortense va s'éloigner de son fils naturel car elle doit s'occuper de son divorce et essayer de garder ses enfants légitimes auprès d'elle. Elle enverra cependant toujours de l'argent pour le petit Auguste à Mme de Souza. Quant à Flahaut, son congé terminé, il doit reprendre sa carrière. Pendant ses campagnes, il s'enquiert toujours des nouvelles de son fils, par des mots cachés, par le courrier envoyé à sa mère : « *Et ma petite-nièce, j'espère qu'elle n'a pas eu la rougeole. Embrasse la pour moi* »⁶⁶.

Le petit Auguste va donc avoir une éducation rigoureuse grâce à M. de Souza qui s'applique à lui faire apprendre le latin, et à Mme de Souza qui l'élève à la manière de l'Ancien Régime. Comme avec son fils, elle est très attentive à ce que son petit-fils ait un enseignement de qualité. Hortense lui a également désigné un tuteur, Gabriel Delessert, fidèle de Napoléon qui fera une carrière préfectorale sous la Monarchie de Juillet. Morny semble d'ailleurs avoir de nombreuses qualités, et des facilités intellectuelles : il écrit lui-même : « *J'étais le plus paresseux des enfants, mais d'une intelligence merveilleuse. Je ne pouvais m'appliquer un quart d'heure de suite ; je n'étudiais rien à fond : je devinais tout : j'écrivais facilement, je faisais des vers, des historiottes, des fables, des comédies, de la musique* »⁶⁷. En 1823, Flahaut, de passage à Paris avec sa femme, emmène le jeune garçon de 10 ans

⁶²Michel Moisan, *Le duc de Morny, le Parisien et « l'Auvergnat »*, Carlat, Paris, 2001, p 8.

⁶³*Ibid*, p 20.

⁶⁴Ami de Mme de Souza.

⁶⁵Baron de Maricourt, *Madame de Souza*, p 337.

⁶⁶AN 565 AP 5, dossier 6, pièce 150, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 23 mai 1813 écrite de Silésie.

⁶⁷Michel Moisan, *le duc de Morny*, p 22.

rue St Florentin, voir celui que l'on peut appeler son grand-père, le prince de Talleyrand. Le Dr Véron, présent lors de cette rencontre, rapporte que Talleyrand aurait dit à M. Martin (gouverneur des enfants de M. de Dino) au moment où Morny le quittait : « *N'avez-vous pas remarqué dans l'escalier un petit bonhomme que M. de Flahaut tenait par la main ? – Oui, prince. – Eh bien souvenez-vous de ce que je fais vous dire. Cet enfant là sera un jour ministre* »⁶⁸. La prophétie de Talleyrand va s'avérer juste, même s'il n'aura pas eu le temps de la voir s'accomplir. Morny ne connaîtra son grand-père qu'à travers sa grand-mère, ou dans une moindre mesure à travers Flahaut.

Morny n'a guère été élevé par son père pendant son enfance ; ce n'est qu'à partir de son adolescence, une fois que Flahaut lui-même est fixée avec sa famille, qu'il va prendre en main l'éducation de son fils. Lors de son voyage en France en 1819, il trouve le garçon de 8 ans trop gâté, et décide de l'envoyer en pension début 1819. Mais les 500 000 francs laissés par la reine Hortense pour son fils ont été perdus par Mme de Souza aux jeux. Flahaut est contrarié de ne pouvoir rembourser cette somme : il se tourne donc vers Hortense, lui écrivant une lettre pour connaître ses souhaits pour son enfant⁶⁹. La reine ne désire pas voir son fils élevé par la femme de Flahaut en Angleterre, et il va finalement rester chez Mme de Souza. Flahaut multiplie les allers et retours en France pour s'occuper de son fils ; il l'emmène même avec lui en 1829 dans sa résidence en Ecosse⁷⁰ – où Morny fait connaissance de ses demi-soeurs. Lorsqu'ils rentrent à Paris, Flahaut pense à l'avenir professionnel de son fils, et il envisage bien sûr une carrière militaire, qui va débiter avec la Monarchie de Juillet.

5.3.2 Flahaut et Morny pendant la Monarchie de Juillet : l'indépendance du fils

Morny intègre donc les écoles militaires en 1830. Flahaut et Mme de Souza sont fiers de ses premiers pas militaires, même si Morny ne va pas s'y sentir aussi bien que son père. En 1831, sur les recommandations de ce dernier, il est nommé élève à l'école d'application d'état-major de Fontainebleau⁷¹, mais s'occupe surtout de lire : « *A tout cela, il préfère les livres de métaphysique, de théologie* »⁷², raconte Mme de Souza. En 1834, sur sa demande, il part en Afrique, mais pour des raisons de santé, il doit être rapatrié. En 1835, il se met à la disposition du duc d'Orléans qui part en Afrique, puis il est de retour en France à la fin de l'année. Il repart en octobre 1836 pour se battre à Constantine en novembre en qualité de lieutenant, et reçoit la

⁶⁸Docteur Louis Véron, *Mémoires d'un bourgeois à Paris*, édition Gabriel de Gonet, Paris, 1855, tome VI, p 113.

⁶⁹Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, Perrin, Paris, 1974, p 206.

⁷⁰Michel Moisan, *Le duc de Morny*, p 25.

⁷¹Emile Dard, *Dans l'entourage de l'Empereur*, p 49.

⁷²Docteur Louis Véron, *Mémoires d'un bourgeois à Paris*, tome VI, p 114.

Croix de la Légion d'Honneur pour avoir sauvé la vie de son général. Mais en 1838, il décide de démissionner : son courage n'est pas remis en cause, mais l'armée lui reproche beaucoup ses congés multipliés pour des infirmités qu'il n'a pas, et lui-même ne pense pas être fait pour la carrière militaire, contrairement à son père⁷³. Dans l'ère du temps, il se sent plus proche du commerce et de l'industrie, ce qui l'incite à acheter une fabrique de sucre à Clermont-Ferrand qui va prospérer et lui permettre d'avoir la renommée d'industriel qu'on lui connaît.

Outre cela, il va entamer une carrière politique en France. Influencé par les Orléans et son père, il va être un orléaniste convaincu, et un libéral. Plus encore que Flahaut, il va fréquenter les salons et faire partie de ceux qu'on appelle alors les « dandys ». Il va également être très proche de la fille aînée de Flahaut, Emily, avec qui il échange une grande correspondance qui témoigne de leur complicité. Elle va être une grande confidente pendant toute sa vie⁷⁴. Sa carrière d'industriel et de politique va momentanément l'éloigner de son père, qui aspire plus à une vie de diplomate. Morny est donc élu le 9 juillet 1842 député du Puy de Dôme et sera réélu en 1846, alors que Flahaut est ambassadeur à Vienne. Leur correspondance est quasi-inexistante – ou n'a pas été retrouvée.

Mais pendant que Flahaut s'occupe des affaires européennes, Morny s'inquiète de l'avenir de la France. Dans un article paru dans *la Revue des Deux Mondes*, daté du 1er janvier 1848, il fait part des changements qu'il ressent en France et en Europe : « *A mes yeux, la situation politique est plus grave et plus difficile qu'elle ne l'a été depuis longtemps. [...] Aujourd'hui, l'absolutisme et le radicalisme sont aux prises en Europe. Le communisme mine sourdement la base des sociétés et des gouvernements* »⁷⁵. Il s'en prend surtout aux opposants de gauche, communistes et radicaux, et réaffirme ses idées de libéral : « *Je défends à tous les étages les mêmes principes positifs, élevés, libéraux, les seuls sur lesquels un gouvernement représentatif puisse être solidement bâti* »⁷⁶. Il reproche au gouvernement de Louis-Philippe de s'être éloigné de ces idées, et, lucide, il aperçoit la chute de la Monarchie de Juillet qui survient en février 1848.

C'est l'arrivée de la République qui va rapprocher le père et le fils. Alors que Flahaut démissionne de son poste d'ambassadeur à Vienne refusant de servir la République⁷⁷, Morny ne se représente pas à la députation du Puy-de-Dôme, refusant de servir le nouveau régime. Mais le retour de plusieurs membres de la famille Bonaparte dans quelques départements, et de Louis-

⁷³ Michel Moisan, *Le duc de Morny*, p 31.

⁷⁴ *Ibid*, p 59.

⁷⁵ *La revue des deux mondes*, Auguste de Morny, *Quelques réflexions sur la politique actuelle*, tome XXIe, 1er janvier 1848, p 152, article daté du 24 décembre 1847.

⁷⁶ *Ibid*, p 161.

⁷⁷ AN 565 AP 17, dossier 2, pièce 126, lettre de Flahaut à Lamartine du 6 mars 1848.

Napoléon Bonaparte à la présidence de la République va permettre un nouveau rapprochement entre Flahaut et Morny, pour s'allier à lui.

5.3.3 Flahaut et Morny aux côtés de Louis-Napoléon Bonaparte

Flahaut et Morny ont les mêmes idées politiques : orléanistes et monarchistes convaincus, ils ne vont pas d'emblée se rallier à la république. Nous avons vu la réaction de Flahaut qui se rallie, comme beaucoup de personnes, au nom de Bonaparte plus qu'à ses idées. Morny applique le même principe, d'autant qu'il connaît à présent les liens qui les unissent : ils sont demi-frères par la reine Hortense. Il estime que c'est le seul qui puisse renverser le régime républicain. Leur première rencontre a lieu en janvier 1849, à la suite de laquelle il écrit : « *A première vue, je suis sûr que nous ne nous plumes guère l'un à l'autre. Si je n'avais suivi que mon goût, je n'y serais pas retourné. Mais un sentiment de devoir, tant à son égard qu'envers le pays, me fit bientôt le revoir* ». Il semble cependant que Morny soit rapidement devenu un des intimes du prince⁷⁸ ; ce qui ouvre les portes à Flahaut pour se rapprocher du fils de son ancienne maîtresse.

Et jusqu'à la fin de sa vie, Morny va diriger Flahaut dans le régime de Louis-Napoléon Bonaparte. Après son décès en 1865, Flahaut se rallie et sert sans concession Napoléon III. Cependant, Flahaut et Morny ne sont pas de fervents partisans du nouveau président de la République. Ils cherchent tous deux à rétablir les Orléans et un système monarchique⁷⁹ : ce qui explique que Morny va souffler un coup de force⁸⁰ à Louis-Napoléon qui souhaite conserver le pouvoir le plus longtemps possible. Il écrit d'ailleurs à Mme de Flahaut le 23 octobre 1851 : « *Vous devez bien comprendre aujourd'hui quelles sont les chances légales qu'a le Président pour sa réélection. A mon avis il n'en a aucune, et la solution ne peut être que extra-légale. [...] Depuis la présidence, la République n'est plus qu'un mot, qu'une forme, qui ne répugne que par son instabilité, mais qui n'est plus une objection pour ceux qui préfèrent la Monarchie* »⁸¹.

Dans le courant de l'année 1849, Morny a rejoint Flahaut en Angleterre, certainement pour lui soumettre ses projets, et lui demander de l'aider à convaincre le Prince⁸². Et il persuade son père que c'est bien la solution qu'il propose qui est la meilleure, puisqu'ils rentrent en France en octobre 1849, et se précipitent tous deux chez le Prince. Flahaut est reçu pour la première

⁷⁸Michel Moisan, *Le duc de Morny*, p 87.

⁷⁹Emile Dard, *Dans l'entourage de l'Empereur*, p 57.

⁸⁰Michel Moisan, *Le duc de Morny*, p 99.

⁸¹Philip Guedalla, *Le secret du coup d'Etat*, p 116, lettre de Morny à Mme de Flahaut du 23 octobre 1851.

⁸²Emile Dard, *Dans l'entourage de l'Empereur*, p 58.

fois par Louis-Napoléon Bonaparte le 9 octobre 1849⁸³. Il faut cependant remarquer que Flahaut ne fut pas difficile à convaincre, car il abhorre la République, et n'espère plus à cette époque un retour des Orléans. Il est donc favorable au rétablissement d'un Empire pour ramener l'ordre en France. Nous avons déjà vu le rôle que joue Flahaut dans le coup d'Etat, nous n'y reviendrons donc pas. On peut simplement noter que Flahaut repart en Angleterre. Il est de retour à Paris en mai 1851, puis quitte à nouveau la France pour revenir le 6 novembre pour prendre part au complot organisé entre autre par son fils.

Au moment du coup d'Etat, Flahaut est surtout fier de son fils, à propos duquel il écrit à Mme de Flahaut le 3 décembre au matin : « *Auguste a été héroïque ; il n'est pas possible d'avoir montré plus de courage, de fermeté, de bon sens, de prudence, de calme, de bonne humeur, d'urbanité et de tact dans ces circonstances, et en même temps si simple et si modeste* »⁸⁴. Mais il ne s'investit pas comme Morny dans ce régime tout neuf, puisqu'il refuse toute place d'importance et se contente de faire partie du Conseil qui doit assister le Président jusqu'au plébiscite du 21 décembre, qui doit approuver le coup d'Etat. Tandis que Morny prend le portefeuille de ministre de l'Intérieur.

Par la suite, les relations entre Morny et son demi-frère vont se dégrader, car selon M. Moisan, il y a toujours leur mère entre eux⁸⁵. De plus, Louis-Napoléon Bonaparte décide de confisquer les biens des Orléans, ce que Morny et Flahaut ne lui pardonneront pas. La raison en est que, malgré leur ralliement au régime du prince-président, ils restent très attachés aux Orléans. Leurs ambitions ne sont pas les mêmes, et leurs idées divergent sur beaucoup de points. Morny va donc démissionner de son poste de ministre de l'Intérieur le 23 janvier 1852, et écrire à son père trois jours plus tard : « *D'abord il n'aime personne – moi peut-être un peu moins que les autres. En outre ma situation lui déplaît, et la vôtre ne fait qu'augmenter la dose [...] Il est défiant et ingrat, et n'aime que les gens qui lui obéissent servilement et le flattent* »⁸⁶. Nous sommes bien loin des bonnes relations d'avant le coup d'Etat. Quant à Flahaut, il essaie de modérer son fils, lui expliquant que sa propre place dans le régime de Louis-Napoléon Bonaparte n'est due qu'à lui, son fils, et que contrairement à lui, sa carrière est terminée⁸⁷. Dans ce courrier, Flahaut définit parfaitement l'attitude qu'il adopte vis-à-vis de Louis-Napoléon et les raisons pour lesquelles il est à son service : pour son fils. Il permet aussi de comprendre parfaitement les liens très affectueux qui unissent les deux hommes, et enfin le rôle de Flahaut dans la vie politique

⁸³Philip Guedalla, *Le secret du coup d'Etat*, p 100, lettre de Flahaut à Mme de Flahaut du 10 octobre 1849.

⁸⁴*Ibid*, lettre de Flahaut à Mme de Flahaut du 3 décembre 1851.

⁸⁵Michel Moisan, *Le duc de Morny*, p 140.

⁸⁶Philip Guedalla, *Le secret du coup d'Etat*, p 260, lettre de Morny à Flahaut du 26 janvier 1852.

⁸⁷*Ibid*, p 262, lettre de Flahaut à Morny du 27 janvier 1852.

de Morny : la plupart du temps, il le modère en lui rappelant qu'il a un rôle politique à tenir et qu'il ne peut tout abandonner parce qu'il n'a plus d'affinités avec Louis-Napoléon⁸⁸. L'avenir politique des deux hommes dans le gouvernement de ce dernier est donc lié : Morny refuse de faire partie du Sénat, Flahaut également : « *le Prince s'est conduit à mon égard avec une telle sécheresse de cœur, si peu d'élévation, que le dégoût s'est emparé de moi et que j'ai refusé de faire partie du Sénat. J'ai pris sur moi de déclarer que vous n'assisterez pas non plus* »⁸⁹.

Cependant, sous le second Empire, les relations s'améliorent entre Morny et Louis-Napoléon. Flahaut et Morny fréquentent régulièrement les milieux officiels, mais également les salons. Ils ont une vie mondaine assez importante, ensemble. Le nouvel Empereur va confier à Morny le poste de Président du Conseil en 1854 ; la même année, Flahaut est nommé membre de la commission chargée de la correspondance de Napoléon I^{er}⁹⁰. Morny continue ensuite à participer aux affaires politiques de la France, et de l'Europe, et Flahaut va être nommé en 1860 ambassadeur d'Angleterre, poste duquel il démissionne en 1862, après le renvoi de Thouvenel. Morny parle alors de démissionner⁹¹, mais il reste président du corps législatif jusqu'en 1863. Au même moment, Napoléon III fait cesser les travaux de la commission chargée de la correspondance de Napoléon, excluant Flahaut sous le prétexte que la commission doit être redirigée⁹². En 1864, Morny devient président du Conseil Général du Puy-de-Dôme, ne s'occupant guère de la politique française. Même si Napoléon III l'a nommé grand chancelier de la Légion d'Honneur début 1864⁹³, Flahaut va s'installer à Paris début février sans avoir aucune fonction.

Morny meurt le 10 mars 1865, et à partir de là, Flahaut va être réintégré à l'Empire en étant relevé de sa retraite d'abord – pour laquelle il remercie l'Empereur⁹⁴ –, puis décoré de la médaille militaire en 1866⁹⁵. Il continue ses voyages entre Londres et Paris, trop vieux pour s'investir dans la vie politique. Il conserve cependant aux yeux de l'Empereur une place symbolique, étant le dernier aide de camp vivant de son oncle, avec une longue carrière militaire et diplomatique. A la mort de Morny, puis de Mme de Flahaut en 1867, ce sont ses deux filles, Emily et Georgina, qui prennent le relais pour conseiller et soutenir leur père. On a vu précédemment que Flahaut échange

⁸⁸ Voir en annexe B.4, page 165.

⁸⁹ Philip Guedalla, *Le secret du coup d'Etat*, p 268, lettre de Morny à Flahaut du 28 janvier 1852.

⁹⁰ AN 565 AP 18, dossier 3, pièce 33, nomination de Flahaut à la commission de la publication de la correspondance de Napoléon, 14 octobre 1854.

⁹¹ Emile Dard, *Dans l'entourage de l'Empereur*, p 70.

⁹² AN 565 AP 18, dossier 3, pièce 42, lettre de Napoléon III à Flahaut datée du 3 décembre 1863.

⁹³ *Ibid*, dossier 9, pièce 224, nomination au poste d'ambassadeur à Londres datée du 28 janvier 1864.

⁹⁴ SHAT 7 yd 602, dossier du Général Flahaut, lettre du 14 mars 1865.

⁹⁵ AN 565 AP 13, dossier 1, pièce 6, état de services

déjà avec Emily de nombreux courriers qui traitent de la politique anglaise et française⁹⁶. Avec Georgina, la correspondance sera plus tardive, mais c'est surtout elle qui s'occupe de son père sur la fin de sa vie, et c'est à elle qu'il lègue tous ses biens par testament⁹⁷.

Les premiers contacts de Flahaut avec l'Europe se font grâce à Napoléon I^{er}. Ses premières missions diplomatiques lui sont confiées par ce dernier. On peut alors voir l'évolution de Flahaut sur l'Europe : des missions imposées par Napoléon I^{er}, à l'opposition de Flahaut sur la politique européenne de Napoléon III. Influencé dès ses premières campagnes militaires par Napoléon, il l'est également par son entourage. Tant sur le plan politique que sur le plan moral, Flahaut se laisse guider toute sa vie par un de ses proches : sa mère, sa femme, Talleyrand et Morny pour la politique. De fait, il prend rarement une décision seul.

Ses influences le poussent cependant dans sa carrière, surtout diplomatique, et son enfance en exil va lui permettre de multiplier les missions dans les principaux pays d'Europe, jusqu'à atteindre l'apogée de sa carrière avec l'ambassade de Londres.

⁹⁶Voir aux Archives Nationales la cote 565 AP 30, qui regroupe toute la correspondance entre Flahaut et sa fille Emily.

⁹⁷AN 565 AP 19, dossier 17, pièce 79, testament de Flahaut daté du 05 janvier 1868.

Troisième partie

Pratique de l'Europe : Flahaut dans la politique européenne

Après avoir vu la carrière de Flahaut et ses influences tant politiques que familiales, il convient à présent de voir de quelles manières il s'implique réellement dans la politique européenne. Alors qu'il occupe des postes d'ambassadeur, est-ce lui qui met en pratique sa propre politique ou bien lui soufflent-on quelle attitude adopter ? Est-il un poids essentiel dans la direction des affaires européennes, avec l'ambassade d'Angleterre notamment, ou est-ce que les dirigeants ne lui accordent qu'un rôle secondaire, malgré sa proximité avec le pouvoir ?

Nous verrons en trois parties l'implication de Flahaut dans la politique européenne, en évoquant sa position par rapport à l'émancipation de la Belgique et de la Pologne, puis ses rapports avec les puissances européennes lors de ses ambassades. Mais avant, nous étudierons l'importance de l'Angleterre dans la vie de Flahaut, qui en plus de ses attaches familiales, éprouve une indéniable attirance pour ce pays, notamment pour sa politique.

Chapitre 6

Des relations particulières avec l'Angleterre

Nous l'avons constaté, Flahaut entretient avec l'Angleterre depuis son enfance et jusqu'à la fin de sa vie, des liens singuliers qui perdureront. Bien qu'ayant peu d'affinités pour ce pays, il finit par être séduit par son parlementarisme et il va rapidement s'intégrer à la société politique anglaise. Il tente même de suggérer à la France ce système de gouvernement.

6.1 De son exil en Angleterre jusqu'à son installation dans la vie politique anglaise

6.1.1 Son enfance en Angleterre

Il est tout d'abord intéressant de voir quels ont été ses premiers rapports avec l'Angleterre. Nous avons vu précédemment que sa mère a dû s'y exiler en 1792, suite à la radicalisation de la Révolution Française. Sur les conseils de Gouverneur Morris et de Talleyrand, qui se trouve déjà en Angleterre, la mère de Flahaut va le rejoindre. Le jeune Flahaut n'a que 7 ans, et va demeurer dans ce pays étranger jusqu'à ses 9 ans. Soucieux de témoigner de la grande partie du XIXe siècle qu'il a traversé, il raconte ses souvenirs et notamment lors de son exil en Angleterre. Il garde alors un très mauvais souvenir de ces deux ans en Angleterre, nous rapportant ses problèmes de jeune français dans les écoles anglaises : « *Les premiers moments furent durs. Je ne savais pas un mot d'anglais et j'étais français, deux faibles recommandations à une bonne réception de la part de 70 garçons [...] dont l'antipathie innée pour la France venait s'accroître encore par l'horreur qu'inspiraient si fortement les actes sanguinaires [...] de mon pays. [...] French dog, chien de français était-il une des épithètes qui en m'était le plus souvent adressée* »¹. Les Anglais sont hostiles à la Révolution Française, et l'on imagine donc

¹AN 565 AP 19, dossier 1, pièce 6, souvenirs d'enfance écrits par Flahaut, non daté.

bien qu'être français dans ce contexte devait être difficile à vivre. Flahaut précise également qu'il fait partie des plus jeunes, et ne peut donc guère se défendre. C'est pourtant peut-être cette période dans les écoles anglaises qui va réveiller son patriotisme, en lui donnant une si grande envie de s'engager pour son pays au moment du consulat. Il écrit : « *Eh bien toutes ces injures à mon pays me blessaient profondément et m'étaient insupportables* ».

Quoiqu'il en soit, sa mère se démène pour mettre son fils dans de bonnes écoles, malgré les difficultés de l'exil. Dès son enfance, Flahaut présente une santé fragile, notamment au niveau des bronches : sa mère s'inquiète non seulement pour son éducation, mais également pour sa santé. Le départ de Talleyrand pour les Etats-Unis entraîne son propre départ pour la Suisse. Flahaut va ensuite passer deux ans dans les écoles d'Allemagne, et, à son retour en France en 1797, il sera trilingue.

6.1.2 Le retour en Angleterre

A l'avènement du Consulat, il va immédiatement vouloir servir son pays. Pendant les quinze années du règne de Napoléon, il ne retourne pas en Angleterre, n'ayant aucune raison de s'y rendre. Intégré à la Grande Armée, il ne se bat que pour les conquêtes territoriales de l'Empereur, et, comme il est très influençable, il est favorable à la politique de Napoléon et du blocus continental², donc contre les britanniques. Ces années d'exil ajoutées aux quinze ans de politique napoléonienne, l'ont éloigné de l'Angleterre, jusqu'à lui faire détester ce pays. Après la seconde abdication de Napoléon, il envisage de partir en Allemagne, mais pas en Angleterre : « *Qu'irais-je faire en Angleterre. Ce pays doit être encore plus insupportable qu'aucun autre* »³. Finalement, certainement à cause de la rupture définitive avec Hortense de Beauharnais, et sur les conseils de Talleyrand, il se décide à rejoindre l'Angleterre. Sa mère rapporte à son amie la comtesse d'Albany : « *mon fils est toujours en Albion, très bien traité, aussi heureux qu'on peut l'être loin des siens et de son pays* »⁴.

Flahaut va effectivement très rapidement s'intégrer à la société anglaise, oubliant ses rancunes de petit garçon. Comme le remarque le colonel Henri Ramé, Flahaut va avoir toute sa vie une prédilection pour l'Angleterre. Peut-être est-ce dû à ses origines s'il est le fils du parlementaire William Wind-

²Afin de lutter contre l'Angleterre, Napoléon veut ruiner l'économie britannique en interdisant à tous les pays alliés à la France, de laisser entrer les navires et marchandises anglais sur leur territoire. Ce blocus ne sera jamais complètement étanche dans tous les pays alliés – notamment en Russie.

³AN 565 AP 5, dossier 7, pièce 199, lettre de Flahaut à Mme de Souza datée d'octobre 1815.

⁴Léon-G. Pélissier, *Le portefeuille de la comtesse d'Albany, 1806-1824*, édition Foutmaing, Paris, 1902, p 305, lettre de Mme de Souza à la comtesse d'Albany du 24 août 1816.

ham⁵. Ou peut-être est-ce parce que sa mère y a déjà fait plusieurs voyages ou encore que Talleyrand libéral et favorable à un gouvernement anglais, y a déjà une place dans la société anglaise. Une fois encore, ce serait l'influence de son entourage qui l'aurait fait partir en Angleterre, alors qu'il est trilingue et aurait pu effectivement s'installer en Allemagne.

Etabli, il va se faire rapidement aux coutumes anglaises, rencontrer sa femme et s'installer définitivement en Angleterre avec sa famille. Il ne se considère cependant toujours pas comme un anglais, puisqu'il écrit après son mariage à la comtesse d'Albany : « *Quoique par sa naissance et sa fortune, elle pût prétendre aux plus grands partis d'Angleterre, elle leur a préféré un étranger malheureux* »⁶. Par la suite, pendant la Restauration ses allers-retours entre Paris et Londres se justifient par la présence de sa mère dans la capitale.

A présent qu'il est intégré à la société anglaise, il faut voir quelle place il a occupé dans la politique britannique.

6.1.3 La place de Flahaut dans la vie politique anglaise

Par la force des choses, Flahaut va d'abord avoir les mêmes relations que celles de Talleyrand, et celles déjà rencontrées à Paris, c'est-à-dire les personnes qu'il fréquente dans les salons dès son arrivée en 1815. Dans les tous premiers temps, il reste seul chez lui, installé à Thayer Street, sa mère rapporte ses activités à la comtesse d'Albany : « *Savez-vous ce qui occupe mon fils ? Il dessine, [...] il copie très bien avec une patience dont je ne l'aurais pas cru capable* »⁷. Et justement, la patience de Flahaut a des limites, et il va retrouver ses connaissances parisiennes : l'aristocratie whig⁸ l'accueille dans ses salons. Il va alors fréquenter les Lansdowne, les Grey – lord Grey va devenir Premier Ministre – les Bedford – dont John Russell, qui va également être Premier Ministre – les Granville, connus à Paris (et favorables à Napoléon I^{er}), dont lord Granville qui sera ambassadeur à Paris. Il écrit à sa mère : « *J'ai dîné jeudi chez Mr Burrell ; vendredi chez le French Kiamaire avec le Duc de Sussex auquel j'ai dit ce dont Papa m'avait chargé ; samedi chez Yarmouth ; dimanche chez Lansdowne. Il y avait chez Burrell Lord et*

⁵Revue du Souvenir Napoléonien, Colonel Henri Ramé, *La descendance naturelle prêtée au Prince de Talleyrand*, n°350, décembre 1986, p 18.

⁶Léon-G. Pélissier, *Le portefeuille de la comtesse d'Albany*, p 323, lettre de Flahaut à la comtesse d'Albany du 30 juin 1817.

⁷*Ibid*, p 263, lettre de Mme de Souza à la comtesse d'Albany du 10 décembre 1815.

⁸Le parti whig, en opposition au parti tory, se pose en défenseur des pouvoirs du Parlement anglais contre un éventuel empiètement du roi ; favorable à des réformes politiques et sociales, il représente le parti libéral anglais. Avant l'arrivée de la Reine Victoria au pouvoir, les rois ne s'imposent pas vraiment dans la politique britannique, et les Whigs ont donc beaucoup de liberté et de pouvoir. Ce qui explique aussi que la reine Victoria ne soit pas sensible aux recommandations de Flahaut au moment du coup d'Etat.

Lady Joiny, Lord et Lady Cowley, tout cela parfait pour moi, le Comte et la Comtesse de Lieven, Lord Gowerk »⁹.

C'est à partir de ce moment-là qu'il va se forger ses propres opinions politiques, et définitivement intégrer le clan des libéraux. Les salons qu'il fréquente ne sont d'ailleurs que ceux des aristocrates du parti whig. La femme de Flahaut, influencée par son père anti-impérialiste, est elle-même partisane des whigs. En 1841, Mme de Lieven raconte à la duchesse de Dino la réaction de Mme de Flahaut au moment de la victoire du parti Tory : « *Tout ce qui se passe en Angleterre ajoute à la tristesse de Mme de Flahaut : le triomphe des Tories paraît sûr, et la déchéance des Whigs inévitable* »¹⁰. En fréquentant ces salons, et grâce également à l'entremise de sa femme, Flahaut met toutes les chances de son côté afin de pouvoir fréquenter les dirigeants anglais. C'est notamment le cas en 1830, lorsque Flahaut tente d'obtenir l'ambassade de Londres, il est quasiment sûr de sa nomination puisque ce sont lord Grey et lord Lansdowne qui prennent le pouvoir, respectivement en tant que premier ministre et président du Conseil. C'est également le cas avec lord Palmerston, duquel il est moins proche au niveau des idées – Palmerston est un ancien tory, de surcroît anti-français¹¹ – mais dont il comprend assez rapidement l'importance au niveau de la politique anglaise.

C'est naturellement pendant son ambassade à Londres qu'il va être le plus proche du pouvoir anglais : il ira même déjeuner chez la reine Victoria : « *J'ai diné samedi dernier chez la Reine et il est impossible de se montrer plus gracieux que ne l'ont fait Sa Majesté et le Prince Albert* »¹². Cela représente d'ailleurs pour Flahaut une victoire, puisque en tant que français, il n'est pas apprécié de toute la classe politique anglaise, même au sein des libéraux.

En effet, Flahaut (et surtout sa femme) a compris, qu'il faut avoir d'excellentes relations en Angleterre comme en France pour espérer percer au cœur des problèmes politiques. Cependant, il sera parfois blâmé par des gens qu'il fréquente, parce qu'il reste français, et qu'il essaie donc, comme Talleyrand, de servir la cause française en Angleterre.

⁹565 AP 5, dossier 7, pièce 214, lettre de Flahaut à Mme de Souza du 19 février 1816.

¹⁰Duchesse de Dino, *Chronique de 1831 à 1862*, Plon, Paris, 1909, tome III, p 99, 13 juillet 1851.

¹¹Voir biographie de lord Palmerston par M. Thouvenel, *Le secret de l'Empereur. Correspondance confidentielle et inédite échangée entre M. Thouvenel, le duc de Gramont et le général Comte de Flahaut 1860-1863*, Calman-Lévy, Paris, 1889, tome I, p 532.

¹²AN 565 AP 18, dossier 7, pièce 74, lettre particulière de Flahaut à Thouvenel du 13 février 1861.

6.2 Conduite adoptée par Flahaut dans la politique anglaise

6.2.1 Vision de Flahaut sur les relations entre la France et l'Angleterre

Dès le moment où il intègre le monde politique anglaise, Flahaut, à l'image de Talleyrand, va se sentir investi d'une mission : jouer le rôle de conciliateur entre la France et l'Angleterre afin d'assurer une bonne cohésion entre les deux pays, et donc une meilleure entente au sein de l'Europe.

Il ne faut pas oublier la place de l'Angleterre au XIXe siècle : grande rivale de la France, Napoléon tente, à défaut de l'avoir à ses côtés, d'anéantir sa puissance économique. Mais les autres grandes puissances européennes n'étant pas favorables au blocus continental, celui-ci échoue. Au moment du Congrès de Vienne en 1815, après l'abdication de Napoléon, l'Angleterre fait partie des quatre puissances qui décide de l'avenir de l'Europe et de la France. De 1815 et jusqu'à l'arrivée de la reine Victoria sur le trône, l'Angleterre se pose en modèle d'un régime libéral, avec une suprématie économique sur toute l'Europe¹³. On comprend donc qu'il soit essentiel pour la France – comme pour d'autres pays européens – de s'allier avec l'Angleterre.

Flahaut, influencé par les idées politiques de Talleyrand a conscience de la puissance de ce pays. Il est d'autant plus aisé pour lui de se rendre compte de l'importance de l'Angleterre, que pendant quinze ans il y vit. Nous avons vu qu'en 1830 Flahaut se sent prédestiné pour être le représentant de son pays en Angleterre, mais Talleyrand l'en empêche¹⁴. Pendant toute la Monarchie de Juillet, Flahaut n'aura guère l'occasion de participer réellement à la politique anglaise, Talleyrand restant un des piliers de la conciliation France/Angleterre. De plus, d'autres personnalités l'empêchent également d'accéder à ce poste. Mme de Lieven écrit de Londres en juillet 1837 à la duchesse de Dino : « *M. de Flahaut voulait la mission de compliment à Londres. Il a fallu reculer devant le général Baudrand, ce qui ajoute à la mauvaise humeur du mari et de la femme* »¹⁵.

Il va essayer malgré tout de se donner une place importante dans la diplomatie avec l'Angleterre en s'adressant à divers hommes politiques français : d'abord à Thiers. La duchesse de Dino nous rapporte que les Flahaut fréquentent de plus en plus Auteuil, où est installé Thiers, et M. de Maussion¹⁶ raconte que « *M. de Flahaut arrive chaque matin, chez M. Thiers, avec force lettres d'Angleterre, qu'il fait l'important, et que ses intrigues et celles de*

¹³La suprématie de l'Angleterre dès 1815 est due à sa révolution industrielle, précoce par rapport aux autres pays d'Europe, ainsi qu'à l'expansion de son empire colonial.

¹⁴Voir 5.1.3, page 86.

¹⁵Duchesse de Dino, *Chronique*, tome II, p 162, 1er juillet 1837.

¹⁶Préfet du palais de Napoléon III depuis 1855.

sa femme sont plus vives que jamais »¹⁷. Il fait le même genre de requête auprès de Guizot, qui est nommé ministre des Affaires Etrangères et président du Conseil en 1840. Flahaut va essayer de se faire le porte-parole de ce dernier auprès du gouvernement anglais mais sans résultat. La duchesse d'Abulféra écrit à ce sujet à la duchesse de Dino : « *M. de Flahaut est à Londres, logé chez lord Holland; il voit tous les jours les ministres, et mande à sa femme qu'il cherche à leur ouvrir les yeux sur notre véritable position*¹⁸, *mais cette mission officieuse n'aurait, probablement, pas grand résultat, car le parti semble pris à Londres* »¹⁹. Flahaut ne réussira pas à convaincre tous les ministres anglais, mais il obtiendra au moins de Guizot l'ambassade de Vienne en 1841 et ce jusqu'en 1848.

En 1848, Flahaut pense, comme Morny, que la meilleure solution pour sauver la France de l'état anarchique dans lequel elle sombre, est encore une monarchie de type parlementaire, comme en Angleterre²⁰.

C'est à partir de cette époque qu'il va s'investir de plus en plus pour permettre à la France de maintenir des relations cordiales avec l'Angleterre, remplaçant Talleyrand qui est décédé. En effet, en 1848 comme en 1830, la grande inquiétude des pays européens devant la révolution est qu'elle ne s'étende au reste de l'Europe²¹. Comme en 1830 avec Louis-Philippe, l'Angleterre est prête à s'entendre avec n'importe quel souverain, du moment qu'il arrive à contenir la révolte à l'intérieur du pays, voire qu'il réussisse à la supprimer. En 1848, ce n'est pas un monarque qui va rétablir la situation, mais un président, et de surcroît un Bonaparte. Cela ne fait qu'inquiéter le gouvernement britannique, mais Louis-Napoléon va lui-même avoir une politique très conciliatrice avec l'Angleterre. Il va se servir de Flahaut pour aider à celle-ci. Flahaut n'a pas beaucoup d'influence auprès de la reine Victoria, ni du Prince Consort. En revanche, pour les avoir régulièrement fréquentés en tant qu'ami, il a l'appui de lord John Russell et également dans une moindre mesure, de lord Palmerston. C'est là le grand avantage de Flahaut : au début de la IIe République, il n'est associé à aucun parti politique, et en qualité d'homme neutre, il peut plus facilement faire passer ses idées. Il n'en sera évidemment pas de même lorsqu'il se sera rallié au coup d'Etat de Louis-Napoléon, ce qui explique les réticences de la reine Victoria et du Prince Consort – peu favorables à ce coup d'Etat – à l'égard de Flahaut. Ce dernier écrit à Morny : « *Je ferai usage du rapport que vous m'avez envoyé,*

¹⁷Duchesse de Dino, *Chronique*, tome II, p 384, 25 septembre 1840.

¹⁸Lorsque Guizot arrive au ministère des affaires étrangères, en libéral favorable à une monarchie constitutionnelle, il se donne entre autres comme priorité l'excellente entente avec l'Angleterre.

¹⁹Duchesse de Dino, *Chronique*, tome II, p 389, 6 octobre 1840.

²⁰Philipp Guedalla, *Le secret du coup d'Etat, correspondance inédite du Prince Louis-Napoléon, de MM. De Morny, de Flahaut et autres (1848-1852)*, Emile-Paul édition, Paris, 1928.

²¹1830 et 1848 marquent deux changements de régimes importants, car ils sont précédés de révolution.

*et l'ai déjà fait communiquer au Morning Post par M. de Saux et par un de mes amis au Prince.*²² *Je ne désespère pas d'adoucir ce dernier, mais c'est plus difficile que je ne croyais* »²³.

Plus Flahaut avance dans l'âge, plus il se rapproche de la vision de Talleyrand : il envisage la France et l'Angleterre comme deux puissances qui doivent conseiller les autres pays européens, loin du congrès de Vienne qu'il s'ingénue à supprimer, selon les volontés de Napoléon III. Sous le second Empire, il entretient surtout des relations politiques avec lord Palmerston : libéral comme lui, il est le plus favorable en Angleterre au coup d'État de 1851. Il est aussi le premier à en féliciter Louis-Napoléon, ce qui lui vaudra son renvoi.

6.2.2 Démarche de Flahaut pour rapprocher la France et l'Angleterre

Contrairement à ce que prétendait Talleyrand en 1831, lorsqu'il disait de son fils qu'il pourrait aussi bien servir l'Angleterre que la France, Flahaut reste très fidèle à sa patrie depuis l'époque napoléonienne. Même s'il admire la forme de gouvernement anglais, il préfère se retirer de la vie politique plutôt que de servir un gouvernement contre sa patrie. Pour le second Empire, il est d'autant plus satisfait de son rôle d'intermédiaire qu'il sert un Bonaparte à la tête d'un empire plus libéral. Comme en témoignent ses conversations avec Palmerston qu'il rapporte régulièrement, il essaie de faire comprendre la politique de Napoléon III en Angleterre²⁴, et inversement, de tempérer l'Empereur par rapport aux réactions britanniques. Il écrit notamment, en parlant de lord Palmerston : « *Je lui ai demandé alors s'il pensait que les absurdes bruits de guerre et projets d'invasion étaient propagés par le Ministère. Il m'a répondu qu'il ne le pensait pas, mais qu'il ne doutait pas le gouvernement n'en profitât pour faire adopter par le Parlement certaines mesures de défense que lui-même avait toujours recommandées* »²⁵. Les deux hommes, se connaissant parfaitement, on peut croire à leur sincérité l'un envers l'autre sur les problèmes de leur deux pays. Flahaut n'hésite pas non plus à avouer à Palmerston qu'il désapprouve Louis-Napoléon à propos du problème de la confiscation des biens des Orléans, « *je n'ai pas besoin de*

²²Il s'agit du Prince Consort.

²³Philip Guedalla, *Le secret du coup d'Etat*, p 221, lettre de Flahaut à Morny du 3 janvier 1852.

²⁴La conversation qu'il a avec Palmerston en février 1852 au sujet de la confiscation des biens des Orléans, et qu'il rapporte par écrit afin de la présenter à Louis-Napoléon Bonaparte témoigne de sa détermination à accomplir sa fonction de médiateur. Voir Philip Guedalla, *Le secret du coup d'Etat*, p 272, copie de la conversation entre Flahaut et Palmerston.

²⁵Philip Guedalla, *Le secret du coup d'Etat*, p 280, février 1852.

vous dire mon opinion de la mesure en question, puisqu'elle m'a forcé à mon grand regret à me séparer du Prince et à renoncer à le servir »²⁶.

On constate alors qu'un des grands problèmes de Flahaut, c'est la guerre avec l'Angleterre ; il tient à tout prix à éviter celle-ci, et conseille régulièrement au Prince-Président une attitude pacifique et modérée à l'égard des Anglais, sur toutes les questions. C'est le cas à propos du renvoi de Lord Palmerston, Flahaut engage le prince « à se contenter de ce que l'on est disposé à faire ici, et bien qu'il puisse regretter le renvoi de Palmerston, de ne pas paraître attacher trop d'importance à ce changement et de se montrer confiant dans les bonnes intentions qu'on exprime ici pour lui »²⁷. Lord Palmerston, revenu alors à son poste au Foreign Office, rapporte lui-même une conversation avec Flahaut en mars 1860 : « Le comte de Flahaut assura que son principal but était d'empêcher la guerre entre les deux pays. J'objectai que je craignais que l'Empereur et Thouvenel n'eussent des desseins et des vues tendant à produire ce qu'il voulait empêcher, quant à lui, et à amener une coalition de l'Europe contre la France »²⁸. Flahaut essaie donc bien d'éviter la guerre entre les deux pays, puisqu'il quitte Palmerston en affirmant qu'il « ne rapporterait rien à l'Empereur qui pût ajouter à l'irritation qu'il s'attendait à trouver, et qu'il tâcherait de le calmer »²⁹.

Cette guerre tant redoutée n'aura pas lieu contre l'Angleterre mais contre l'Allemagne, dont Flahaut n'en connaîtra pas les conséquences, puisqu'il meurt le jour de la défaite française.

La vie politique anglaise de Flahaut est beaucoup plus importante à partir de la seconde République, puisque toutes les personnes susceptibles de l'empêcher d'être le médiateur entre la France et l'Angleterre ont disparu – soit en s'éloignant de la vie politique, soit parce que comme Talleyrand, elles sont décédées. Sous le second Empire, son rôle est primordial pour faire passer les idées françaises auprès des Anglais, et il va parfaitement y réussir alors qu'il est ambassadeur. Il n'en reste pas moins que sa place dans la politique en Angleterre est une fois de plus très dépendante des relations politiques qu'il entretient, ou que sa femme entretient pour lui.

C'est dans ce pays qu'il commence réellement sa vie politique, en même temps qu'il développe ses idées libérales. Il va tenter de les mettre en pratique sous la Monarchie de Juillet avec les problèmes de la Belgique et de la Pologne.

²⁶ Philip Guedalla, *Le secret du coup d'Etat*, p 275.

²⁷ *Ibid*, p 211, lettre de Flahaut à Morny du 28 décembre 1851.

²⁸ Lord Palmerston, *Sa correspondance intime pour servir à l'histoire diplomatique de l'Europe, 1830-1865*, édition Didier et Cie, Paris, 1878, tome II, p 591, 27 mars 1860.

²⁹ *Ibid*, tome II, p 593, 27 mars 1860.

Chapitre 7

Premiers contacts avec les politiques européennes : son avis sur les tentatives d'émancipation de deux pays

L'avènement de la Monarchie de Juillet ne va pas se faire sans difficultés au niveau extérieur : la Révolution Française et surtout Napoléon ont introduit dans les petits pays européens, des idées nationalistes et libérales, que la France de 1830 va éveiller. En 1831, la Belgique et la Pologne vont se révolter contre la tutelle d'un gouvernement qu'ils n'ont pas choisi. Flahaut va se retrouver au cœur de ces problèmes, non de sa propre volonté, mais grâce à des missions qui lui sont confiées. Nous allons voir s'il exprime des avis personnels sur les politiques européennes, ou s'il ne fait que suivre les directives qui lui sont données.

7.1 Le problème de la Belgique

7.1.1 La question belge : une longue histoire entre la France et l'Angleterre

Le problème de la Belgique, qui commence dès le début de la Monarchie de Juillet, est pour Flahaut sa première grande mission diplomatique. Il va y voir le moyen de se rapprocher de Louis-Philippe et de prouver sa volonté de s'intégrer au nouveau régime. Il va également tenter d'obtenir le poste d'ambassadeur à Londres, mais Talleyrand, n'est pas disposé à lui laisser la place dans un moment de crise.

En effet, avec la Révolution de 1830 en France, la coalition européenne du Congrès de Vienne se rassemble face une France qui lui semble à nouveau dangereuse. Les souverains européens, à commencer par celui d'An-

gleterre, ne vont accepter Louis-Philippe qu'à condition qu'il contienne le conflit à l'intérieur du pays, ce qu'il réussit à faire dans un premier temps. Les monarques européens vont alors suivre progressivement l'Angleterre et reconnaître le nouveau roi.

La nomination de Talleyrand au poste d'ambassadeur à Londres va également rassurer les puissances étrangères : en France, les Républicains ne sont pas favorables à cette nomination. En revanche en Europe, le choix de Talleyrand à ce poste est la cause du ralliement du tsar Nicolas Ier au gouvernement de Louis-Philippe¹. Cela explique sûrement que le roi et son ministre des Affaires Etrangères préfèrent conserver Talleyrand plutôt que d'envoyer Flahaut, qui, bien que parfaitement intégré à la société anglaise, n'a pas le passé de son père.

Le premier but du gouvernement de Louis-Philippe dans la politique extérieure va être de permettre la bonne entente voire l'alliance avec l'Angleterre, afin de conserver la paix en Europe. Talleyrand l'a bien compris et la question belge va être la parfaite occasion pour prouver à l'Angleterre la bonne volonté de la France. Flahaut voit également dans le problème de la Belgique le moyen de prouver qu'il est un candidat plausible à la succession de son père².

La question du territoire belge remonte à la Révolution Française. Conquise en 1794, annexée en 1795 par l'armée révolutionnaire, la Belgique est découpée en départements français. A la chute de Napoléon I^{er} en 1814, la Belgique est retirée à la France et le Congrès de Vienne de 1815 la réunit aux anciennes Provinces-Unies. Comme on le voit sur la carte en annexe³, cette réunion va former le royaume des Pays-Bas, que les monarques du Congrès de Vienne confient à la maison de Nassau⁴. C'est surtout un point stratégique pour les Anglais qui peuvent ainsi contrôler les ports des Pays-Bas, notamment le port d'Anvers – duquel Napoléon avait menacé les Anglais –, ainsi que la navigation sur l'Escaut⁵, nécessaire au développement du commerce. Il faut éviter que la France n'ait accès à ces points stratégiques, comme c'était le cas depuis 1794⁶. C'est le duc de Wellington⁷ qui suggère en 1815 la réunion des Provinces-Unies de mener la politique déjà imaginée sous

¹Emmanuel de Waresquiel, *Talleyrand, le prince immobile*, Fayard, Paris, 2003, p 573.

²Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand*, père de Morny, Perrin, Paris, 1974, p 224.

³Voir en annexe A.3, page 161.

⁴Ancienne dynastie des Princes d'Orange, alliée à la maison des Hanovre qui règne alors en Angleterre avec George III en 1815.

⁵Fleuve de 430 km, qui prend sa source en France, et traverse les actuels Belgique et Pays-Bas. Il traverse la Belgique jusqu'à Anvers puis se jette dans la mer du Nord, ce qui explique l'intérêt économique pour les Anglais.

⁶Serge Berstein et Pierre Milza, *Histoire du XIXe siècle*, Hatier, Paris, 1996, p 181.

⁷Arthur Wellesley, 1^{er} duc de Wellington (1769-1852) Il fait ses premières armes en Hollande contre les Français en 1794-95 ; il participe à la guerre d'Espagne contre les Français en 1808. Nommé ambassadeur auprès de Louis XVIII en 1814, il est le représentant anglais au Congrès de Vienne. Chef du parti Tory, il est nommé Premier Ministre de 1828 à 1830,

Louis XIV : faire construire une série de forteresses le long de la frontière française. La situation semblait réglée pour les Anglais, c'était sans compter sur l'introduction des idées nationalistes sur le continent européen.

En effet, les Belges supportent difficilement un gouvernement qu'ils n'ont pas désiré, et un roi, Guillaume I^{er}, qui les considère comme des citoyens inférieurs. Dès 1820, les premiers troubles se manifestent ; mais c'est le 25 août 1830, encouragés par le mouvement révolutionnaire français, que les Belges se révoltent. Ce que l'Angleterre et les pays européens redoutaient tant se produit : la Révolution en France s'est étendue aux pays limitrophes. Talleyrand et Flahaut vont alors tenter de rallier l'Angleterre à la cause française, c'est-à-dire l'indépendance de la Belgique.

7.1.2 La résolution du conflit : où Flahaut tente de s'imposer

La résolution du conflit ne va pas être aisée et Flahaut en a conscience. Le 23 septembre 1830, les Belges constituent un gouvernement provisoire, et l'indépendance du pays le 4 octobre. Le roi Guillaume I^{er} songe alors à se faire aider soit des Anglais, qui sont à l'origine de la création de cet Etat au Congrès de Vienne, soit de la Prusse, qui possède la part orientale de la Rive Gauche du Rhin anciennement française, qui pourrait également voir remettre en cause son autorité, comme avec les Pays-Bas⁸. Mais aucun des pays ne veut la guerre, et l'intervention de la Prusse en Belgique entraînerait l'intervention française en faveur des Belges révoltés. Enivrés par leur idées patriotiques, une grande partie des Français est favorable à une intervention armée si la coalition de 1815 enlève à nouveau sa liberté à la Belgique – Guy Antonetti nous dit : « *les catholiques libéraux, [...] les patriotes, [...] les républicains, [...] les napoléonistes, [...] les petits bourgeois* ». Mais Louis-Philippe adopte, dès son arrivée au pouvoir la politique de Louis XV et renonce à l'annexion de la Belgique, évitant ainsi un affrontement de plus avec l'Angleterre⁹. Celle-ci ne souhaite pas non plus la guerre en Europe, et va donc accepter les propositions de Talleyrand.

Flahaut est envoyé en novembre 1830 en Angleterre, au moment même où le gouvernement de Wellington est renversé par les Whigs. Lord Grey prend alors le poste de Premier Ministre et lord Palmerston celui des Affaires Etrangères. Ils sont tous deux libéraux, nous l'avons vu, et familiers de Talleyrand, mais également de Flahaut. La mission qui lui est confiée va donc lui paraître simple. Flahaut arrive le 25 novembre en Angleterre, et écrit aussitôt au nouveau ministre des Affaires Etrangères à Paris, Sébastiani (qui a remplacé Molé¹⁰) : « *Je suis arrivé ici hier matin, mon cher*

puis est renversé par le parti Whig (Alfred Fierro, André Palluel-Guillard, Jean Tulard, *Histoire et dictionnaire du Consulat et de l'Empire*, Robert Laffont, Paris, 1995, p 1162).

⁸Guy Antonetti, *Louis-Philippe*, Fayard, Paris, 1994, p621.

⁹*Ibid*, p 622.

¹⁰Louis Mathieu, comte Molé (1781-1855) Ministre de la Marine de 1815 à 1818, il est le premier Ministre des Affaires Etrangères de Louis-Philippe jusqu'en 1830, puis Premier

Général, et puis avec plaisir vous affirmer qu'on y est pour vous dans les meilleures conditions »¹¹. En effet, Talleyrand a déjà commencé à négocier avec le nouveau ministère anglais lors des conférences qui s'ouvrent à Londres le 4 novembre. Sébastiani a envoyé Flahaut en Angleterre, avec pour mission de demander des conseils à Talleyrand pour la solution belge. Il doit également suggérer à Talleyrand « *la solution hollando-belge, après le vote d'exclusion, prononcé contre la maison de Nassau par le congrès* »¹². En réalité, ce que Talleyrand comprend rapidement, ceci n'est qu'une excuse : « *On lui avait donné pour prétexte les anciennes relations de société qu'il avait avec quelques membres du nouveau ministère anglais [...] et on avait supposé que la protection bienveillante que j'avais accordée à M. de Flahaut [...] me rendrait sa présence agréable dans les circonstances actuelles. M. de Flahaut venait lui-même avec l'intention de préparer les voies à sa nomination comme ambassadeur à Londres* »¹³. C'est en partie vrai. Mais Sébastiani avait cependant bien envoyé Flahaut pour tenter d'imposer à Talleyrand sa solution pour la Belgique : partager le pays entre les Pays-Bas, la Prusse et la France, et laisser Anvers et l'Escaut à l'Angleterre. Selon Talleyrand, cette solution n'amènerait pas la paix. Pour lui la seule issue serait la création d'un royaume de Belgique, en lui choisissant un prince. Il a d'ailleurs déjà négocié cette solution de son propre chef, ce que rapporte Flahaut à Sébastiani, toujours dans le même courrier : « *M. de Talleyrand a acquis une très grande influence, fruit de son habileté et du respect qu'inspire son expérience. [...] On est d'avis qu'il faut laisser faire aux belges en les poussant vers quelque chose de raisonnable. [...] Je crois que le gouvernement anglais verrait plutôt avec plaisir le choix tomber sur un Prince Autrichien* »¹⁴. Talleyrand n'a pas besoin de Sébastiani, et encore moins de Flahaut : il le renvoie donc à Paris début décembre, sans lui laisser la possibilité d'accomplir sa mission puisque Talleyrand exécute seul ses propres décisions. Il fait même comprendre à Sébastiani que la présence de Flahaut est inutile.

Le 20 décembre, la France et l'Angleterre imposent à la Prusse, la Russie et l'Autriche l'indépendance de la Belgique. Talleyrand marque donc un point en faveur de la France en lui faisant retrouver son statut, et brisant les intentions de la Sainte-Alliance de 1815.

Le conflit est peut-être résolu, mais reste à trouver un souverain, question plus délicate, qui va nécessiter un grand nombre de négociations. Flahaut tente à nouveau de s'imposer en Angleterre. Cet essai sera plus fructueux

Ministre de 1836 à 1839, période pendant laquelle ses adversaire (Guizot et Thiers en tête) lui reproche d'être trop soumis au roi.

¹¹ AN 565 AP 14, dossier 2, pièce 16, lettre particulière de Flahaut à Sébastiani du 26 novembre 1830.

¹² *Mémoires complets et authentiques de Charles-Maurice de Talleyrand, prince de Bénévent*, Jean de Bonnot, Paris, réédition 1967, tome III, p 410.

¹³ *Ibid*, p 410-411.

¹⁴ AN 565 AP 14, dossier 2, pièce 16, lettre particulière de Flahaut à Sébastiani du 26 novembre 1830.

car Talleyrand n'aura pas trop de l'influence de son fils pour imposer ses vues.

7.1.3 Le choix d'un souverain belge : Flahaut et Talleyrand, des convictions communes

Pour résoudre ce problème de souverain, Sébastiani va renvoyer Flahaut à Londres le 20 janvier 1831, avec cette fois pour mission d'obtenir l'adhésion des ministres Grey et Palmerston. Le même jour, il expédie trois courriers pour justifier l'envoi de Flahaut ; à Palmerston : « *Le roi a pensé qu'il était utile aux intérêts de la France et de l'Angleterre et au maintien de la paix de charger Monsieur le comte Flahaut de se rendre à Londres pour y faire connaître au gouvernement de sa majesté britannique notre véritable situation au sujet des affaires de la Belgique* »¹⁵. A Flahaut, il envoie une lettre très détaillée lui expliquant sa mission, et qu'il achève ainsi : « *La prudence consommée de Mr le Prince de Talleyrand vous indiquera la marche que vous devez suivre* »¹⁶. Sébastiani a donc lui-même conscience que Flahaut n'est pas un pilier essentiel dans ces négociations et qu'il n'est à Londres que pour appuyer Talleyrand. Enfin, à Talleyrand, qui avait déjà renvoyé Flahaut en décembre : « *Notre situation est telle que le roi et le conseil n'ont pas cru qu'elle pût vous être fidèlement représentée par des dépêches, et le gouvernement du roi s'est décidé à vous envoyer M. le comte de Flahaut, qui pourra vous faire connaître toute la vérité et la mettre sous les yeux de Sa Majesté Britannique. C'est là sa mission* »¹⁷. A nouveau, Talleyrand va faire connaître à Sébastiani l'inutilité de Flahaut : « *Je regrette toutefois qu'il ait quitté Paris avant que ma dépêche du 21 vous soit parvenue* »¹⁸. Toujours selon le témoignage de Talleyrand, Flahaut lui-même semble étonné de l'avancée des affaires : « *Il a trouvé nos affaires de Belgique plus avancées qu'il ne le supposait, et il a déjà pu s'assurer que cette neutralité si péniblement obtenue apparaissait à tous les bons esprits [...] comme la seule solution du grand problème* »¹⁹. Le 20 janvier en effet, Talleyrand se rallie à la proposition de Palmerston qui réaffirme l'indépendance de la Belgique, et proclame la neutralité du pays. Tout risque de conflit est donc écarté. Flahaut écrit à ce sujet à Sébastiani : « *M. de Talleyrand avait songé à faire de la Belgique un Etat fédératif comme la Suisse, mais il me semble qu'elle n'a d'analogie avec ce pays que la neutralité et que le caractère national, la situation topographique et son organisation sociale la rendent peu propice à*

¹⁵ AN 565 AP 14, dossier 2, pièce 5, lettre de Sébastiani à lord Palmerston du 21 janvier 1831.

¹⁶ *Ibid.*, pièce 4, lettre de Sébastiani à Flahaut du 21 janvier 1831.

¹⁷ *Mémoires de Talleyrand*, tome IV, p 29, lettre de Sébastiani à Talleyrand du 21 janvier 1831.

¹⁸ *Ibid.*, p 30, lettre de Talleyrand à Sébastiani, fin janvier 1831.

¹⁹ *Ibid.*, p 488, lettre de Talleyrand à Mme Adélaïde du 24 janvier 1831.

ce genre de gouvernement »²⁰. Flahaut est donc bien pour la neutralité du pays, à condition de lui choisir un souverain. Il s'emploie aussi régulièrement dans ces lettres particulières à rassurer Sébastiani sur les accords et les bons sentiments des ministres anglais : « *J'ai fait part de votre billet à Lord Grey, qui en a été enchanté* ». La plus grande partie de sa mission va consister à rapporter au ministre des Affaires Étrangères français ce qui se passe à Londres. Flahaut est plus docile que Talleyrand, et agit rarement sans les directives de ses supérieurs – excepté pour la Pologne, comme nous le verrons dans la partie suivante.

Mais les membres de la conférence ne se sont toujours pas mis d'accord sur le choix du souverain. On envisage plusieurs possibilités : d'abord, le duc de Leuchtenberg, fils du prince Eugène de Beauharnais, mais cette solution effraie les souverains étrangers, et même Louis-Philippe. Ils ne veulent pas voir un membre de la famille de Napoléon aux portes de la France. Flahaut, ami des Beauharnais, défend cette candidature auprès de Sébastiani : « *Les Beauharnais sont de braves et honnêtes gens, et après tout ne sont pas parents des Bonapartes. [. . .] Je vous dis cela parce que si l'élection se décidait en sa faveur, le refus de le reconnaître pourrait avoir des conséquences fâcheuses* »²¹. Mais Louis-Philippe refuse catégoriquement ce choix²². Les Belges envisagent comme roi le duc de Nemours, quatrième fils de Louis-Philippe. Or, ce dernier refuse que tout prince français ou autrichien soit à la tête de la Belgique : « *on croit que les Belges seraient assez disposés à demander un de mes fils, mais cette idée doit être écartée* »²³. Le 2 février, Flahaut envoie une lettre à Sébastiani pour lui faire part de l'inquiétude du gouvernement anglais : « *le choix des Belges n'a plus porté que sur lui [le Duc de Nemours] et le duc de Leuchtenberg, a excité l'inquiétude du gouvernement anglais. [. . .] Ni l'un ni l'autre n'obtiendrait la reconnaissance de l'Angleterre* »²⁴. Le 3 février, les Belges élisent le duc de Nemours : Flahaut écrit immédiatement à Sébastiani pour l'informer du résultat : « *Nous avons reçu ce matin la nouvelle de l'élection du Duc de Nemours, et nous attendons avec bien de l'impatience celle du refus du Roi d'y consentir* »²⁵. Mais Talleyrand ne souhaite pas voir ruiner plusieurs mois de travail pour la paix entre les deux pays : Flahaut va le suivre, et sans attendre les indications du Roi et du ministre, ils prennent pour Louis-Philippe la décision de refuser l'élection du duc de Nemours. Talleyrand écrit à Sébastiani : « *cette détermination est en tout point contraire aux déclarations que M. de Flahaut et moi avons faites*

²⁰ AN 565 AP 14, dossier 2, pièce 19, lettre particulière de Flahaut à Sébastiani du 25 janvier 1831.

²¹ AN 565 AP 14, dossier 2, pièce 20, lettre particulière de Flahaut à Sébastiani du 28 janvier 1831.

²² Guy Antonetti, *Louis-Philippe*, p 642.

²³ *Ibid*, p 642.

²⁴ AN 565 AP 14, dossier 2, pièce 22, lettre particulière de Flahaut à Sébastiani du 2 février 1832.

²⁵ *Ibid*, pièce 23, lettre particulière de Flahaut à Sébastiani du 8 février 1831.

aux ministres anglais pour obtenir l'exclusion du duc de Leuchtenberg »²⁶, et deux jours plus tard : « elle sera d'ailleurs en harmonie avec tout ce que M. de Flahaut et moi avons dit »²⁷. Deux avis valent mieux qu'un, et les deux hommes réussissent à convaincre les ministres anglais avant l'arrivée des dépêches de Louis-Philippe. Cela ouvre aux Anglais la place de souverain au prince Léopold de Saxe-Cobourg²⁸, mais dont les Français se méfient car il rappelle trop la Sainte-Alliance, et les Belges eux-même craignent un protectorat anglais.

Flahaut n'a plus à se mêler des affaires belges : le 10 février il est de retour en France, après avoir œuvré avec Talleyrand pour assurer le gouvernement anglais sur le refus du duc de Nemours. Il n'aura pas eu un rôle très important dans ces négociations ; il remplaçait Talleyrand qui n'envoyait pas nécessairement au ministre tout ce qui se passait à Londres. Lord Palmerston écrit : « *Le changement de ton que vous mentionnez chez Sébastiani entre une heure et cinq, le 4 de ce mois, est venu probablement de ce qu'il avait reçu, dans l'intervalle, un rapport de Flahaut* »²⁹. A l'unanimité, Flahaut n'a pas eu une importance primordiale, il est resté dans l'ombre de Talleyrand. Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie à Paris, rapporte au Duc de Dalberg³⁰ : « *J'ai bien prévenu Sébastiani que l'Angleterre ne comprendrait rien à l'intrigue de Bruxelles, et que Flahaut pèserait une once dans le poids d'une négociation* »³¹. Palmerston relate à lord Granville : « *Flahaut est reparti hier soir, sans avoir fait grand'chose pendant sa mission* »³².

Flahaut va être envoyé en Pologne, sûrement sur les conseils de Talleyrand, afin de l'écartier du poste d'ambassadeur en Angleterre. La question de la Belgique sera très longue à régler, et Talleyrand paraît être le seul à pouvoir la résoudre. Le 4 juin 1831, le prince Léopold de Saxe-Cobourg est élu roi des Belges. Cependant, il accepte la couronne à condition que le congrès national belge accepte dix-huit articles, proposés par la conférence de Londres qui règlent les problèmes territoriaux. Le roi des Pays-Bas va rejeter ces articles, et envahir la Belgique, entraînant ainsi l'intervention française en Belgique par l'armée du Duc d'Orléans en 1832, dont Flahaut fera par-

²⁶ *Mémoires de Talleyrand*, tome IV, p 62, lettre de Talleyrand à Sébastiani du 10 février 1831.

²⁷ *Ibid*, p 64, lettre de Talleyrand à Sébastiani du 12 février 1831.

²⁸ Léopold Ier de Saxe-Cobourg (1790-1865) Neveu du prince Josias de Saxe-Cobourg, il épouse en 1816 la princesse Charlotte, fille unique du futur George IV, qui meurt en couches en 1817, il se fait naturaliser anglais et reste à la cour d'Angleterre. Il est roi des Belges de 1831 à 1865.

²⁹ Lord Palmerston, *Sa correspondance intime pour servir à l'histoire diplomatique de l'Europe, 1830-1865*, édition Didier et Cie, Paris, 1878, tome I, p 14.

³⁰ Emmeric duc de Dalberg (1773-1833), ami intime de Talleyrand, il a participé au congrès de Vienne.

³¹ *Mémoires de Talleyrand*, tome IV, p 74, lettre du duc de Dalberg à Talleyrand du 14 février 1831.

³² Lord Palmerston, *Sa correspondance intime*, tome I, p 14.

tie. Ce n'est qu'en 1839 que le roi des Pays-Bas reconnaît la Belgique et ses dix-huit articles, devenus vingt-quatre.

Flahaut est donc rapidement impliqué dans les affaires extérieures qui touchent la Monarchie de Juillet. La question de la Belgique, essentielle, a été une première grande expérience diplomatique pour Flahaut. Cependant il est toujours dirigé par son père, et n'exprime que très peu son avis sur la question. Sur le problème de la Pologne, qui apparaît parallèlement à celui de la Belgique, l'impact est moins important en Europe. En effet l'Angleterre y joue un rôle moindre – c'est sûrement pour cette raison que Talleyrand y fait envoyer Flahaut. Mais ce dernier, sans personne pour lui barrer la route, va beaucoup plus s'investir pour ce pays, notamment à cause de ses souvenirs napoléoniens qui lui ont fait découvrir la Pologne.

7.2 La mission à Berlin : le combat de Flahaut pour la Pologne

7.2.1 La situation singulière de la Pologne par rapport à la France

Le problème de la Pologne en France découle directement de la Révolution de 1830, et est étroitement lié aux soucis de l'indépendance de Belgique.

Le 5 mai 1831, Flahaut est fait grand officier de la Légion d'honneur par Louis-Philippe, deux jours avant qu'il ne lui annonce qu'il est nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès de Sa Majesté le roi de Prusse. Talleyrand, qui reste très poli avec son fils malgré son refus de lui céder sa place à Londres, lui envoie une lettre pour le féliciter de sa nomination en Prusse : « *Mon cher Charles, je suis charmé que vous alliez à Berlin. C'est aujourd'hui une place de première importance* »³³. Talleyrand ne considère pas son fils capable d'améliorer la situation, mais il l'amadoue pour l'éloigner de son poste d'ambassadeur à Londres, que son fils convoite.

Il est nécessaire de rappeler la situation de la Pologne pour comprendre la raison pour laquelle la France s'investit autant dans la résolution de ce conflit. Depuis la création du Grand Duché de Varsovie par Napoléon en 1807, la Prusse et la Russie ayant une grande partie du territoire sous leur autorité, se retrouvent amputées d'un important morceau de ces territoires. En 1809, Napoléon agrandit encore le Duché avec les territoires de l'Autriche perdus après la défaite de cette dernière à Essling. En 1812, pendant la Campagne de Russie, nous avons déjà mentionné que la Pologne sert de base arrière aux Français. Il va donc de soi qu'en 1813, après les premières défaites de Napoléon, les Russes – occupant la moitié du territoire de la Pologne avant la création du Duché – vont reprendre le pays. Avec le Congrès de Vienne en

³³ AN 565 AP 12, dossier 15, pièce 209, lettre de Talleyrand à Flahaut du 12 mai 1831.

1815, les alliés rendent naturellement une partie de la Pologne à la Prusse, et une grande moitié à la Russie³⁴.

La particularité de la Pologne réside dans le fait que c'est le seul pays avec lequel la France n'a jamais été en guerre, au moment où il était indépendant. Il y a aussi, en France, un sentiment de remords à l'égard de son ancien allié. En 1815, les gouvernants n'ont pas su empêcher le démembrement de ce pays créé par Napoléon. Ainsi, aider la Pologne dans sa révolte en vue d'obtenir son indépendance revient pour les Français à prendre leur revanche sur les traités du Congrès de Vienne. Il ne faut pas négliger l'influence française en Pologne, avec la création du Duché de Varsovie, qui introduit comme dans une grande partie de l'Europe occupée par Napoléon, le code civil et toutes les institutions françaises, notamment la suppression de la féodalité et l'introduction des principes de liberté et d'égalité. Comme dans de nombreux pays d'Europe, un sentiment nationaliste se développe alors en Pologne, insufflée par la situation en France en 1830.

Comme la Belgique, la Pologne va donc secouer la France d'un sentiment unanime en faveur de son indépendance, ce qui crée des tensions au sein du gouvernement. Même Flahaut sera en désaccord avec le ministre et le roi, situation exceptionnelle puisqu'il va jusqu'à prendre des initiatives.

7.2.2 La révolte de la Pologne et le rôle de Flahaut à Berlin

Quelle est alors l'origine de la révolte en Pologne ? Inspirés par la Révolution de 1830 en France, puis la révolte des Belges pour obtenir leur indépendance, les Polonais vont à leur tour s'insurger à Varsovie le 29 novembre 1830 contre la Russie qui les gouverne. L'armée polonaise, que l'Empereur de Russie Nicolas Ier a mobilisé contre les Turcs, les Français puis les Belges, s'empare du pouvoir à Varsovie sous le commandement d'un ancien général de Napoléon, le prince Czartoryski³⁵ (on voit bien ici l'influence de Napoléon en Pologne). Ce prince va présider le gouvernement provisoire désigné en janvier 1831 par la Diète polonaise, qui déclare le 25 janvier l'indépendance de la Pologne. Début février, les troupes de Nicolas Ier commencent l'invasion de la Pologne : les républicains, les bonapartistes et même les catholiques réclament à Louis-Philippe une intervention en faveur de la Pologne. Mais

³⁴Voir l'article sur la Pologne sous Napoléon dans *Histoire et dictionnaire du Consulat et de l'Empire*, Robert Laffont, Paris, 1995, p 1022.

³⁵Prince Adam Czartoryski 1770-1861. Ardent défenseur de la cause polonaise en Russie, il appartient à une grande famille polonaise, il comme envoyé comme otage à Saint Petersbourg après le dernier partage de la Pologne. Il s'y lie avec Alexandre, mais Paul Ier l'envoie en poste diplomatique en Italie. Rappelé par Alexandre Ier dès son avènement, il devient ministre des Affaires Étrangères. Hostile à Napoléon, il pousse Alexandre à entrer dans la troisième coalition. Il est à ses côtés lors de la campagne de 1807, mais Tilsit l'écarte du pouvoir. Il ne revient qu'en 1814 (Alfred Fierro, André Palluel-Guillard, Jean Tulard, *Histoire et dictionnaire du Consulat et de l'Empire*, Robert Laffont, Paris, 1995, p 1793).

le roi s'y oppose pour deux raisons majeures : il est techniquement impossible d'aider les Polonais militairement, par mer ou par terre. Politiquement, rappelons que Louis-Philippe a été reconnu par les souverains européens, à condition qu'il garantisse la paix en Europe. De plus, Louis-Philippe a choisi le principe de non-intervention en Belgique, il doit donc l'appliquer également pour la Pologne³⁶. Le roi adopte une théorie de l'apaisement, et envoie d'abord le duc de Mortemart³⁷ en Russie, afin d'adoucir les réactions du Tsar. Mortemart traverse la Pologne en janvier 1831 et annonce aux émissaires polonais qu'ils ne pourront compter sur l'intervention française. Malgré cela, les Polonais vont remporter quelques victoires contre les Russes. C'est à ce moment-là que Sébastiani (toujours ministre des Affaires Etrangères malgré le changement de ministère en mars) et le roi décident d'envoyer Flahaut à Berlin³⁸.

Ils ne choisissent pas Flahaut par hasard : ancien soldat de l'Empire, ses affinités pour la Pologne ne sont pas méconnues du roi et de son ministre. Flahaut, fermement convaincu par l'idée d'indépendance de la Pologne, sera certainement le meilleur des diplomates pour convaincre le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III. Le but serait alors de convaincre la Prusse du bien fondé de la révolte polonaise contre la Russie, et de la rallier à la conception de la France contre le Tsar. En réalité, la mission de Flahaut à Berlin consiste plus à observer l'attitude des Prussiens, et à s'imprégner des idées de Frédéric-Guillaume III sur les questions belges et polonaises³⁹.

Flahaut arrive le 9 juin à Berlin, et avant même de prendre ses fonctions auprès du roi de Prusse, il écrit à Sébastiani pour l'informer des divers problèmes rencontrés sur les routes d'Allemagne, et sa première conversation avec M. Ancillon, secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, au sujet des problèmes en Europe (Allemagne, Italie ...). Flahaut a recopié et conservé toutes les lettres particulières et officielles qu'il envoyait à Sébastiani. Consignées dans des cahiers, elles sont fondamentales pour comprendre le rôle de Flahaut pendant sa mission, on s'appuiera donc essentiellement sur cette source.

Le 10 juin, Flahaut se présente chez le roi de Prusse pour prendre ses fonctions. Ce dernier lui témoigne sa satisfaction de le voir envoyé par le gouvernement français, après lui avoir rappelé leur entrevue lorsque Flahaut était sous le commandement de Louis Bonaparte : « *Je suis bien aise de vous*

³⁶Guy Antonetti, *Louis-Philippe*, p 644.

³⁷Casimir Louis, prince de Tonnay-Charente, duc de Mortemart 1787-1875. Issu d'une famille de vieille noblesse d'Ancien Régime, fils et neveu de députés aux Etats-Généraux, il est fait comte au moment de l'Empire, et pair à la Restauration. Il participe aux campagnes de l'Empire, notamment en Prusse, en Pologne et en Russie. Il est ambassadeur de Russie de 1828 à 1830 sous Charles X, puis à nouveau sous Louis-Philippe. Il est mis à la retraite en 1848, et Louis Napoléon le rappelle pour le commandement de la division militaire de Bourges. (Jean Tulard, *Dictionnaire du second Empire*, Fayard, Paris, 1995, p 855).

³⁸Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, p 228.

³⁹*Ibid*, p 229.

revoir, a repris le Roi; et d'après tout ce que j'ai appris de votre caractère personnel et de vos principes, le choix que votre Gouvernement a fait de vous m'est très agréable »⁴⁰. Flahaut explique également quelle est l'attitude qu'il doit adopter dans l'affaire de Pologne : « de ne point m'occuper de cette affaire, autrement que dans un but d'humanité, et de me renfermer entièrement dans la ligne que nous traçaient nos rapports avec l'Empereur de Russie ». Flahaut va se rendre le même jour chez Ancillon, et le lendemain chez le comte de Bernstoff, président du Conseil, qui malgré sa maladie, s'investit dans les affaires politiques de son pays. Flahaut va alterner ses journées entre les visites à Ancillon et celles au comte de Bernstoff, pour parler essentiellement de la Belgique et de la Pologne, mais aussi de tous les pays d'Europe. Dans sa correspondance, on remarque surtout qu'il justifie auprès du gouvernement prussien, l'attitude de la France dans chacune de ces affaires : « Je me suis rendu ce matin chez le Comte de Bernstoff à qui je voulais donner des explications sur les scènes qui, malheureusement, viennent encore de se passer à Paris »⁴¹. Il ne va cependant pas s'entendre avec Ancillon, partisan de la cause russe, qui lui annonce dès le 10 juin : « cette malheureuse question ne peut plus se terminer que sur le terrain de la soumission ou de la victoire »⁴². Ancillon assure malgré tout à Flahaut ses intentions pacifiques à l'égard de la Pologne. Flahaut, peu convaincu par cela, ne s'engage pas, et comme le gouvernement français le souhaite, il reste neutre.

Mais à mesure que la mission à Berlin avance et que les Russes prennent le dessus sur les Polonais, Flahaut ne peut rester neutre, tant face au gouvernement prussien que face au gouvernement français. À partir du 28 juin, il va adopter une autre attitude, suggérant à Louis-Philippe davantage d'investissement dans la question polonaise.

7.2.3 Prise en main de la question polonaise par Flahaut : l'échec de sa mission

Le 28 juin, Flahaut écrit donc à Sébastiani : « Que deviendront ces malheureuses victimes ? Poussés, d'un côté, par les armes du vainqueur, repoussés, de l'autre, par le cordon sanitaire prussien, peut-on se figurer une situation plus déplorable que celle des ces infortunés ? »⁴³. Puis, Flahaut laisse entendre qu'il lui semble maintenant impossible de rester passif dans cette question polonaise. On ressent même un reproche sur l'attitude qu'a adopté le roi : « Je suppose que le Gouvernement du Roi, après avoir suivi le système d'une rigoureuse neutralité pendant la lutte et avoir évité jusqu'à la

⁴⁰ AN 565 AP 14, dossier 4, pièce 32, lettre particulière de Flahaut à Sébastiani du 10 juin 1831.

⁴¹ *Ibid*, lettre particulière de Flahaut à Sébastiani du 25 juin 1831.

⁴² *Ibid*, lettre particulière de Flahaut à Sébastiani du 10 juin 1831.

⁴³ *Ibid*, pièce 33, lettre particulière de Flahaut à Sébastiani du 28 juin 1831.

plus légère apparence d'une intervention, ne voudra pas refuser des secours aux malheureux qui pourraient en avoir un besoin pressant ». Pour finir, il demande au gouvernement français de l'argent pour aider les Polonais si les Russes détruisent le pays : « *Je prie Votre Eminence de vouloir bien me dire si elle met des fonds à ma disposition pour cet usage* ». Le roi accepte d'envoyer à Flahaut 300 000 francs le 6 juillet. Sébastiani et Louis-Philippe ne restent pas sourds aux suggestions de Flahaut, et début juillet, ils vont accepter de tenter une démarche en faveur de la Pologne. Le 7 juillet, Flahaut reçoit une dépêche de Sébastiani, lui ordonnant de parler au ministre prussien de la façon dont les Français perçoivent la réaction prussienne par rapport à la Pologne⁴⁴ : l'opinion française ne comprend pas la partialité du gouvernement prussien en faveur des Russes. Flahaut a conscience de la délicatesse de la mission, et le 14 juillet, il se rend, non pas auprès du ministre des Affaires Etrangères, M. Ancillon, mais auprès du Comte Bernstoff, qui s'est remis de sa maladie et a repris ses fonctions. Il explique à Bernstoff, « *qu'on voit avec peine en France ce qui se dit des facilités accordées aux agents Russes par les autorités prussiennes ; des secours qu'ils reçoivent de ce pays en subsistances, en munitions de guerre, et même en officiers et soldats d'artillerie et de génie. On regarde cette conduite comme tout tout-à-fait contraire au système de neutralité adopté par le Gouvernement* »⁴⁵. Ce à quoi lui répond le comte de Bernstoff : « *D'abord, [...] nous n'avons pas adopté un système de neutralité. [...] Nous ne reconnaissons aucunement les Polonais comme puissance. [...] Nous avons pris pour règle l'inaction, mais non pas la neutralité* ». Le président du Conseil prussien reconnaît donc la partialité non cachée de son gouvernement en faveur des Russes, ce qui le fait entrer directement en conflit avec Flahaut. Il n'est pas aisé pour ce dernier d'imposer les directives de Sébastiani, et encore moins de défendre, de son propre chef, le parti de la Pologne. Le Comte de Bernstoff continue : « *Le rétablissement de la Pologne indépendante serait une cause de troubles sans fin en Europe* ». Flahaut va malgré tout encore tenter de convaincre le comte, en l'assurant du mauvais sentiment que produit dans les pays européens la faveur des Prussiens pour les Russes. Flahaut fait part de son opinion à Sébastiani après cette rencontre avec le comte de Bernstoff, exprimant sa confiance, malgré tout, dans le gouvernement prussien, qui, selon lui, « *tient à rester dans des relations amicales avec la France* ». Reste que selon Flahaut, il ne faut pas imposer trop de choses à la Prusse, car elle se rangerait rapidement aux côtés de la Russie. Il faut lui faciliter son rôle d'inaction en restant en bon terme avec la Prusse, même s'il n'y a rien à attendre d'elle en faveur de la Pologne.

Malgré ces bons conseils, Flahaut va insister auprès de Bernstoff, mais également d'Ancillon. Car les nouvelles qui arrivent de Pologne, relatées quo-

⁴⁴Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, p230.

⁴⁵AN 565 AP 14, dossier 4, lettre particulière de Flahaut à Sébastiani du 14 juillet 1831.

tidiennement par Flahaut dans ses missives, sont de plus en plus critiques. Sa pitié pour les Polonais ne fait que s'accroître. Le 18 juillet, sans ordre de la part du gouvernement français, il se rend chez le comte de Bernstoff : « *J'ai reçu des lettres du Consul et du Roi de Varsovie, et dont le contenu m'a fait rechercher l'occasion d'entretenir M. le Comte de Bernstoff* »⁴⁶. Flahaut rend compte au ministre français de son entrevue du lendemain, expliquant les plaintes des Polonais qui accusent les Prussiens de fournir aux Russes des vivres et des munitions, ce que Flahaut et le ministre savent déjà, et que Bernstoff n'a pas démenti. Flahaut le ressent comme une injustice, et va se plaindre auprès du Président du Conseil prussien. Cette fois, l'entrevue entre les deux hommes est agitée, Bernstoff affirmant à Flahaut que « *l'enthousiasme pour cette cause polonaise est telle chez vous, en Angleterre, et en Allemagne même, que c'est du fanatisme* »⁴⁷. Malgré cela, Flahaut lui demande d'intervenir auprès des Russes : « *une remontrance amicale du Roi, faite d'accord avec les Gouvernements Français et Anglais, ne saurait manquer d'agir sur l'Empereur* ». Remarque à laquelle Bernstoff s'insurge : « *Comment voudriez-vous [...] que nous intervenions entre un souverain et ses sujets insurgés, et en faveur de l'insurrection ! Mais il aurait bien plutôt le droit de nous demander de contribuer à leur soumission* ». Flahaut termine sa lettre à Sébastiani en affirmant que malgré le ton, la conversation s'est passée sans aucune aigreur. Cependant, il justifie auprès de son ministre cette conversation, qui ne lui a pas été ordonnée : « *Dans la situation grave et menaçante où se trouve l'armée polonaise, j'aurais cru manquer à un devoir, si j'avais négligé de m'assurer des dispositions du cabinet Prussien* ». Mais Flahaut s'est un peu trop investi dans son devoir, ayant avancé des propos au sujet du gouvernement français qui dépassaient sûrement les intentions de Louis-Philippe. Ce dernier est toujours dans une politique de non-intervention, malgré l'opinion française qui voit à ce moment la Pologne s'enliser dans la guerre contre la Russie.

A la suite de ce nouveau refus de Bernstoff d'agir en faveur des Polonais, Flahaut doit retourner en France puisque sa mission est achevée : Louis-Philippe et son ministre connaissaient l'avis du gouvernement prussien sur la question de la Belgique, et celle de la Pologne. De plus, le 22 juillet l'Angleterre refuse de s'allier à la France pour convaincre le Tsar d'une conciliation avec la Pologne, ce qui renforce la conviction du roi français. Mais Flahaut ne s'avoue toujours pas vaincu, et demande à Sébastiani un congé pour prolonger sa présence à Berlin. Il va se rendre à nouveau auprès du comte de Bernstoff et de M. Ancillon, leur tenant les mêmes discours que précédemment : le 25 juillet, après la nouvelle du refus du gouvernement anglais, sa requête auprès d'Ancillon est vaine, il lui répond : « *Croyez [...] que, dans notre opinion, la démarche que vous proposez, loin d'être favorable à la cause*

⁴⁶ AN 565 AP 14, dossier 4, pièce 33, lettre de Flahaut à Sébastiani du 17 juillet 1831.

⁴⁷ *Ibid.*, lettre particulière de Flahaut à Sébastiani du 18 juillet 1831.

*de l'humanité, ne ferait que lui nuire ; et je crois pouvoir vous assurer que la résolution du Roi à cet égard est invariable »*⁴⁸. Le 9 août, c'est auprès de Bernstoff que sa tentative échoue.

Jusqu'en septembre, Flahaut va continuer à rapporter à Sébastiani dans une abondante correspondance, la situation en Pologne et les réactions du gouvernement prussien. Il va donc rester en contact avec les ministres prussiens, mais sans parvenir à les rallier à sa cause. Le 7 septembre 1831, Varsovie capitule, et le 8 les Russes pénètrent dans la ville et se livrent à des massacres de Polonais, militaires et civils. Flahaut apprend la chute de Varsovie le 11 septembre : « *Je viens d'apprendre par une estafette arrivée au Gouvernement Prussien l'entrée de l'armée russe à Varsovie par capitulation »*⁴⁹. La mission de Flahaut s'arrête réellement cette fois, avec la capitulation de la Pologne. En France, la nouvelle soulève les partisans de la Pologne, et accuse le gouvernement de n'avoir rien fait. Malgré cette agitation, et après un débat houleux dans la capitale, la cause polonaise est oubliée, Paris étant préoccupé par d'autres soucis intérieurs. Quant à Flahaut, déçu par la tournure finale qu'a prise l'affaire polonaise, il ne songe plus qu'à rentrer en France. Le 13 septembre, il annonce à Sébastiani qu'il revient à Paris. Le retour sera long puisque des périodes de quarantaines sont mises en place à chaque frontière à cause du choléra, arrivé officiellement à Berlin le 2 décembre 1831.

Sa mission achevée, Flahaut n'est pas mécontent de rentrer à Paris. Il est en revanche très déçu de n'avoir pu aider la Pologne à gagner son indépendance. A son retour, il écrit quelques pages sur la Pologne, qu'il nomme « *mémoire sur la Pologne* », dans lequel il explique ce qui, selon lui, a engendré le problème polonais⁵⁰.

Ce poste à Berlin a beaucoup de similitude avec un poste d'ambassadeur, Flahaut a un rôle de conciliateur, mais également d'informateur pour le gouvernement français. Talleyrand aura finalement eu une bonne idée de l'envoyer là-bas, car pour Flahaut, cela aura été un combat de conviction. On peut constater dans la décision de Talleyrand que, malgré leur récente dispute et le fait qu'il refuse de lui laisser l'ambassade de Londres, il ne l'envoie pas sur un poste mineur. En effet Talleyrand, même s'il ne le mentionne pas en public, encourage la révolte des Polonais, qui peut aider à la question belge⁵¹, et il est toujours favorable à l'indépendance des pays. Ce qui ne l'empêche pas de critiquer l'échec de Flahaut sur cette mission : « *M. de Flahaut alla plus tard représenter la France à Berlin où, au lieu de chercher à nous concilier le gouvernement prussien, il se prononça avec une telle vivacité pour la cause polonaise qu'au bout de deux ou trois mois, il se vit obligé de quitter son poste, dégoûté de n'exercer aucune influence sur une des trois cours qui avaient*

⁴⁸ AN 565 AP 14, dossier 4, pièce 34, lettre particulière de Flahaut à Sébastiani du 25 juillet 1831.

⁴⁹ *Ibid*, pièce 35, lettre particulière de Flahaut à Sébastiani du 11 septembre 1831.

⁵⁰ *Ibid*, pièce 52, mémoire sur la Pologne.

⁵¹ Emmanuel de Waresquiel, *Talleyrand*, p 582.

partagé la Pologne »⁵². Il y a sûrement un fond de vérité dans ces mots écrits quelques temps après la mission de Flahaut : il est certain que, avec son expérience et ses liens avec les pouvoirs, Flahaut aurait souhaité jouer un rôle important dans les monarchies européennes. Il est certain aussi qu'il n'est peut-être pas si bon diplomate, puisqu'il s'est laissé emporter par ses sentiments à l'égard des polonais, agissant sans l'autorisation de son ministre – Talleyrand a souvent fait de même, mais sans doute avec plus de talent. Il ne faut pas non plus oublier que Talleyrand et Flahaut étaient fâchés, et que Talleyrand a injustement écrit ces mots pour prouver l'incapacité de son fils à obtenir son poste à Londres ; car Flahaut a quand même essayé de concilier le gouvernement prussien avant de s'emballer pour la cause polonaise.

Ce poste, qui va dégoûter Flahaut de l'attitude des monarchies européennes, va aussi l'inciter à se tourner vers l'armée en 1832. Puis sa femme va se démener pour lui trouver le poste d'ambassadeur à Vienne : fier mais beaucoup moins convaincu qu'à Berlin, Flahaut va prendre ses fonctions l'ambassade de Vienne très paisiblement.

⁵² *Mémoires de Talleyrand*, tome III, p 417.

Chapitre 8

Ses ambassades : au plus proche des pouvoirs européens

La carrière diplomatique de Flahaut continue, malgré ses échecs et sa déception à Berlin. Sa femme joue toujours un rôle assez important dans l'obtention de ces postes à l'étranger. Pour Flahaut, qui se trouve maintenant au cœur des pouvoirs européens, ces ambassades peuvent lui permettre de s'investir dans la politique européenne et éventuellement de prendre des initiatives. Sa première ambassade, au cours de laquelle il est très proche de Metternich, ne le révèle pourtant pas en homme de convictions.

8.1 Vienne

8.1.1 L'arrivée de Flahaut à Vienne et les tenants de sa mission

L'ambassade de Vienne est une victoire pour Flahaut. Rappelons que l'obtention de ce poste n'a pas été simple : les intrigues des Flahaut auprès des différents ministres se sont multipliées, surtout de la part de Mme de Flahaut. La duchesse de Dino rapporte dans sa chronique les péripéties jusqu'à la nomination officielle de Flahaut ; le 25 septembre 1840, elle écrit « *M. de Flahaut s'est rabattu sur l'ambassade de Vienne, et on croit qu'il l'obtiendra* »¹ ; le 5 mai 1841 : « *Le Roi veut y envoyer Montebello, mais M. Guizot, poussé par Mme de Lieven, veut que Vienne soit donné à M. de Flahaut* »² ; de Vienne le 10 juin : « *Le choix de M. de Flahaut comme ambassadeur de France ici semble de plus en plus probable* »³, et enfin sa nomination officielle le 1er octobre.

¹Duchesse de Dino, *Chronique de 1831 à 1862*, Plon, Paris, 1909, tome II, p 384.

²*Ibid*, p 64.

³*Ibid*, p 83.

Malgré l'insistance de Mme de Lieven auprès de Guizot, et l'insistance de celui-ci auprès de Louis-Philippe pour faire nommer Flahaut ambassadeur⁴, le roi ne s'est pas plié à la proposition de Guizot sans raison. En Autriche, le chancelier Metternich, principal acteur du Congrès de Vienne et de l'écrasement de la France en 1814, grand ami de Talleyrand à l'époque, dirige toujours la politique en Autriche, et de ce fait sur une bonne partie de l'Europe. Mais le chancelier énergique qui reconstitue l'Europe en 1814, a laissé place en 1841 à un homme autoritaire, qui ne permet aucune réforme dans son pays – l'activité agricole reste prépondérante en Autriche, et contrairement à la France ou à l'Angleterre, le commerce et l'industrie de l'Autriche ne se développent pas rapidement – ce qui fait régner un immobilisme à la cour de Vienne, qu'il aimerait étendre à toute l'Europe. Partisan d'une société paisible, Metternich, qui a gardé une place dans les relations extérieures, n'est plus le pilier essentiel dans les questions européennes. Les décisions se prennent à Londres mais il reste important pour la France de conserver des relations cordiales avec l'Autriche. Mais depuis 1836, Talleyrand s'est brouillé avec Palmerston, et en homme de l'Ancien Régime, il conseille à Louis-Philippe de se tourner vers les puissances continentales, car les relations avec l'Angleterre ne sont plus au beau fixe. Louis-Philippe et ses divers gouvernements ne veulent donc pas contrarier Metternich⁵. Cependant, le roi et son ministre des Affaires Étrangères, Guizot, ont conscience du rôle peu important qu'est le poste d'ambassadeur à Vienne ; il s'agit plus en réalité d'un poste mondain que d'un poste politique. Envoyer Flahaut est donc dans l'intérêt du roi : ancien soldat de l'Empire – dont la chute rappelle à Vienne la période faste du pays –, nouveau diplomate ayant prouvé qu'il est effectivement meilleur à entretenir des relations cordiales avec les ministres étrangers qu'à régler les questions politiques, et, par sa femme, connaissant parfaitement les milieux mondains, Flahaut est l'agent parfait.

Fin octobre, Flahaut part à Vienne sans sa femme, et avec les instructions de Guizot : « *Nous n'avons, avec le Gouvernement auprès duquel le Roi vous a chargé de le représenter, point d'alliance positive et particulière, et ils nous convient, dans l'intérêt de notre influence avec l'Europe comme de la paix générale, de ne contracter qu'avec une extrême réserve des liens qui pourraient altérer l'indépendance de notre politique* »⁶. Guizot expose ensuite à son ambassadeur les divers problèmes en Europe sur lesquels Flahaut doit porter une attention particulière : la question d'Orient qui dure depuis 1831⁷, la question Suisse, les relations entre la cour de Prusse et celle de Vienne, entre la Russie et l'Autriche, et entre l'Italie et l'Autriche, et enfin le problème

⁴ AN 565 AP 15, dossier 1, pièce 1, lettre du 10 septembre 1841 de Guizot à Flahaut pour lui annoncer que le roi l'a choisi pour être ambassadeur auprès de l'Empereur d'Autriche.

⁵ Guy Antonetti, *Louis-Philippe*, Fayard, Paris, 1994, p 755.

⁶ AN 565 AP 15, dossier 1, pièce 4, instructions de Guizot pour Flahaut datées du 30 octobre 1841.

⁷ Serge Bernstein et Pierre Milza, *Histoire du XIXe siècle*, Hatier, Paris, 1996, p 275.

de la succession en Espagne. Il termine ses instructions ainsi : « *L'action diplomatique, si vive et si tendue il y a quelques mois, s'est singulièrement ralentie ; [...] vous saurez mettre à profit, pour établir votre position et préparer vos moyens d'information et d'action, le loisir qui vous est ainsi assuré* ». Guizot mentionne également à plusieurs reprises que, pour certaines questions – notamment pour les relations entre la France et l'Autriche – il ne sera nécessaire que d'observer sans intervenir. Ces instructions prouvent que Guizot a conscience du rôle peu politique de cette ambassade, et qu'il compte bien sur les talents de Flahaut dans la vie mondaine pour entretenir d'excellents rapports entre l'Autriche et la France. Le peu d'importance politique qu'accorde Guizot à cette mission se retrouve dans les dépêches officielles – consultables aux archives du ministère des Affaires Etrangères – qu'il envoie à Flahaut et qui sont peu nombreuses. Les lettres particulières quant à elles ne font que relater à Flahaut la politique en France, et éventuellement les répercussions des affaires avec l'Autriche. Flahaut saura d'ailleurs reprocher au ministre français de l'oublier : « *Vous me promettez de reprendre avec moi une correspondance un peu assidue. Je vous en remercie, car vous m'avez en effet cruellement négligé depuis quelques temps et ce manque de tout rapport d'un gouvernement avec son ambassadeur ne peut qu'être très nuisible à ce dernier sous tous les rapports* »⁸.

8.1.2 La vie mondaine de l'ambassadeur de France à Vienne

Flahaut arrive à Vienne le 18 novembre, sans presser son voyage, puisque aucune mission d'importance ne l'attend⁹. Dès son arrivée, il écrit à Metternich pour lui demander de le recevoir : « *Soyez donc assez bon pour m'indiquer quand il vous conviendra de me recevoir* »¹⁰. Metternich lui répond immédiatement, et la première rencontre depuis des années entre les deux hommes va très bien se passer. Malgré ses réticences, Metternich accueille très bien Flahaut : « *La réception que m'a fait le Prince a été parfaitement gracieuse et obligeante. Malgré la longue interruption de nos rapports, nous nous sommes trouvés [...] anciennes connaissances* »¹¹. De ce fait, leurs sujets de conversations vont rapidement concerner les affaires politiques de l'Autriche et de la France, et plus généralement de l'Europe. Flahaut comprend rapidement l'immobilité de la cour de Vienne, et la volonté de Metternich de ne rien bouleverser. Dans cette lettre, il résume très bien ce que va être l'ambas-

⁸AN 565 AP 15, dossier 3, pièce 220, lettre particulière de Flahaut à Guizot du 4 août 1843.

⁹Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, Perrin, Paris, 1974, p 274.

¹⁰AN 565 AP 15, dossier 1, pièce 16, lettre particulière de Flahaut à Guizot du 18 novembre 1841, pour lui relater son arrivée à Vienne.

¹¹*Ibid*, lettre particulière de Flahaut à Guizot du 24 novembre 1841.

sade à Vienne : il lui faut appliquer l'immobilisme de Metternich, et éviter les éventuels troubles européens – notamment avec le duc de Bordeaux¹².

Flahaut s'adapte facilement à la cour de Vienne, avant même l'arrivée de sa femme. Ses rapports avec Metternich sont très cordiaux, puisqu'il l'accompagne plusieurs fois sur ses résidences secondaires. Auprès de Guizot, il va souvent justifier le point de vue de Metternich, comme par exemple dans cette lettre particulière du 29 novembre, sur le problème belge – qui n'est toujours pas résolu en 1841 – : « *Il (Metternich) est entièrement de votre opinion, et cela prouve l'impartialité du jugement du prince car en Allemagne on est généralement fort mal disposé pour ce souverain* »¹³, et plus loin : « *le prince de Metternich qui veut, avant tout, que le pain et le repos de l'Europe ne soient pas troublés* ». Flahaut a très bien compris sa mission : il va rapporter, en bon ambassadeur, toutes ses rencontres avec Metternich à Guizot, par des lettres officielles ou particulières. Puisque nous étudions essentiellement la façon dont Flahaut voit la politique européenne pendant toute sa vie, ce sont les lettres particulières échangées avec Guizot qui servent de base pour cette étude. Dans les lettres officielles conservées aux archives du ministère des Affaires Etrangères, Flahaut ne commente jamais les faits politiques marquants, mais ne fait que rapporter au ministre français ce qu'il se passe à Vienne¹⁴. Et l'on constate que dès les premiers jours de son arrivée, il remplit consciencieusement sa mission puisqu'il rapporte les réactions du gouvernement à Vienne sur les déplacements du duc de Bordeaux¹⁵, ainsi que les problèmes à la frontière en Espagne. Louis-Philippe est d'ailleurs satisfait de son travail, et Guizot fait part de son contentement à Flahaut, qui lui répond : « *je suis heureux d'apprendre que le Roi est content de mes premières dépêches* »¹⁶.

La fin de l'année 1841 se passe donc tranquillement pour Flahaut, et 1842 s'ouvre sur une vie tout aussi paisible. Flahaut va s'installer dans la vie mondaine de la cour d'Autriche ; avec l'arrivée de sa femme à l'automne 1842, ils vont réellement s'y imposer. La princesse Mélanie de Metternich, épouse du chancelier, écrit dans son journal au sujet de la maison de Flahaut : « *Son service de table est parfait et d'un goût excellent, l'argenterie très belle ;*

¹²Voir en annexe B.2, page 164.

¹³AN 565 AP 15, dossier 1, pièce 18, lettre particulière de Flahaut à Guizot du 29 novembre 1841.

¹⁴On peut cependant consulter ces archives au Quai d'Orsay sous la cote suivant : Correspondance Politique, Autriche, de 1841 à 1848 : volumes 429 à 434.

¹⁵Fils du duc de Berry, lui-même frère de Charles X, le duc de Bordeaux était destiné au trône sous la régence de Louis-Philippe, à la chute de son père en 1830. Mais Louis-Philippe prend seul le pouvoir, et le duc de Bordeaux va passer du côté des opposants à Louis-Philippe, en tête du parti des Légitimistes. Le gouvernement de Louis-Philippe craint toujours que le duc de Bordeaux ne se mette à la tête d'un complot pour renverser le roi, ce qui explique qu'il soit très surveillé.

¹⁶AN 565 AP 15, dossier 1, pièce 20, lettre particulière de Flahaut à Guizot du 24 décembre 1841.

bref, l'ensemble est d'un style irréprochable et tout à fait digne d'un grand seigneur »¹⁷. Toujours avec l'accord de Guizot, il va souvent accompagner Metternich, dans ses résidences secondaires, sûrement pour ne pas manquer à ses devoirs d'ambassadeur, mais également parce qu'il s'entend très bien avec le chancelier, qui l'encourage à l'accompagner. On le trouve par exemple à Marienbad en juillet 1842 : « *Le prince de Metternich part à la fin du mois pour Königswart; je comptais, ainsi que je vous l'ai mandé, profiter de son absence pour aller aux Eaux de Carlsbad, mais il m'a, ainsi que la princesse, tant engagé à aller à Marienbad qui n'étant qu'à une lieue de chez eux; m'offrirait l'occasion de les voir souvent* »¹⁸, ou à Ischlen août 1844¹⁹.

Pour asseoir leur situation mondaine, les Flahaut tiennent des salons et donnent régulièrement des bals, afin de rester continuellement dans le milieu de la cour. La duchesse de Dino, toujours en contact avec Vienne, écrit le 21 février 1843 : « *les Flahaut ont donné deux forts beaux bals* »²⁰. Ils organisent aussi des dîners, en faveur de bonnes œuvres par exemple²¹.

Mais malgré cette vie si paisible – même la duchesse de Dino ne s'y trompe pas : « *On mène ici une vie bien autrement calme qu'à Berlin. La Cour ne s'aperçoit pas* » – un évènement va bouleverser Flahaut, c'est la mort du duc d'Orléans qui survient le 13 juillet 1842, suite à une chute de cheval. La France entière compatit avec la famille royale, et même Flahaut, fâché avec les Orléans depuis 1838, est profondément touché par la mort du duc, qu'il a servi avec beaucoup d'ardeur, et qui appréciait Flahaut en retour. Il écrit à Guizot : « [La mort du duc d'Orléans] *m'a bouleversé au point que j'ai de la peine à rassembler mes idées. C'est personnellement le coup le plus cruel qui ait put me frapper mais lorsque je songe au Roi, à la Reine et à la famille royale de mon pays, j'éprouve une espèce de vertige* »²². Cet évènement va effacer la dispute entre Flahaut et Louis-Philippe, qui reprendront des relations très amicales jusqu'au ralliement de Flahaut à Louis-Napoléon Bonaparte. Flahaut a conscience de l'importance de la mort du duc d'Orléans, aîné de Louis-Philippe, il était destiné à hériter du trône à la mort de son père. Le régime de Louis-Philippe se trouve donc déstabilisé, et entre dans une période d'incertitude quant à sa pérennité²³ : « *Dans les*

¹⁷ *Mémoires documents et écrits divers laissés par le Prince de Metternich*, Plon, Paris, 1884, volume VI, p 600, Journal de la Princesse Mélanie, 7 juin 1842.

¹⁸ AN 565 AP 15, dossier 2, pièce 103, lettre particulière de Flahaut à Guizot du 17 juillet 1842.

¹⁹ *Ibid*, dossier 4, pièce 280, lettre particulière de Flahaut à Guizot datée du 22 août 1844, écrite d'Ischl.

²⁰ Duchesse de Dino, *Chronique*, tome III, p 238.

²¹ Anne-Laure Guéganic, *Charles de Flahaut, sa vie sa carrière*, mémoire de maîtrise, 1999, p 69.

²² AN 565 AP 15, dossier 2, pièce 97, lettre particulière de Flahaut à Guizot du 18 juillet 1842.

²³ Guy Antonetti, *Louis-Philippe*, p 838.

prévisions que ce malheureux évènement fait naître il faut mettre en première ligne le parti que les factions chercheront à en tirer »²⁴.

Flahaut est donc très proche du pouvoir autrichien, avec Metternich, mais également proche du pouvoir français, grâce à Guizot, avec qui il s'entend très bien, ainsi qu'au roi, avec qui, il a des relations particulières sûrement depuis son enfance et son exil avec sa mère. La mort du duc d'Orléans lui fait réaliser l'instabilité politique de la France, et donc sa fragilité en Autriche ; il va beaucoup plus s'investir dans les problèmes qu'il traite, même s'il garde toujours une certaine réserve, attendant l'aval de Guizot pour soumettre ses avis à Metternich.

8.1.3 La politique de Flahaut menée à Vienne

Charles de Flahaut va donc multiplier les lettres à l'intention du ministre français, en s'investissant un peu plus que précédemment. En effet, sur des questions importantes, il va donner son avis à Guizot, mais sans jamais réellement prendre partie ; on peut essayer de comprendre ses vues politiques à travers ces quelques occasions.

En premier lieu, il va rassurer le chancelier autrichien sur les conséquences du décès du duc d'Orléans : « *Ce à quoi je me suis surtout attaché et non sans quelque succès près du Prince de Metternich, c'est de lui faire bien sentir qu'il serait sans profit pour le parti légitimiste, et qu'en faisant cause commune avec le parti ultra libéral et radical pour l'exploiter, il ne ferait que préparer sa propre perte et l'avènement de la République »²⁵.*

Ensuite, les questions qui préoccupent beaucoup l'Europe sont celles des mariages entre les cours européennes : en France, c'est le mariage la princesse Clémentine, troisième fille de Louis-Philippe, avec Auguste de Saxe-Cobourg. En Espagne, c'est le mariage de la reine Isabelle, nièce de Ferdinand VII, avec un des fils de Louis-Philippe. Et enfin le mariage du duc de Bordeaux. Flahaut les évoque dans ces courriers, mais la plupart du temps ne s'en inquiète pas : au sujet du mariage du duc de Bordeaux avec une archiduchesse, fille du duc de Modène, il dit à Guizot : « *Quant à moi, j'avoue que je n'attache pas une grande importance à ce mariage. Il ne pourra pas ajouter à l'intimité des relations qui lient les deux cours »²⁶.*

En revanche, d'autres sujets le préoccupent plus pour lesquels il essaie réellement de tenir auprès de Metternich son rôle d'ambassadeur : convaincre le chancelier autrichien de l'utilité de la politique française. C'est le cas pour les problèmes que l'Europe rencontre à Cracovie, en Pologne – ce qui explique

²⁴AN 565 AP 15, dossier 2, pièce 107, lettre particulière de Flahaut à Guizot du 21 juillet 1842.

²⁵AN 565 AP 15, dossier 2, pièce 107, lettre particulière de Flahaut à Guizot du 21 juillet 1842.

²⁶AN 565 AP 16, dossier 1, pièce 51, lettre particulière de Flahaut à Guizot du 15 décembre 1845.

l'implication de Flahaut. Cracovie est restée une république indépendante au moment du partage de la Pologne en 1815²⁷ ; logiquement, tous les patriotes polonais qui souhaitent l'indépendance de la Pologne se réfugient dans ce petit Etat. En février 1836, la Prusse, la Russie et l'Autriche décident d'occuper ce territoire, pour supprimer les possibles mouvements de rébellion. La France, qui ne peut s'engager contre l'Autriche, demande aux trois pays qu'ils n'occupent pas Cracovie trop longtemps. L'Autriche va occuper cet Etat jusqu'en 1841²⁸. En 1846, des insurgés polonais renversent le Sénat qui gouverne Cracovie, et ce dernier appelle les trois puissances voisines pour lui venir en aide. Début février, Flahaut rencontre Metternich et rapporte à Guizot que l'Autriche a de nouveau décidé d'envahir Cracovie. Une nouvelle crise polonaise commence, s'étendant jusqu'en Galicie (Pologne autrichienne)²⁹. Mais Flahaut va mettre cette fois beaucoup moins d'enthousiasme qu'en 1831 pour défendre la Pologne. Il va revenir plusieurs fois sur la question dans ses courriers à Guizot, essayant de communiquer son inquiétude sur l'occupation de Cracovie à Louis-Philippe et à son ministre. Mais le gouvernement français ne veut pas revenir sur sa décision, et Guizot lui confirme qu'aucune décision n'est prise pour aider les Polonais, d'autant moins que l'Angleterre ne s'associe pas au problème polonais, et va même rompre ses bonnes relations avec la France au sujet des mariages espagnols³⁰. Flahaut se range donc au côté de son gouvernement, et écrit même à Guizot : « *Personne n'éprouve plus de sympathie que moi pour les infortunés polonais et ne leur en a donné plus de preuves, mais je ne puis consentir à sacrifier à des brouillons en démanche les intérêts politiques de mon pays, sans cesse compromis par eux* »³¹. Flahaut abandonne à nouveau la question de la Pologne, en même temps qu'il quitte Vienne pour Rome, à cause de la santé de sa fille Louise³².

Flahaut s'intéresse également aux affaires en Suisse : la Révolution de 1830, nous l'avons expliqué, a eu des répercussions dans plusieurs pays d'Europe, et la Suisse en fait partie. Comme à Cracovie, ce pays est le refuge de nombreux révolutionnaires allemands, français, polonais... , et comme à Cracovie, Metternich souhaite supprimer tous ces réseaux. De plus, plusieurs cantons ont été touchés par la Révolution en France et voudraient renforcer

²⁷ A nouveau, on constate sur la carte en annexe 2 (page 160) que Cracovie est autonome depuis 1815. Elle a donc eu tout le loisir d'accueillir les patriotes favorables à l'indépendance.

²⁸ Guy Antonetti, *Louis-Philippe*, p 761.

²⁹ Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, p 289.

³⁰ Les Français ne sont pas favorables au mariage de la reine Isabelle avec le fils de Louis-Philippe, tandis que les Anglais désirent eux, un descendant des Bourbons sur le trône d'Espagne. Lorsque Palmerston retrouve son poste au Foreign Office, il est partisan du prince Leopold de Cobourg : les Français s'en trouvent vexés, et les fiançailles de la reine Isabelle avec le duc de Cadix et de l'infante avec le duc de Montpensier, fils de Louis-Philippe, qui sont annoncées, sans consulter les Anglais.

³¹ AN 565 AP 16, dossier 2, pièce 141, lettre particulière de Flahaut à Guizot du 6 mars 1846.

³² *Ibid*, dossier 1, pièce 20, lettre particulière de Guizot à Flahaut du 11 novembre 1845.

le gouvernement fédéral au détriment des politiques autonomes des cantons, et surtout des familles dominantes³³. La politique française, favorable à un gouvernement fédéral jusqu'en 1836, et dans le souci de maintenir la bonne entente avec l'Autriche, va virer de bord et favoriser l'autonomie de chaque canton, en aidant à l'expulsion des réfugiés. En 1844-45, les tensions sont très vives entre les deux partis, libéraux anti-cléricaux, et les conservateurs. Flahaut est plutôt favorable aux conservateurs, et surtout à l'intervention des grandes puissances dans la résolution du conflit : « *Politiquement, je suis charmé que le Prince de Metternich pense, comme moi, que l'entente bien établie, l'accord visible des grandes puissances quant aux affaires de Suisse, est le seul moyen d'exercer là une influence efficace, et de prévenir les embarras que les déchirements intérieurs de la Confédération pourraient amener* »³⁴. Et comme Metternich, il pense qu'il est préférable d'assurer la paix en Europe.

D'une manière générale, Flahaut est donc un bon ambassadeur, apprécié à la fois par Vienne, et par le ministre français. Il ne s'octroie pas de grandes libertés pour prendre des initiatives seul, et toutes ses décisions ou ses paroles sont d'abord confirmées par Guizot ou Metternich. Il exprime son avis sur des affaires importantes, mais qui restent proche de lui : sur la question d'Orient, il n'émet pas d'avis, sur les problèmes avec l'Espagne et l'Italie non plus. De plus, il quitte souvent Vienne pour des raisons familiales ou politiques : il va à Rome à plusieurs reprises, en août 1844 il demande un congé et il quitte Vienne pour Paris. La princesse de Metternich pense même qu'il ne va pas revenir, à son grand regret : « *On dit que Flahaut ne retournera plus Vienne* »³⁵. En 1847, Flahaut part en effet pour l'Angleterre³⁶.

Flahaut, proche des milieux gouvernementaux, n'est malgré tout pas très impliqué dans la vie européenne. Il n'exprime que très peu son avis pendant cette mission, et s'y investit tout aussi peu. Lorsqu'il quitte Vienne en 1848, après la chute de Louis-Philippe, c'est sans regret qu'il rejoint l'Angleterre.

Son ambassade à Londres en 1860 est totalement différente, du fait du contexte politique, et de la place que Flahaut tient aux côtés de Napoléon III.

³³Guy Antonetti, *Louis-Philippe*, p 762.

³⁴AN 565 AP 16, dossier 1, pièce 3, lettre particulière de Flahaut à Guizot du 22 mai 1845.

³⁵*Mémoires documents et écrits divers laissés par le Prince de Metternich*, tome VII, p 66, *Journal de la princesse Mélanie*, 1-4 avril 1845.

³⁶Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, p 291.

8.2 Londres

8.2.1 Le choix de Flahaut comme ambassadeur à Londres

En 1860, Flahaut atteint le poste auquel il aspirait le plus – ainsi que sa femme – d’ambassadeur à Londres. Il succède enfin à son père, après de longues années à chercher par n’importe quel moyen d’y accéder. Ce poste lui avait déjà été proposé par Louis-Napoléon précédemment, mais nous avons vu qu’il le refuse car il ne veut pas servir la République³⁷. Plusieurs éléments entrent en compte à ce moment-là pour expliquer sa nomination. D’abord, nous l’avons maintes fois expliqué, sa situation en Angleterre : y ayant fait une partie de son éducation et y demeurant régulièrement depuis 1817, il y a de nombreuses relations politiques qui ne peuvent que servir l’Empereur et il connaît parfaitement les manières de penser des Anglais. De plus en 1860, il est âgé de 75 ans, et a derrière lui une longue carrière diplomatique, avec notamment l’expérience de l’ambassade de Vienne. Le contexte explique cette nomination : Napoléon III n’a rien à voir avec Louis-Philippe, qui se laissait beaucoup diriger par ses ministres. Sous l’Empire, les ministres des Affaires Étrangères sont de simples exécutants de sa politique extérieure, dont il a une idée bien précise³⁸. L’essentiel, comme sous Louis-Philippe cette fois, est de s’allier définitivement avec l’Angleterre, et en bon libéral, de lutter contre les pays réactionnaires tels que l’Autriche et la Russie ce qui va entraîner la guerre de Crimée en 1854, déjà mentionnée précédemment. Lors de cette guerre, la France se rapproche de l’Angleterre, puisqu’elles sont alliées contre la Russie, et pour Napoléon III, il s’agit d’entretenir cette entente entre les deux pays. Flahaut, toujours dans cette même optique depuis 1830, est donc le parfait émissaire pour réaliser cette tâche.

Flahaut n’accepte ce poste qu’à la condition que son prédécesseur, Persigny, accepte de se retirer. C’est finalement lord Palmerston qui demande au ministre français de rappeler son ambassadeur³⁹. Flahaut est donc nommé officiellement le 26 novembre 1860⁴⁰, et le ministre des Affaires Étrangères en personne lui annonce la nouvelle dans une lettre officielle le 29 : « *Par un décret en date du 26 de ce mois, rendu sur ma proposition, Sa Majesté a bien voulu vous nommer son ambassadeur auprès de Sa Majesté britannique. [...] En vous donnant cette preuve de sa haute confiance, l’Empereur témoigne tout le prix qu’il attache à vos services et tout ce qu’il attend de votre expérience* »⁴¹. Il semble en effet que ce soit Thouvenel, aidé par Morny,

³⁷ Voir 3.1.2, page 52

³⁸ Serge Berstein et Pierre Milza, *Histoire du XIXe siècle*, p 380.

³⁹ Françoise de Bernardy, dans son ouvrage principal sur Flahaut déjà mentionné, le cite à la page 337 : « *Je désirerais vivement cependant qu’il ne fût question de moi que lorsque la décision relative à Persigny aura été définitivement prise.* »

⁴⁰ AN 565 AP 18, dossier 6, pièce 55, ampliation du décret nommant Flahaut au poste d’ambassadeur à Londres datée du 26 novembre 1860.

⁴¹ *Ibid*, pièce 54, lettre de Thouvenel à Flahaut du 29 novembre 1860.

qui ait de nouveau proposé Flahaut au poste de conciliateur à Londres⁴². Flahaut et Thouvenel ont d'excellents rapports pendant toute la durée du ministère de ce dernier. Thouvenel envoie même une autre lettre à Flahaut le 26 novembre, pour lui faire part de sa satisfaction de voir l'Empereur le choisir comme ambassadeur : « *Je suis heureux du choix de Sa Majesté. Le concours que vous consentez, avec tant de dévouement, à prêter à notre politique étrangère est une force dont nul plus que moi n'apprécie la valeur, et c'est bien sincèrement que je me félicite de pouvoir m'éclairer de votre expérience, et m'appuyer sur la loyale fermeté de votre caractère dans les circonstances graves où se trouve l'Europe* »⁴³. Flahaut a également beaucoup d'estime pour son ministre, et il lui répond le 1er décembre 1860 : « *Je sais toute la part que vous avez eue dans ma nomination et ce témoignage de votre confiance et celle que vous m'inspirez ont été pour beaucoup dans les motifs qui m'ont déterminé à accepter la mission que vous avez bien voulu m'offrir. [...] Je serai très heureux si je puis être de quelque utilité au service de l'Empereur en maintenant et resserrant les liens qui unissent les deux pays* »⁴⁴.

Le 4 décembre, il reçoit une lettre de Thouvenel avec les instructions concernant son poste : « *L'Empereur, monsieur le comte, vous dit en trop bons termes les sentiments que lui inspire votre acceptation de l'ambassade de France à Londres pour que j'ose, à mon tour, vous parler des miens. Vous nous servez, en quelque sorte, par votre seule présence* »⁴⁵. La mission de Flahaut est donc claire : contrairement à son prédécesseur, ancré dans ses convictions avec trop d'allégresse aux yeux de Napoléon III, Flahaut ne doit pas faire de politique, mais au contraire avoir un rôle d'apaisement, et une place de courtoisie dans la politique anglaise. A nouveau, sa tâche ne va pas tellement être d'imposer la politique française en Angleterre, mais de préserver la bonne entente entre les deux pays, comme Talleyrand l'a fait trente ans auparavant. Il est cependant délicat de comparer les ambassades des deux hommes, car le contexte est différent : lorsque Flahaut arrive à Londres, l'Europe est à peu près en paix, et l'Angleterre est l'alliée de la France. Les deux hommes n'ont en commune que la similitude de leur fonction d'ambassadeur, mais leur façon d'appréhender la charge est totalement différente, sûrement à cause de leur caractère. Même si Flahaut s'investit un peu plus politiquement que dans ses missions précédentes – malgré la volonté de Napoléon III

⁴²François de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, p 337.

⁴³M. Thouvenel, *Le secret de l'Empereur. Correspondance confidentielle et inédite échangée entre M. Thouvenel, le duc de Gramont et le général Comte de Flahaut 1860-1863*, Calman-Lévy, Paris, 1889, tome I, p 309, lettre de Thouvenel à Flahaut du 26 novembre 1860.

⁴⁴AN 565 AP 18, dossier 6, pièce 59, lettre de Flahaut à Thouvenel du 1er décembre 1860.

⁴⁵*Ibid*, p 316, lettre de Thouvenel à Flahaut du 4 décembre 1860.

d'en faire un simple conciliateur –, il reste en grande majorité cantonné aux instructions de son ministre, ne prenant jamais d'initiative.

Mais Flahaut est quand même un homme d'expérience dans son milieu. Thouvenel le reconnaît, et insiste pour que Flahaut envoie un peu plus que ses dépêches officielles : « *Quelques billets en dehors des dépêches nous mettront, j'en suis certain, en communication d'idées sur bien des choses, et j'estime à un trop haut prix la confiance que vous me témoignez pour n'y pas répondre de la façon la plus complète* ». Ils vont donc fonctionner sur ce principe, Flahaut donnant souvent son avis dans ses lettres particulières, qui sont conservées comme pour celles de l'ambassade de Vienne, aux Archives Nationales. A nouveau, nous nous attacherons surtout à cette correspondance particulière, révélatrice de l'influence plus importante de Flahaut dans la politique entre les deux pays⁴⁶.

8.2.2 Les problèmes européens rencontrés à Londres par Flahaut

Flahaut arrive à Londres début décembre, et se rend directement chez lord Russell, alors ministre du Foreign Office à Londres. Il rend compte immédiatement à Thouvenel de la façon dont il va procéder avec les ministres anglais : « *J'espère que vous m'approuverez mais mon projet est d'avoir avec Lord John Russell le moins de conversation possible sur des principes abstraits de politique – de me borner aux faits, d'éviter toutes les récriminations, de faire usage de mes très anciennes et amicales relations avec lui pour aplanir des difficultés* »⁴⁷. Flahaut évoque également dans cette lettre les trois principaux problèmes qu'il va devoir régler au cours de ces deux ans à Londres : la politique française en Italie, les problèmes en Orient, particulièrement en Syrie, comme le lui explique Thouvenel : « *Je ne suis pas alarmiste de ma nature, mais il faudrait être aveugle pour ne pas voir les dangers qui menacent l'Europe en Italie, sur le Danube et à Constantinople* »⁴⁸, et enfin la rébellion au Mexique, dont Napoléon III veut absolument s'occuper.

Tout d'abord, la question de la Syrie. Flahaut, dans une lettre du 8 décembre, écrit à Thouvenel : « *Quant à l'Orient, j'avoue que là, mes idées sont très confuses. Et j'ai beau y penser, je ne vois pas de remède au mal* ». Nous avons vu précédemment que les problèmes en Orient durent depuis la Monarchie de Juillet, et s'amplifie avec la guerre de Crimée. Cela va être la première mission de Flahaut. En effet, les relations avec l'Angleterre ne vont

⁴⁶On peut cependant consulter la correspondance officielle des deux hommes aux archives du ministère des affaires étrangères sous les cotes suivantes : correspondance politique, Angleterre, volumes 718 à 722 août 1860 à décembre 1862.

⁴⁷AN 565 AP 18, dossier 6, pièce 60, lettre particulière de Flahaut à Thouvenel du 8 décembre 1860.

⁴⁸M. Thouvenel, *Le secret de l'Empereur. Correspondance confidentielle et inédite échangée entre M. Thouvenel, le duc de Gramont et le général Comte de Flahaut 1860-1863*, p 323, lettre de Thouvenel à Flahaut du 13 décembre 1860.

pas mal mais alors qu'elle était l'alliée avec la France pendant la guerre de Crimée, elle n'approuve pas le stationnement des troupes françaises en Syrie, après les massacres qui eurent lieu à Damas en juillet 1860⁴⁹. En réalité, l'Angleterre s'était alliée à la France contre la Russie, mais elle n'accepte pas que la France ait plus de pouvoir qu'elle en Orient (pour les raisons déjà citées précédemment). Flahaut va donc devoir persuader lord Russell et lord Palmerston de retarder encore le départ des troupes françaises, voici les arguments qu'il emploie dans ce but : « *Je ne manquerai cependant pas si vous le permettez, si Lord John m'entretient de cette affaire de lui faire sentir la responsabilité qui pèsera sur le gouvernement britannique, dans le cas où notre évacuation entraînerait de nouveaux malheurs et si vous le trouvez bon, j'avancerai comme de moi, la pensée de rappeler une partie de nos troupes et l'idée de les remplacer par un détachement de troupes anglaises* »⁵⁰.

Malgré ses qualités d'excellent conciliateur et de diplomate auprès des ministres anglais qu'il connaît bien, la tâche ne va pas être aisée. Il exprime cependant son avis à Thouvenel sur la difficulté des négociations au sujet de la Syrie⁵¹, et également les raisons pour lesquelles, selon lui, Palmerston est difficile à convaincre : « *Il m'est évident que dans tout cela il n'est occupé que de ses intérêts parlementaires* »⁵². A la date du 22 février, les troupes françaises n'ont toujours pas évacué la Syrie : Flahaut a donc réussi sa mission puisqu'il a obtenu de la part des Anglais un délai supplémentaire pour le départ des français. Le 15 mars, les Anglais vont accepter de laisser les Français occuper la Syrie jusqu'au 5 juin, date qu'ils respecteront.

La question de la Syrie a été rapidement réglée entre les deux pays, Flahaut ayant joué un rôle non négligeable en s'investissant dans la résolution du conflit entre la France et l'Angleterre. Mais comme le dit lord Russell à Flahaut, « *maintenant que voilà le terrain déblayé il s'agit de travailler à l'unité Italienne* »⁵³. En effet, le problème de l'Italie a beaucoup plus de répercussion sur la politique française que la Syrie. Il faut donc expliquer le début de ce problème italien. Il règne en Italie un souffle de révolte contre l'Autriche qui domine le pays. Cavour⁵⁴, représentant du roi de Piémont-Sardaigne, mentionne cette atmosphère de révolte aux puissances françaises et anglaises à la

⁴⁹ 5000 chrétiens sont massacrés par la communauté druze (secte issue d'une des branches du chiisme) en juillet 1860. La nouvelle émeut toute l'Europe, qui envoie un corps expéditionnaire français pour aider à rétablir la paix.

⁵⁰ AN 565 AP 18, dossier 7, pièce 66, lettre particulière de Flahaut à Thouvenel du 11 janvier 1861.

⁵¹ *Ibid.*, pièce 72, lettre particulière de Flahaut à Thouvenel du 5 février 1861.

⁵² *Ibid.*, pièce 77, lettre particulière de Flahaut à Thouvenel du 22 février 1861.

⁵³ *Ibid.*, pièce 67, lettre particulière de Flahaut à Thouvenel du 17 janvier 1861, dans laquelle il rapporte une conversation qu'il a eue avec lord Russell.

⁵⁴ Camillo Benso di Cavour (1810-1861), cadet d'une famille de la vieille noblesse piémontaise et savoyarde, il commence sa carrière politique après la révolte italienne en 1848. Partisan d'un programme libéral l'anglaise, ennemi de l'extrême-gauche comme de la droite ultra-conservatrice, il fait son entrée au gouvernement piémontais en 1850, où il mène une politique de modernisation juridique, administrative et économique. Il est l'un

sortie de la guerre de Crimée – à laquelle le royaume du Piémont a participé. Napoléon III, toujours respectueux du principe des nationalités et des libertés des peuples décide d'aider l'Italie à réaliser son unité : cela lui permet également de contrarier l'Autriche, contre qui il lutte⁵⁵. Le roi de Piémont-Sardaigne, Victor-Emmanuel, est un libéral qui a laissé à son pays – le seul en Italie – une constitution. Le but de Napoléon III est de chasser les Habsbourg de Lombardie et de Vénétie (Italie du Nord), en récupérant pour la France le comté de Nice et le duché de Savoie. En 1859, la France remporte deux victoires sur les Autrichiens qui doivent alors céder la Lombardie. Mais la France va faire rapidement la paix avec l'Autriche (10 novembre 1859), ce qui laisse aux italiens l'impression d'être abandonnés par Napoléon III. Ces idées d'indépendance font se soulever les Italiens contre le pouvoir pontifical, qui reste l'un des principaux obstacles à l'unité italienne⁵⁶. La situation italienne est une cause d'aggravation des divisions de l'opinion en France, car les catholiques français sont révoltés par l'attitude de Napoléon III, et de nombreux opposants apparaissent à ce moment-là. C'est à la suite de ces désaccords que Napoléon III fait remplacer Walewski, ministre des Affaires Étrangères, par Thouvenel le 4 janvier 1860⁵⁷. Mais Napoléon III ne veut pas avoir le pape contre lui, et il va finalement être un des principaux obstacles à l'unité italienne, en protégeant les Etats du Pape⁵⁸. Il va donc avoir à présent les libéraux partisans de l'unité italienne contre lui.

Lorsque Flahaut prend son poste d'ambassadeur à Londres, la question italienne en est là. Il y a des oppositions en France, mais aussi en Europe notamment en Angleterre, qui s'inquiète de voir Napoléon III annexer des territoires, et se battre contre l'Autriche au nom des mêmes principes que son oncle cinquante ans plus tôt. Flahaut va d'abord tenter de rassurer les ministres anglais sur les intentions de la France. Il rapporte à Thouvenel un entretien qu'il a mi-janvier avec lord Russell : « *"Vous ne croyez pas à la possibilité de cette unité ? Les opinions sont bien divisées à cet égard [...] Il faut faire tout ce qu'il est possible pour le réaliser et ce qu'il y a de plus favorable à ce résultat, c'est le maintien de la paix". A cela j'ai répondu, que c'était bien notre idée* »⁵⁹. Et dans la même lettre, il donne même son avis à son ministre : « *Ainsi que je vous le disais tout à l'heure, je partage entièrement sa manière de voir et il me semble qu'il serait bien important de prêcher la patience à Vienne, mais en même temps de faire en sorte que le gouvernement Piémontais ne continuât pas cette ligne de conduite provoca-*

des principaux acteurs de l'unité italienne. (in Sylvie Aprile, *La IIe République et le second Empire*, p 289).

⁵⁵Sylvie Aprile, *La IIe République et le second Empire 1848-1870. Du Prince Président à Napoléon III*, Pygmalion, Paris, 2000, p 289.

⁵⁶*Ibid*, p 291.

⁵⁷Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, p 336.

⁵⁸Serge Berstein et Pierre Milza, *Histoire du XIXe siècle*, p 380.

⁵⁹AN 565 AP 18, dossier 7, pièce 67, lettre particulière de Flahaut à Thouvenel du 17 janvier 1861.

trice et si contraire à l'honneur et aux droits internationaux ». N'oublions pas que, même s'il est favorable à la liberté des peuples, donc à l'unité italienne, Flahaut est surtout favorable à la paix en Europe, et largement inspiré par l'immobilisme de Metternich pendant l'ambassade de Vienne, il prêche donc pour le calme dans les deux pays. Les choses s'aggravent lorsqu'en février 1861, Victor-Emmanuel est fait roi d'Italie : il veut définitivement s'emparer de Rome pour achever l'unité de son pays. Napoléon III hésite sur la politique à adopter, et Thouvenel consulte Flahaut quand l'Angleterre reconnaît le nouveau royaume italien⁶⁰. Cela augmente la difficulté pour Napoléon III, déchiré entre la paix avec l'Angleterre, ou la paix intérieure avec les catholiques. Dans une de ses nombreuses lettres particulières, Flahaut exprime ce qu'il pense de la question italienne, et des politiques françaises et anglaises⁶¹. On retrouve dans cette lettre la volonté de paix à tout prix de Flahaut. L'on note également la différence entre les lettres envoyées lors de l'ambassade de Vienne et celles-ci : Flahaut se permet de donner son avis, et prend très au sérieux les problèmes qu'il traite. Et l'avis de Flahaut compte beaucoup pour le ministre des Affaires Etrangères français. En effet, Cavour, en pleine négociation avec Thouvenel pour régler la question de Rome, meurt subitement en juin. A nouveau, Thouvenel se tourne vers Flahaut pour lui demander son avis sur la politique à adopter : « *Je partage vos appréhensions sur les fâcheux effets qui résulteront inévitablement de la mort du Comte de Cavour ; il est impossible en effet qu'elle n'éveille pas chez les partisans des régimes déchus le désir d'essayer d'engager de nouveau le lutte et de constituer une autorité gouvernementale sur quelques points de l'Italie méridionale. [...] J'hésiterai beaucoup à prendre le parti de reconnaître le royaume d'Italie et que si je m'y décidais, ce ne serait que sur des engagements solennels et écrits relativement à la conduite ultérieure que cette cour s'engagerait à suivre, particulièrement en ce qui touche à Rome et à la Vénétie* »⁶². Comme les anglais, l'opinion de Flahaut (malgré sa longue réflexion sur la question) n'a pas changé : il faut reconnaître le royaume d'Italie et l'unité du pays à condition que Rome en soit la capitale. La question italienne en reste là lorsque Flahaut quitte Londres en août 1861 pour prendre quelques vacances en Ecosse, dans sa maison de Tullyalan. Ce n'est qu'en 1871, après plusieurs autres batailles que l'Italie se trouve unifiée et que Rome devient la capitale italienne.

Lorsque Flahaut revient à Londres en septembre 1861, un autre problème apparaît dans la politique extérieure de la France, mais qui reste cependant moindre aux yeux de Flahaut, il s'agit du Mexique. Depuis 1861, ce pays est indépendant de l'Espagne, et en plein développement grâce à ses richesses minières et agricoles. Mais il est victime de l'anarchie, due à des conflits politiques sur la place de l'Eglise dans l'Etat, en plus des conflits

⁶⁰ Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, p 344.

⁶¹ Voir annexe 10, page 169.

⁶² AN 565 AP 18, dossier 7, pièce 107, lettre particulière de Flahaut à Thouvenel du 12 juin 1861.

ethniques⁶³. Malgré la politique libérale instaurée depuis début 1861 par le président mexicain Benito Pablo Juarez, le pays a de gros problèmes financiers qu'il ne peut combler, notamment à cause de forts dédommagements dus à l'Angleterre, l'Espagne et la France⁶⁴. Juarez décide de ne plus fournir de ressources aux réquisitions des pays d'Europe, ce qui va servir de prétexte à Napoléon III pour entrer en conflit avec ce pays. Cela va également permettre à l'Empereur de se réconcilier avec les catholiques français, car le président Mexicain est anti-clérical. Napoléon III souhaite remplacer Juarez par un monarque autrichien, ce qui lui permettrait aussi de montrer sa bonne volonté à l'Autriche. A la fin du mois d'octobre 1861, Napoléon III intervient au Mexique, avec l'Espagne et l'Angleterre qui ont aussi des intérêts dans ce pays. Mais alors que l'Espagne s'allie à la France, Flahaut rapporte à Thouvenel que l'Angleterre refuse de se joindre à l'Espagne qui ne reconnaît pas la liberté religieuse, et n'accepte de s'impliquer dans le problème du Mexique que si on y place à la tête du pays un monarque libéral et tolérant⁶⁵. Flahaut n'est pas lui-même favorable à l'intervention de la France dans la question du Mexique, et est même en accord avec la politique anglaise : « [Lord Russel] craint extrêmement qu'on ne l'accuse ici de vouloir exercer une pression sur le Mexique, en ce qui touche au choix de son gouvernement et je croirais qu'il faudrait se garder à Paris de rien faire ou dire qui soit de nature à donner du retentissement au désir qu'on y a de voir accepter l'Archiduc »⁶⁶. Il ne fait pas réellement part à Thouvenel de ce désaccord avec la politique française, et il se sert du refus des Anglais pour insister sur le mauvais présage de cette entreprise : « Il ne faut pas espérer la moindre modification dans l'opinion exprimée à ce sujet. Je doute aussi que l'on puisse s'attendre à la coopération des Etats-Unis ». Thouvenel, sur l'insistance de Napoléon III, pousse Flahaut pour qu'il persuade les ministres Anglais de la bonne action de la France. Comme à chaque fois, les Anglais restent sur leur position, et Flahaut, lui-même peu convaincu malgré son habitude de suivre les instructions de ses supérieurs, n'a pas dû réellement insister auprès de lord Palmerston : « Il ne partage malheureusement pas l'opinion que vous exprimez sur les chances qu'aurait le principe monarchique d'être adopté au Mexique »⁶⁷. Napoléon III demande à Flahaut par une lettre particulière qu'il envoie par Thou-

⁶³Sylvie Aprile, *La IIe République et le second Empire 1848-1870*. Du Prince Président à Napoléon III, p 322.

⁶⁴Depuis l'indépendance du Mexique en 1821, l'anarchie règne et la situation économique se dégrade. Les partis mexicains qui se succèdent spolient l'argent des habitants, mais également des propriétaires et marchands étrangers, notamment français et espagnols. Après plusieurs protestations, l'Angleterre, la France et l'Espagne concluent avec le Mexique des accords par lesquels le pays devra leur verser des dédommagements.

⁶⁵Françoise de Bernardy, *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, p 346.

⁶⁶AN 565 AP 18, dossier 18, pièce 161, lettre particulière de Flahaut à Thouvenel du 13 février 1862.

⁶⁷*Ibid*, dossier 17, pièce 128, lettre de Flahaut à Napoléon III du 16 octobre 1861, en réponse à ses instructions du 12 octobre 1861.

venel, de se contenter de son métier de diplomate, c'est-à-dire de recueillir des informations auprès des Anglais, et de leur communiquer les intentions françaises. Ce que Flahaut, en bon fonctionnaire, va faire : mais une fois de plus, ni Russell ni Palmerston ne vont revenir sur leur décision et Thouvenel écrit à Flahaut le 17 mai 1862 : « *J'ai bien peu de choses à ajouter à ma volumineuse expédition. Les affaires du Mexique ont pris une regrettable tournure que laissaient pressentir les dernières nouvelles et nous voilà seuls chargés de débrouiller ce chaos de difficultés* »⁶⁸. Flahaut lui répond le 18 mai pour lui exprimer ses inquiétudes quant à la position de la France : « *Je vois avec peine la responsabilité que nous assumons de renverser le gouvernement établi et d'en fonder un autre sur un terrain aussi mouvant et surtout en songeant que si les Etats-Unis réussissent à sortir de leurs embarras, ils ne manqueront pas de porter tous leurs efforts contre la monarchie que nous aurons établie* »⁶⁹.

L'aventure mexicaine ne fait que commencer, et elle coïncide avec les débuts de la guerre de Sécession aux Etats-Unis, ainsi que d'autres divers problèmes apparaissant en Europe comme par exemple en Allemagne ou encore en Grèce, que Flahaut évoque dans ses courriers mais au sujet desquels il ne s'investit pas.

En août 1863, Flahaut retourne en Ecosse. A son retour, la question italienne n'est toujours pas réglée, et va même s'envenimer : Garibaldi, fervent partisan de l'unité italienne, qui a repris la place de Cavour avec beaucoup moins de modération, a décidé début 1862 d'envahir Rome. Il se heurte aux troupes françaises, mais la question est relancée. Flahaut avertit de nouveau Thouvenel dans une lettre du 5 septembre 1862 : « *La question romaine est et continuera d'être pour nous une source d'embarras inextricables. [...] Je suis fermement convaincu que le pape opposera une force d'inertie inébranlable à faire aucune espèce de concessions* ». Flahaut ne se trompait pas, mais avant la résolution du conflit, Napoléon III remplaçait Thouvenel par Drouyn de Lhuys : influencé par des catholiques, il ne pouvait définitivement pas abandonner le pape et ses Etats.

Napoléon III pousse Thouvenel à démissionner le 13 octobre 1862. Le 18 octobre, Flahaut envoie une lettre à Thouvenel en apprenant son remplacement : « *Je n'ai pas besoin, j'espère, de vous dire avec quelle peine j'ai lu, en arrivant à Londres, le décret qui m'a appris que vous aviez cessé d'être ministre des affaires étrangères. Vous savez que je ne partageais pas entièrement votre opinion [...] sur la politique italienne et romaine. [...] Mais j'avoue que je ne m'attendais pas à rien d'aussi fâcheux et d'aussi regrettable à mes yeux que ce qui vient d'arriver. Aussi n'ai-je pas hésité à prier*

⁶⁸M. Thouvenel, *Le secret de l'Empereur. Correspondance confidentielle et inédite échangée entre M. Thouvenel, le duc de Gramont et le général Comte de Flahault 1860-1863*, tome II, p 300.

⁶⁹AN 565 AP 18, dossier 8, pièce 180, lettre particulière de Flahaut à Thouvenel du 18 mai 1862.

l'Empereur de vouloir bien accepter ma démission »⁷⁰. Ce qu'il fait aussitôt, accompagnant sa démission d'une explication : « *Il y a deux carrières, Sire, où le succès dépend principalement de la bonne opinion et de la confiance réciproque entre les chefs et leurs subordonnés : l'armée et la diplomatie ; et si cette condition manque, on perd la cause que l'on voudrait servir ; la liberté d'action et de langage, si nécessaires à l'agent dans les moments décisifs ne sauraient exister qu'avec les sentiments que son chef sera disposé à le juger de la manière la plus indulgente et plus favorable. J'avais cette assurance avec M. Thouvenel, je l'ai perdue* »⁷¹. mais l'Empereur n'accepte sa démission que le 15 novembre⁷², perdant en Flahaut un excellent émissaire auprès des Anglais.

L'ambassade à Londres n'aura duré que deux ans, mais aura été beaucoup plus riche politiquement pour Flahaut que son ambassade de Vienne. Il n'est pas évident de les comparer car le contexte est différent, et Flahaut ne s'investit pas de la même façon dans le régime, comme il ne s'investit pas de la même manière pour l'Angleterre que pour Vienne. Cette ambassade est la dernière grande fonction de sa carrière : lorsqu'il la quitte il a 77 ans. Ce n'est qu'à la fin de sa carrière qu'il révèle vraiment ses affinités en matière de politique européenne, et, le privilège de l'âge aidant, à défaut de prendre des initiatives seul comme Talleyrand, il devient un excellent conseiller en matière de politique européenne. Thouvenel comme Napoléon III accordent de l'importance à son avis, même s'ils ne le suivent pas toujours. Malgré tout, Flahaut est encore une fois proche du pouvoir à Londres, mais fidèle à sa conduite, n'impose jamais ses idées.

⁷⁰M. Thouvenel, *Le secret de l'Empereur. Correspondance confidentielle et inédite échangée entre M. Thouvenel, le duc de Gramont et le général Comte de Flahaut 1860-1863*, tome II, p 444, lettre de Flahaut à Thouvenel du 18 octobre 1862.

⁷¹AN 400 AP 52, lettre de Flahaut à Napoléon III du 27 octobre 1862.

⁷²AN 565 AP 18, dossier 8, pièce 219, lettre de Drouyn de Lhuys à Flahaut datée du 15 novembre 1862.

Conclusion

L'étude de la vie de Flahaut nous permet de suivre d'assez près les événements en France depuis la Révolution jusqu'à la chute du second Empire. Personnage proche du pouvoir, il est proche de tous ces événements, conservant de nombreux papiers personnels. On sent chez lui la conscience de vivre des moments essentiels de l'Histoire, ce qui fait de lui un témoin privilégié et un sujet d'étude intéressant.

Flahaut a été élevé par sa mère dans l'esprit de l'Ancien Régime, et il est donc représentatif lors du Consulat, de ces nobles d'Ancien Régime que Napoléon Bonaparte tente de rallier à son pouvoir. Flahaut sert le régime de Bonaparte avec beaucoup d'enthousiasme et de dévouement, aidé par sa mère et ses nombreuses relations au sein de la famille Bonaparte (Louis Bonaparte, Murat), mais surtout grâce à la famille de Beauharnais – sa mère est une amie de Joséphine et Hortense devient sa maîtresse la plus fidèle. Sous le Second Empire, il incarne les valeurs du régime impérial précédent qui sera toujours prit en exemple, Louis-Napoléon utilisant Flahaut notamment pour asseoir la crédibilité de son régime, et rappeler les heures de gloire de l'Empire de son oncle. C'est aussi ce qui donne à la vie de Flahaut un intérêt particulier.

A l'image de son père Talleyrand, la vie de Flahaut est en effet caractérisée par sa durée (il meurt à 85 ans). De fait, il traverse quatre régimes politiques différents. Les moments essentiels de sa vie, il l'affirme lui-même à plusieurs reprises des années après, sont ses quinze années passées au service de Napoléon I^{er}. Elles sont un point de repère et de comparaison tout au long de sa vie. Elles marquent à la fois sa vie politique française – malgré son ralliement aux Orléans, il reste assimilé à son image d'aide de camp de Napoléon – mais également sa vie politique européenne.

En effet, Flahaut vit pendant un siècle au cours duquel l'Europe connaît de nombreuses mutations, avec notamment le réveil des nationalismes dans ces pays. Au cœur du pouvoir politique français, aidé par ses affinités avec l'Angleterre, Flahaut se voit confier un rôle dans cette politique européenne. Mais il n'est pas autonome en matière de politique : toujours poussé par sa mère ou sa femme, ou retenu par son père ou son fils, il est constamment sous l'influence d'un membre de sa famille. Il abandonne sa carrière militaire à la fin du Premier Empire – excepté au moment du siège d'Anvers en 1832 aux côtés du duc d'Orléans, mais sans y avoir eu un rôle majeur – pour une carrière diplomatique, qu'il a beaucoup de mal à démarrer. C'est notamment à cause de Talleyrand qui l'empêche d'avoir sa place dans les négociations avec l'Angleterre sur le problème de la Belgique, puis de Louis-Philippe et de son ministre des affaires étrangères, Sébastiani, au moment où la Pologne réclame son indépendance. Sûrement freiné dans son élan avec le conflit de la Pologne (c'est la première et dernière mission dans laquelle il s'investit, mais n'aboutit à rien), il obtient le poste d'ambassadeur à Vienne.

Plus que politique, c'est une ambassade mondaine où lui et sa femme sont surtout dans les salons ou chez les Metternich pour des dîners. La politique immobiliste de ce dernier empêche la politique européenne d'avoir une place

à Vienne et Flahaut ne cherche pas à l'imposer. Enfin, avec son ambassade à Londres en 1860 sous le Second Empire, il atteint l'apogée de sa carrière diplomatique (il avait atteint l'apogée de sa carrière militaire sous le Premier Empire), s'investissant plus du point de vue politique, et ayant réellement un rôle d'ambassadeur qui conseille les dirigeants français et anglais. Mais alors qu'il aspirait tant à obtenir ce poste, il le quitte au bout de deux ans, lorsque le ministre des Affaires Etrangères Thouvenel est obligé de démissionner. Plus que par conviction, Flahaut occupe ce poste car il est prestigieux et essentiel au sein de l'Europe – Talleyrand et Sébastiani l'ont occupé avant lui. Il ne le quitte que pour des raisons humaines, non politiques.

Charles de Flahaut n'est donc pas un européen convaincu, il ne sert pas des régimes, mais des personnes. Il préfère les hommes aux causes qu'ils défendent : il n'admire pas l'Empire de Napoléon, mais Napoléon lui-même ; son ralliement aux Orléans n'est pas dû non plus à des convictions politiques, mais à un besoin d'obtenir un rôle dans la politique française. Grâce à sa carrière sous l'Empire, à ses connaissances de l'Angleterre et aux intrigues de sa femme, il obtient des missions à l'étranger. Enfin, à l'avènement de la seconde République, il quitte Vienne refusant de servir ce nouveau régime, mais se rallie vite au Prince-Président – par l'entremise insistante de Morny – car c'est un Bonaparte. A nouveau, il n'est pas question de convictions, mais d'un nom qui lui rappelle la gloire de sa jeunesse.

Très influencé par son entourage, Flahaut est donc un personnage qui fait de la politique davantage pour obtenir des postes prestigieux, pour lui et sa famille que pour servir l'Europe en pleine construction. Morny en est l'exemple parfait, puisque Flahaut participe au coup d'Etat uniquement pour le soutenir. Il ne faut cependant pas caricaturer le personnage, car, comme Talleyrand, c'est un libéral à l'anglaise et possède des idées qui lui sont propres et qu'il défend lorsqu'il en a l'occasion. Il est favorable à la liberté des peuples – à condition qu'elle reste contrôlée dans une moindre mesure par les grandes puissances, c'est le cas lors de son combat pour la Pologne – et surtout aux bonnes relations entre la France et l'Angleterre, qu'il estime être les deux pays les plus à même de diriger l'Europe.

C'est pour cela probablement que Flahaut ne soit connu quasiment que pour sa carrière militaire sous l'Empire : il n'a pas de rôle politique en France – même s'il est sénateur sous le Second Empire, il a un rôle très effacé, et au moment du coup d'Etat il reste dans l'ombre de Morny. De plus, ses missions diplomatiques ne sont pas de première importance : j'ai démontré que l'ambassade de Londres est importante dans sa vie, mais que les relations entre les deux pays sont déjà consolidées, et son rôle est moindre qu'en 1830.

Flahaut est donc loin d'égaliser le rôle de Talleyrand au moment de la Monarchie de Juillet. Coincé entre son père et son fils, il est plein d'ambition mais moins arriviste que son père. Il peut servir plusieurs hommes, mais il conserve malgré tout ses convictions d'homme libéral à l'anglaise et le ralliement aux Bourbons ou à la République lui semble impossible. Il est aussi

moins convaincu que son fils, il apparaît effectivement comme une simple charnière entre ces deux hommes essentiels de l'Histoire française. Il n'a pas su se détacher ni de l'un, ni de l'autre.

Toujours au cœur de la vie politique, Flahaut n'en reste pas moins un excellent témoin du Consulat et de l'Empire, et de toute la vie politique du XIXe siècle, jusqu'à la chute du second Empire. Il est surtout un excellent témoin de la construction progressive de l'Europe, à travers notamment la multiplication des révoltes des pays qui désirent leur indépendance. La vie de Flahaut se termine en même temps que le Second Empire, alors que l'ennemi de la France n'est plus l'Angleterre, que des années des conciliations menées par plusieurs hommes – dont Flahaut – ont permis d'apaiser les relations entre ces deux pays. Alors que l'Europe des Nations se dessine plus précisément, la France, au cœur de cette construction, entre dans un conflit avec l'Allemagne qui durera pendant près d'un siècle.

Annexes

Annexe A

Cartes

A.1 L'Europe napoléonienne en 1811

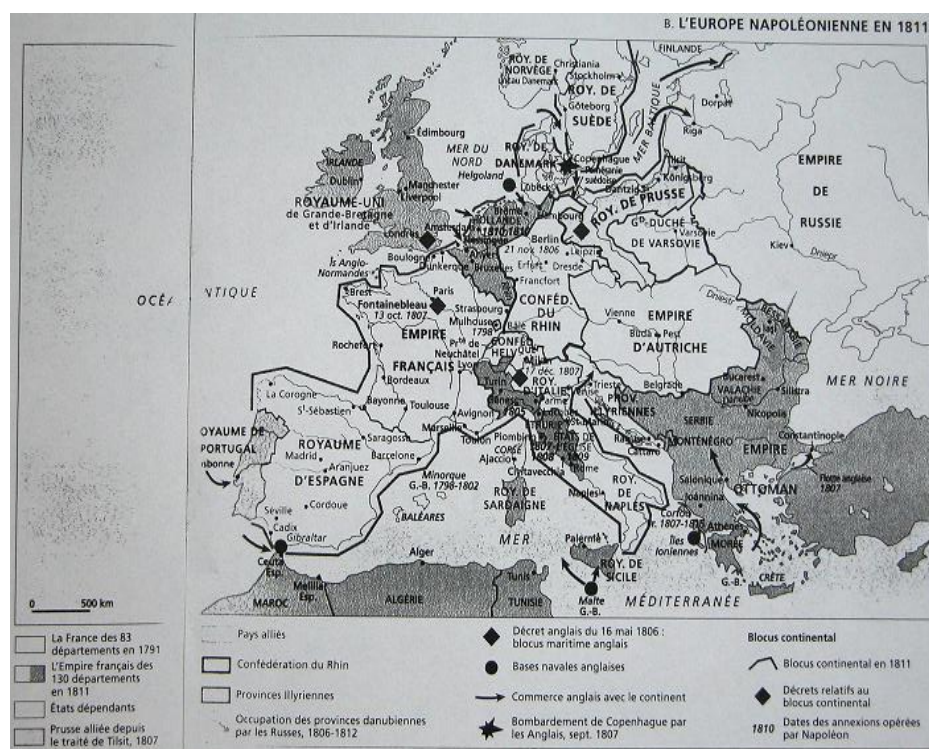


FIG. A.1 – Georges Duby, *Atlas historique mondial*, édition France Loisirs, Paris 2001, p 85

A.2 La Pologne de 1807 à 1815

C. LA POLOGNE DE 1807 À 1815

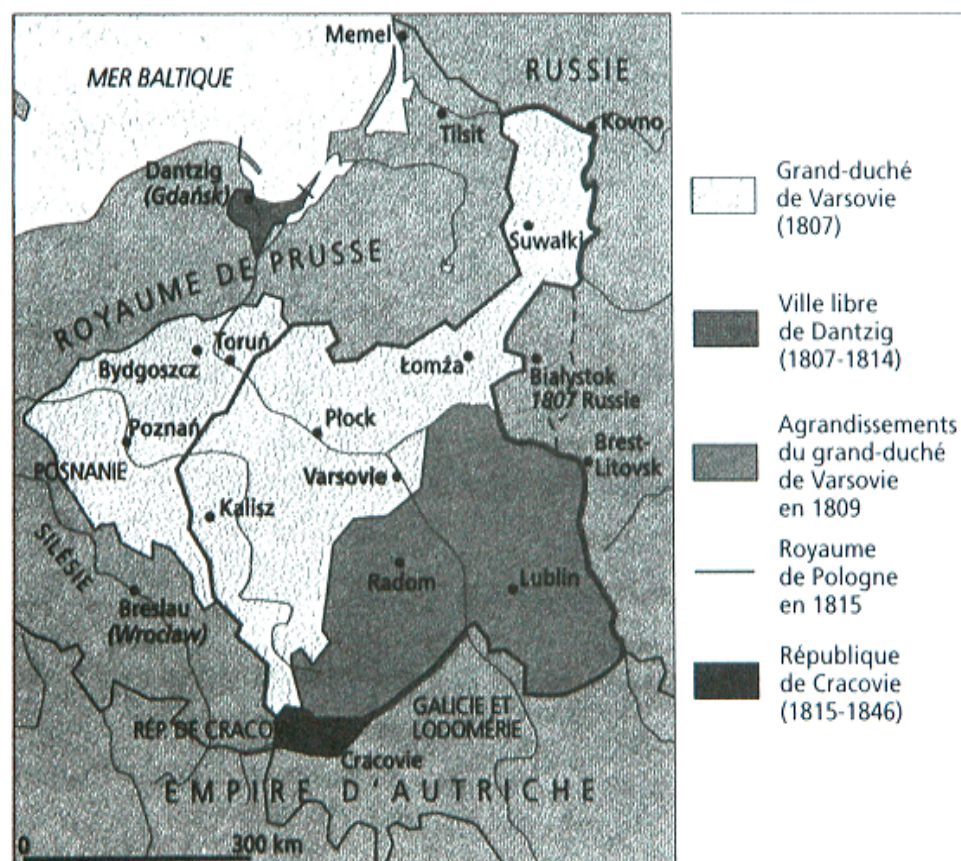


FIG. A.2 – Georges Duby, *Atlas historique mondial*, édition France Loisirs, Paris 2001, p 143

A.3 Les Pays-Bas et la Belgique de 1815 à 1920

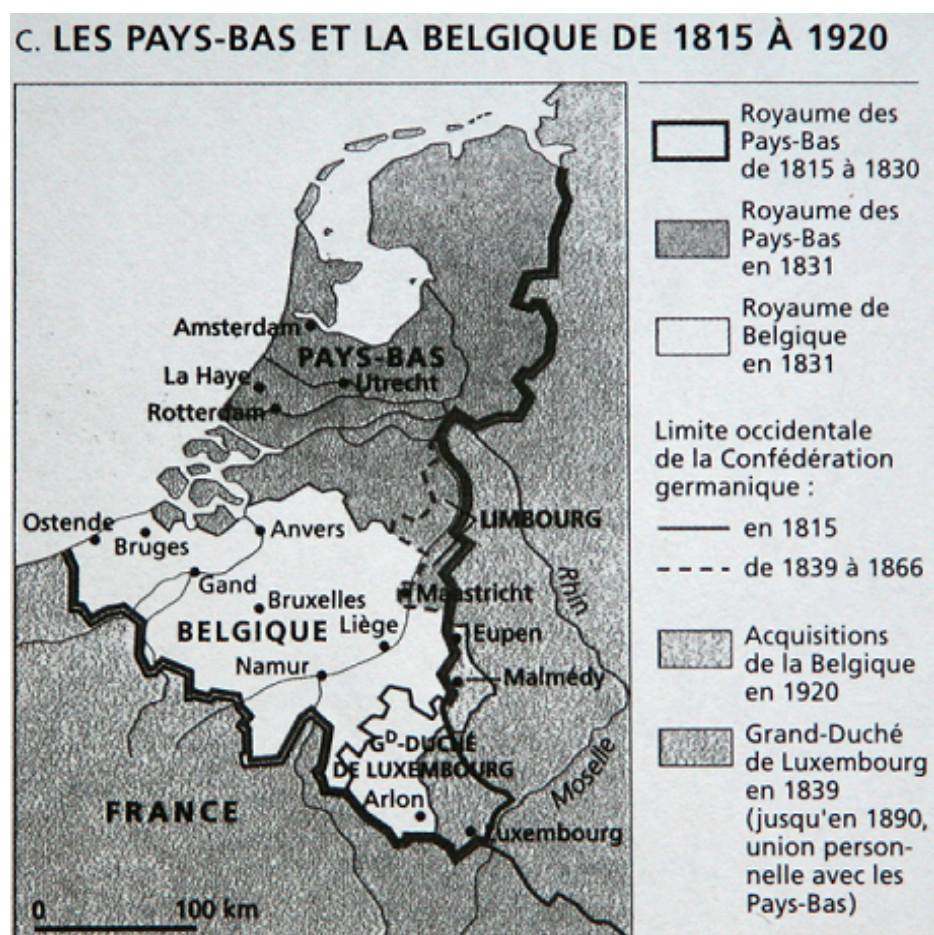


FIG. A.3 – Georges Duby, *Atlas historique mondial*, édition France Loisirs, Paris 2001, p 139

Annexe B

Correspondance

B.1 Lettre à Mme de Souza

Lettre de Charles de Flahaut à sa mère Mme de Souza pour lui raconter son quotidien aux côtés de Napoléon I^{er} pendant la campagne de Russie.

Vitebsk, le 1er août 1812

On se repose ici quelques jours comme je te l'ai mandé. [...] Au reste dans ce repos l'empereur ne se repose pas. Il s'occupe de tous les moyens d'assurer les subsistances de son armée et il est beau de voir le grand homme entrer dans tous les détails fours, de farines d'ambulances etc. . . Nous avons parade tous les matins à 12 heures où se trouvent tous les chefs de service. Ce matin l'empereur s'est occupé des blessés et était plus au fait de ce qu'il leur fallait, de ce qu'ils avaient, que ceux chargés exclusivement de cette partie. Il y a réellement des choses dont l'histoire ne fera probablement pas mention et qui sont aussi admirables que ses grandes victoires.

C'est le soir avec lequel il établit en communication, assure ses ressources et lorsqu'il remporte la plus grande victoire a toujours tout prévu pour un revers. Voilà 8 ans que je le suis dans toutes les campagnes et je préférerais être attaché à sa personne avec mon grade à tout autre avancement ; et je suis sûr que je le servirai bien, car je n'ai pas d'autre ambition. Les russes continuent à fuir, il paraît qu'ils craignent d'en venir aux mains ils ont abandonné la Pologne sans coup férir. Véritablement l'amour propre de l'empereur doit être satisfait, des ennemis n'ont jamais rendu un plus bel hommage.

Il est probable que ceci ne durera plus bien longtemps. Etant aussi persuadé qu'il paraît que le sont les Russes, qu'ils ne peuvent rien gagner à la battue, l'empereur de Russie demandera sûrement la paix. S'il ne le fait pas nous marchons peut-être à une époque bien importante pour l'Europe et sa tranquillité, qui ne peut plus exister que par la toute puissance de l'empereur.

Archives Nationales 565 AP 5, dossier 5, pièce 94

B.2 Lettre à François Guizot

Extrait d'une lettre particulière de Charles de Flahaut à François Guizot, Ministre des Affaires Etrangères, pour lui relater son arrivée à Vienne en qualité d'ambassadeur et ses premières impressions.

Vienne, 24 novembre 1841

Je vous ai rendu compte dans une dépêche officielle de plusieurs conversations que j'ai eue avec le Prince de Metternich, ou du moins de ce dont j'ai pu me souvenir et qui m'a paru mériter de vous être redit. Mais je compte assez sur votre amitié pour espérer qu'elle n'accueillera pas sans intérêt quelques détails qui me sont personnels.

La réception que m'a faite le Prince a été parfaitement gracieuse et obligeante. Malgré la longue interruption de nos rapports, nous nous sommes trouvés, comme par enchantement, anciennes connaissances, courant sans la moindre gêne et avec la manière de gens qui n'auraient jamais cessé de se voir et se seraient quittés la veille. La conversation du Prince est, si j'ose le dire, tant soit peu abondante : il paraît s'y complaire et quoiqu'elle pût être plus concise, il serait faux de dire qu'elle soit jamais sans intérêt.

Il m'a paru surtout à s'attacher à bien me pénétrer de l'esprit de conservation qui dirige la politique de sa Cour ou pour mieux dire, la sienne. [...] Sa politique est, en un mot, le statu quo territorial et politique. Tout événement qui troublerait l'ordre établi en Europe lui serait souverainement désagréable ; la révolution de 1830 le lui a été, on ne peut pas davantage, et pourtant je suis convaincu qu'il désire l'affermissement du Gouvernement que cette révolution a fondé et qu'il serait surtout opposé à toute tentative qui pourrait l'ébranler. [...]

J'espère que vous approuverez ce que j'ai cru devoir dire au sujet du séjour de M. le Duc de Bordeaux à Vienne. Tant qu'il y est malade et alité, il est sans inconvénients ; mais soyez sûr que s'il fréquentait le monde et que je fusse dans le cas de le rencontrer, dans le salon de la Princesse Metternich et le voir traité avec des prévenances qui feraient peut-être un contraste pénible avec les manières de la Princesse envers l'Ambassadeur du Roi, cela pourrait amener des embarras auxquels il est plus sage de ne pas s'exposer. Je vous prie de bien faire sentir au Roi qu'il n'y a aucune analogie à établir entre une situation semblable à Londres et à Vienne. A Londres, cela n'aurait aucun inconvénient ; à Vienne, cela en aurait de toutes espèces et d'inévitables. [...]

Tout le monde a été aussi gracieux et obligeant que je pouvais le désirer. Je ne sais si mes prédécesseurs ont été mieux traités mais, quant à moi, je ne me rappelle pas avoir été mieux reçu nulle part. Vous pouvez compter sur mes efforts pour entretenir avec la société les meilleurs rapports car, outre mon intérêt particulier, le gouvernement du Roi ne peut qu'y gagner.

Archives Nationales, 565 AP 15, dossier 1, pièce 17.

B.3 Lettre de Mme de Flahaut à Auguste de Morny

Lettre de Mme de Flahaut à Auguste de Morny au sujet du refus de Flahaut au poste d'ambassadeur à Londres.

Grosvenor Square, 26 février 1851

Vous prêchez à un convaincu, mon cher Auguste, mais comme il faut que chacun agisse librement selon sa conscience, je ne peux exercer aucune influence sur la volonté de M. de Flahaut. Mes idées anglaises me feront mettre toujours le salut du pays avant la politique personnelle ou sentimentale, et je crois que la prolongation des pouvoirs du Président dans une forme monarchique quelconque est fort nécessaire pour assurer le repos et la tranquillité de la France, et pour la défendre contre les intrigues et les agressions étrangères, qui ne tarderont pas à arriver !

Personne ne conserve plus de sentiments affectueux pour la famille d'Orléans que moi, et ne porte plus d'intérêt aux malheureux enfants du duc d'Orléans, que j'ai vu naître. Mais mes principes constitutionnels, qui m'ont fait pousser M. de Flahaut à se rallier à la branche cadette en 1830, agissent dans un sens contraire aujourd'hui ; car je trouve que le Président a six millions de raisons de plus en sa faveur que n'a eu Louis-Philippe quand il a été appelé à gouverner le pays par Messieurs Lafayette, Lafitte, Pasquier, Decaze et compagnie, et que son droit d'être à la tête du gouvernement ne peut être légalement contesté par personne, excepté ceux qui ne reconnaissent que le droit divin !

Il n'est pas douteux que si M. de Flahaut suivait son penchant il n'hésiterait pas à servir le neveu de l'Empereur, mais il abhorre la République, et vraiment il en a dit trop de mal pour la représenter de bonne grâce.

Philip Guedalla, *Le secret du coup d'Etat, correspondance inédite du Prince Louis-Napoléon, de MM. De Morny, de Flahaut et autres (1848-1852)*, Emile-Paul frères, Paris, 1928, p 119

B.4 Lettre à Auguste de Morny

Lettre de Charles de Flahaut à Auguste de Morny, au sujet de leur investissement dans le coup d'Etat du 2 décembre 1851.

Londres, 27 janvier 1852

Mon cher ami,

Je n'ai pas attaché une si grande importance à la prière que vous m'avez faite de ne pas venir à Paris, mais je tenais à en connaître les motifs, et d'après ce que vous m'écrivez aujourd'hui, je les crois erronés. Je ne dis pas qu'il soit certain que j'eusse rien empêché, mais personne ne peut dire non plus que cela eût été impossible. Dans tous les cas, vous pouviez être certain que je n'eusse rien fait qui eût pu avoir un fâcheux effet pour ma réputation. Je ne vous aurais jamais conseillé quoi que ce soit qui eût pu faire du tort à la votre.

Vous dites que vous m'avez caché bien des choses. Pourquoi l'avez-vous fait ? Il me semble que dans nos rapports, on ne se cache rien, surtout dans des matières d'une aussi haute importance. J'ai la conviction que la prière de ne pas venir n'est pas partie de vous, et je ne suis pas, mon cher ami, sans crainte que vous ne soyez aujourd'hui encore sous des influences hostiles, ou tout au moins des plus défavorables au personnage en question. [...]

Vous avez bien fait de quitter le ministère, mais ne vous flattez pas qu'on vous en saura gré à Claremont. On nous y déteste tous les deux plus qu'on y déteste Persigny ! Dites vous d'ailleurs que votre attachement pour le Président et l'amour de votre pays sont les seules excuses que vous ayez pour votre conduite au 2 Décembre, et ces deux sentiments doivent encore la diriger.

Vous devez accepter la place de Sénateur, car cela vous donnera l'occasion d'être encore utile. Quant à moi, je ne suis pas dans le même cas. Ma carrière est finie. Si je pouvais effacer le 2 Décembre, je le ferais volontiers (car au fond je n'y avais que faire et sans vous je ne m'y serais pas trouvé), parce que ce qui vient de se passer ne me laisse pas l'espoir que ce jour aura inauguré un avenir heureux pour mon pays. Mais vous n'aviez pas alors les opinions que vous m'exprimiez aujourd'hui, et vos opinions ont eu une grande influence sur mon jugement et ma conduite. Je vous envoie ouverte une lettre pour le Président ; elle est pour vous seul, et souvenez-vous, mon cher ami, que le secret (qui ne vous appartient pas) vous n'avez le droit de le confier à qui que ce soit. [...] Ce que je désire uniquement c'est de ne pas donner d'éclat à cette démarche. Trop de raisons s'opposent à ce que je prononce un blâme public contre lui. Je veux sauvegarder ma considération et ma délicatesse, et voilà tout. [...]

Soyez sûr encore, bien que vos motifs aient été excellents, que vous avez été mal inspiré le jour que vous m'avez écrit de ne pas venir, et que je vous aime trop pour n'avoir pas fait ce que vous désiriez, mais je l'ai fait avec un extrême regret. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Philip Guedalla, *Le secret du coup d'Etat, correspondance inédite du Prince Louis-Napoléon, de MM. De Morny, de Flahault et autres (1848-1852)*, Emile-Paul frères, Paris, 1928, pp 262 à 264.

B.5 Conversation avec Lord Palmerston

Conversation entre Charles de Flahaut et lord Palmerston au sujet de la confiscation des biens des Orléans par Louis-Napoléon Bonaparte, puis du coup d'Etat du 2 Décembre.

13 février 1852

M. de Flahaut : *Il y a une mesure ai-je ajouté sur l'effets de laquelle je n'ai malheureusement rien à apprendre car il n'est que trop manifeste. Ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que c'est sans remède, car je ne crois pas qu'il y ait moyens de revenir sur le décret de confiscation des biens de la Maison d'Orléans ! Mon opinion peut être influencée par l'attachement que je porte à cette famille, mais je serais bien aise de savoir ce que vous, qui ne fussiez pas pour partager ce sentiment, pensez de cette mesure.*

Lord Palmerston : *[...] En tous les cas, il est fâcheux que le Prince Président ait pris cette mesure par un acte du pouvoir absolu et temporaire qui lui avait été transféré dans le but de parer aux nécessités et aux besoins du pays, en attendant que la constitution, qu'il était chargé de lui donner, soit établie, car cette mesure n'était pas si urgente qu'il n'eut pas été possible d'attendre que les corps de l'Etat fussent constitués pour la leur soumettre et la leur faire adopter. Mon opinion est que cette mesure produit un effet déplorable. [...]*

M. de Flahaut : *Permettez moi ici mon cher Palmerston de ne pas être de votre avis, je n'ai pas besoin de vous dire mon opinion de la mesure en question, puisqu'elle m'a forcé à mon grand regret à me séparer du Prince et à renoncer à le servir, mais je ne voudrais pas néanmoins lui conseiller de suivre la marche que vous indiquez car elle passerait pour un acte de faiblesse laisserait l'impopularité de la mesure au Prince, et donnerait à la Commission tout le mérite de sa consultation !*

Lord Palmerston : *[...] Enfin si j'étais le conseiller du Prince, je n'hésiterai pas à lui dire, vous avez fais une mesure qui a affligé vos meilleurs amis, qui a détaché de vous des hommes bien disposés et qu'il eut été de votre intérêt de conserver, d'exciter contre vous l'opinion qui par la manière dont elle a été prise est de nature à m'inspirer de l'inquiétude sur votre respect pour les droits de la propriété et je n'hésite pas à lui dire the best thing that you can do is to back out of it. [...]* Ce sera dans un moindre degré ce qu'a été pour l'Empereur l'exécution du Duc d'Enghien.

M. de Flahaut : *On m'a dit que le Prince avait été porté à cette mesure par deux motifs. 1° l'idée que les princes d'Orléans employaient leur argent à soudoyer la Presse Anglaise, 2e celle que c'était à leur influence qu'on devait attribuer le mauvais vouloir manifester contre lui par la Reine et le Prince (...) depuis le 2 décembre. Je ne tiens pas cela de bien bonnes sources mais cela ne me paraît pas improbable.*

Lord Palmerston : [...] *Lorsque l'Empereur est devenu le chef de l'Etat, on n'avait jamais joui en France d'un régime véritablement libéral. On n'y connaissait que l'absolutisme adouci par les mœurs de l'ancienne monarchie et la licence désordonnée et sanguinaire des différents gouvernements qui s'étaient succédés depuis la révolution. On fut trop heureux de se sentir protégé par une main glorieuse ferme et juste. Mais que s'est-il passé depuis cette époque ? La France a joui pendant 33 ans, sous deux gouvernements parlementaires de toutes les libertés matérielles et intellectuelles qu'un peuple puisse désirer. Elle a pris l'habitude d'être informée, de s'occuper et de participer à la gestion de ses affaires. Croyez-vous qu'elle se contentera longtemps d'une assemblée dont les discours ne seront pas publiés, d'une presse muette ou à peu près, je ne le pense pas.*

M. de Flahaut : *Je pense qu'après le 2 décembre, la France avait besoin surtout du rétablissement du principe d'autorité. Elle était comme un cheval qui a été rendu méchant et vieux. Il lui fallait un mors puissant et fort mais aussi une main habile et légère qui sait s'en servir pour le conduire sans le faire se cabrer.*

Archives Nationales, 565 AP 18, dossier 2, pièces 20 à 29.

B.6 Lettre au journal *le Moniteur*

Extrait d'une lettre de Charles de Flahaut au directeur du journal *Le Moniteur*, et publiée 9 avril 1857 pour dénoncer les mémoires de Marmont.

Londres, 6 avril 1857

Il est impossible de ne pas remarquer la haine qui perce dans tout ce récit, que le maréchal prétend tenir du général Bernard ; ce qui est impossible, car le général Bernard était un brave et honnête homme, et par conséquent incapable de lui avoir raconté un tel tissu de faussetés.

L'Empereur s'est placé, pendant la bataille, sur un mamelon, au centre de la position d'où son regard embrassait l'ensemble des opérations et d'où il aperçut le mouvement de la cavalerie qu'avait ordonné le Maréchal Ney, qui parut en effet prématuré et intempestif ; aussi s'écria-t-il : « Voilà Ney qui, d'une affaire sûre en fait une affaire incertaine ; mais maintenant, puisque le mouvement est commencé il n'y plus autre chose à faire qu'à l'appuyer. » Et il m'ordonna de porter l'ordre à toute la cavalerie de soutenir et de suivre celle qui avait déjà passé le ravin qui la séparait de la position occupée par l'ennemi. Ce qui fut fait. Malheureusement le moment n'était pas arrivé pour qu'un tel mouvement pût réussir, et l'Empereur l'avait bien senti ; mais on ne pouvait pas arrêter et rappeler les corps déjà engagés, et il y a à la guerre des fautes qu'il n'y a moyen de réparer qu'en y persévérant.[...] Quant à la terreur que le maréchal prétend s'être emparée de l'esprit de l'Empereur

au moment du désordre, je ne puis mieux faire pour réfuter cette assertion mensongère, que de raconter les faits tels qu'ils se sont passés sous mes yeux, et par conséquent personne n'est plus en état de le faire que moi.

Après avoir assisté à l'attaque de la cavalerie et à celle de la garde, et lorsque le mouvement de retraite fut prononcé, je suis revenu chercher l'Empereur. Il était nuit ; je l'ai retrouvé dans un carré et je ne l'ai plus quitté ; après y être resté quelque temps, et la bataille était perdue sans ressource, il en est sorti pour se porter sur la route de Charleroi.

Nous avons suivi cette direction, non pas au galop, comme on a l'infamie de le dire dans ces Mémoires, mais au pas, et aucune poursuite de l'ennemi n'a pu inspirer à l'Empereur les craintes que le maréchal, dans sa haine, voudrait lui attribuer. Loin d'avoir l'esprit troublé d'aucune crainte personnelle, et bien que la situation ne fût pas de nature à lui inspirer une grande quiétude, il était tellement accablé par la fatigue et le travail des jours précédents, qu'il n'a pu s'empêcher plusieurs fois de céder au sommeil qui s'emparait de lui, et il serait tombé de cheval si je ne l'avais pas soutenu.

Nous sommes arrivés le lendemain matin à Charleroi, où nous avons pris la poste pour nous rendre à Laon ; il s'y est arrêté pour écrire le bulletin dans lequel il rend compte de cette fatale journée, et s'est ensuite mis en route pour Paris ; voilà la vérité. Qu'on la compare avec le récit haineux et mensonger du Maréchal Marmont.

Mais quel sentiment d'indignation et de dégoût n'éprouvera-t-on pas en voyant un homme, dont tous les efforts auraient dû tendre à se faire oublier ou au moins pardonner, venir ainsi attaquer celui qui avait été son bienfaiteur, et, après l'avoir trahit vivant, le calomnier après sa mort.

Comte de Flahaut

Archives Nationales, 565 AP 19, dossier 15, pièces 38 à 47.

B.7 Lettre à Edouard Thouvenel

Lettre particulière de Charles de Flahaut à Edouard Thouvenel, Ministre des Affaires Etrangères, sur les problèmes en Italie et l'avis de Flahaut sur la position de la France.

Londres, 4 avril 1861

Du reste, vous me demandez mon avis, Monsieur le Ministre, sur la question de savoir quelle devrait être notre conduite dans cette affaire et tout en considérant que vous êtes bien plus en position et en état que moi de former à ce sujet une juste appréciation je vous répondrais avec une entière franchise. [...] Je ne sais pas si l'Angleterre par sa conduite cherche à acquérir une influence exclusive sur l'Italie.

Je crois qu'il arrive là, ce qui arrive souvent dans la politique de ce pays-ci, c'est qu'un sentiment national irrésistible dirige les affaires plus encore que les intérêts et que quelle que fut la disposition du gouvernement, il n'est pas pu y résister. Mais cela n'empêche pas les conséquences de se produire et je conviens qu'il est très dur de voir les services rendus par l'Empereur, oubliés de tourner uniquement au profit de l'influence anglaise ; mais si vous voulez me le permettre et je le dis avec un très grand regret, lors même que notre conduite eut été différente, qu'elle eut été aussi agréable qu'elle a été utile à l'Italie, ce n'en aurait pas été moins vers l'Angleterre que cette dernière aurait porté les yeux sous l'influence de laquelle elle se serait rangée. La France sera inévitablement sa rivale dans la Méditerranée et l'objet de ses craintes sur ses frontières de terre et c'est du côté de l'Angleterre qu'elle cherchera un appui.

Ceci posé, que faut-il faire ? Faut-il s'empresse de suivre les traces de l'Angleterre. Je ne le pense pas, car ce serait à elle qu'on en ferait encore le mérite en attribuant notre empressement à son initiative. Si j'étais appelé à l'honneur de donner un conseil à Sa Majesté, mon avis serait qu'Elle s'entendit avec les autres Cours et cherchât à les amener à reconnaître le nouveau Royaume en obtenant de son Souverain des garanties pour le maintien de la paix. Je pense donc qu'il faut s'attacher autant que possible à ne rien faire qui soit de nature à causer au Roi de Sardaigne un mécontentement fondé, ne pas cesser de lui faire entendre un langage ami, mais lui faire comprendre que son propre intérêt lui conseille d'accepter ce que nous nous efforçons d'obtenir pour lui ; que Venise lui viendra tôt ou tard, mais que ce n'est pas en brusquant les choses, qu'il en hâtera le moment et qu'en le faisant au contraire, il courra le risque de perdre les immenses avantages qu'il a obtenu.

Archives Nationales, 565 AP 18, dossier 7, pièce 87.

B.8 Talleyrand, Flahaut, Morny : trois générations au service de la France

Charles-Maurice de Talleyrand



Charles de Flahaut

Auguste de Morny



Annexe C

Sources et Bibliographie

C.1 Sources

C.1.1 Manuscrites

Archives Nationales (AN)

565 AP : Fond privé Flahaut : Il contient tous les documents (correspondances et divers) conservés par Flahaut et sa famille. Les côtes citées ci-après sont celles dont je me suis le plus servie, mais ne constitue qu'une partie du fond. Les autres cotes concernent son ascendance ou sa descendance.

- 565 AP 5 : regroupe toute la correspondance de Mme de Souza. La première chemise du carton concerne uniquement les lettres envoyées par Charles de Flahaut.
- 565 AP 9 à 12 : regroupe la correspondance reçue par Charles de Flahaut, à la fois de sa famille proche (565 AP 9) et d'autres correspondants (565 AP 10 à 12).
- 565 AP 13 : contient tous les papiers officiels de sa carrière sous l'Empire.
- 565 AP 14 : contient les papiers officiels et divers écrits de Charles de Flahaut à des ministres, de la Monarchie de Juillet jusqu'à sa démission de son poste d'intendant du duc d'Orléans (1830 à 1837).
- 565 AP 15 à 17 : concerne toute la correspondance particulière entre Guizot et Flahaut pendant son ambassade à Vienne (1841-1848).
- 565 AP 18 : concerne toute la fin de sa carrière diplomatique de la IIe République jusqu'à la fin de son ambassade à Londres (1848-1864).
- 565 AP 19 : contient des notes historiques, souvenirs de Flahaut et bien divers.

400 AP : Fonds Napoléon

- 400 AP 52 : lettres adressées à l'Empereur Napoléon III et à l'impératrice Eugénie.
- 400 AP 33 : lettres adressées au roi Louis Bonaparte, à sa femme Hortense de Beauharnais et à leur fils Louis-Napoléon.

31 AP : Fonds Murat

- 31 AP 16 : lettres adressées à Murat.

AF : fonds de la secrétairerie d'Etat consulaire et impériale

- AF IV 398, plaque 2653.
- AF IV 378, plaque 2772.
- AF IV 820, plaque 6640.
- AF IV 827, plaque 6699.

F7 : Police générale

- F7 6890, dossier 6434 : ce dossier correspond au dossier de Charles de Flahaut lors de son départ pour l'Angleterre en 1815-1816.

Service Historique de l'Armée de Terre (SHAT)

- 7 yd 602 : dossier militaire de Charles de Flahaut. Contient tous les papiers officiels de sa carrière militaire jusqu'à la fin de sa vie.
- Xab 1 : Garde des Consuls puis de l'Empereur : nominations de Flahaut dans la Garde de l'Empereur.
- Xem 7-5 : Etats-Majors, officiers demandés pour aide de camp.

Archives diplomatiques du Ministère des Affaires Etrangères :

Après avoir consulté ces archives, je ne les ai pas utilisées car elles sont toutes la correspondance officielle de Flahaut pendant ses deux ambassades. Elles sont souvent complétées par les lettres particulières conservées dans le fond Flahaut, dans lesquelles Flahaut se permet de donner son avis, ou confie des affaires qu'il n'évoque que partiellement dans ses courriers officiels. Le but de ce mémoire étant de connaître la pensée de Flahaut, il est plus intéressant d'utiliser des lettres particulières qu'officielles. Ces archives, qui concernent ses ambassades de Vienne et Londres sont référencées sous les cotes suivantes :

- Correspondance politique, Autriche, volumes 429 à 434, années 1841 à 1848.
- Correspondance politique, Angleterre, volumes 718 à 722, août 1860 à décembre 1862.

C.1.2 Imprimées

Mémoires et journaux

- APPONYI (RODOLPHE), *Journal du comte Rodolphe Apponyi, vingt cinq ans à Paris 1826-1852*, Plon, Paris, 1924, 4 volumes.
- BEAUHARNAIS (HORTENSE DE), *Mémoires de la Reine Hortense, publiés par le Prince Napoléon*, Plon, Paris, 1927, 20e édition, 3 volumes.
- CASTELLANE (DE), Maréchal, *Journal, 1804-1862*, Plon, Paris, 1895, 5 volumes.
- CAULAINCOURT (GÉNÉRAL), *Mémoires du général Caulaincourt, duc de Vicence Grand écuyer de l'Empereur*, Plon, Paris, 1933, 3 volumes.
- DINO (DOROTHÉE, DUCHESSE DE), *Chronique de 1831 à 1862*, Plon, Paris, 1909, 4 volumes.
- GRANVILLE (LADY HARRIET), *Letters of Harriet, countess Granville 1810-1845, edited by her son*, Longmans, Green and Co, London, 1894, 2 volumes.
- GREVILLE (CHARLES C.F.), *The Greville Memoirs, a journal of the reigns of King George IV and King William IV*, Longmans, Green and Co, London, 1875, 3 volumes.
- METTERNICH (PRINCE DE), *Mémoires documents et écrits divers laissés par le Prince de Metternich*, Plon, Paris, 1884, 8 volumes.
- MORRIS (GOUVERNEUR), *Journal, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis en France de 1792 à 1794, pendant les années 1789, 1790, 1791 et 1792*, Plon, Paris, 1901, 388 pages.
- PALMERSTON (LORD), *Sa correspondance intime pour servir à l'histoire diplomatique de l'Europe, 1830-1865*, édition Didier et Cie, Paris, 1878, 2 volumes.
- POTOCKA (ANNA), *Mémoires de la comtesse Potocka (1794-1820)*, publiés par Casimir Stryenski, Plon, Paris, 1924, 12e édition, 424 pages.
- TALLEYRAND (CHARLES-MAURICE DE), *Mémoires complets et authentiques de Charles-Maurice de Talleyrand, prince de Bénévent*, Jean de Bonnot, Paris, réédition 1967, 5 volumes.
- THOUVENEL (ÉDOUARD), *Le secret de l'Empereur. Correspondance confidentielle et inédite échangée entre M. Thouvenel, le duc de Gramont et le général Comte de Flahault 1860-1863*, Calman-Lévy, Paris, 1889, 2 volumes.
- VÉRON (DOCTEUR LOUIS), *Mémoires d'un bourgeois à Paris*, édition Gabriel de Gonet, Paris, 1855, 6 volumes.

Correspondances

- BROTONNE (LÉONCE DE), *Lettres inédites de Napoléon I^{er}*, H. Champion, Paris, 1898, 611 pages.
- PÉLISSIER (LÉON-G.), *Le portefeuille de la comtesse d'Albany, 1806-1824*, édition Foutmaing, Paris, 1902, 726 pages.

- TCHOU (CLAUDE), *Correspondance de Napoléon, publiée par ordre de l'Empereur Napoléon III*, bibliothèque des Introuvables, Paris, 2002, 16 volumes.

Ouvrages contemporains

- BONAPARTE (PRINCE NAPOLÉON-LOUIS), *Des idées napoléoniennes*, Paulin, Paris, 1839, 266 pages.
- MASSON (FRÉDÉRIC), *Le général comte de Flahaut, une rectification, Dubuisson et compagnie*, Paris, 1881, 36 pages.
- PASCAL (A.), *Les Bulletins de la Grande Armée*, éditions Prieur, Paris, 1844, 6 volumes.

C.2 Bibliographie

Instruments de travail

- DUBY (GEORGES), *Atlas historique mondial*, édition France Loisirs, Paris 2001, 349 pages.
- FIERRO (ALFRED), PALLUEL-GUILLARD (ANDRÉ), TULARD (JEAN), *Histoire et dictionnaire du Consulat et de l'Empire*, Robert Laffont, Paris, 1995, 1350 pages.
- SIX (GEORGES), *Dictionnaire biographique des généraux et amiraux (1792-1814)*, Georges Saffroy éditeur, Paris, 1934, réédition 1989, 2 tomes.
- TULARD (JEAN) (dir.), *Dictionnaire Napoléon*, Fayard, Paris, 1989, 1866 pages.
- TULARD (JEAN) (dir.), *Dictionnaire du Second Empire*, Fayard, Paris, 1995, 1347 pages.

Ouvrages généraux

- APRILE (SYLVIE), *La IIe République et le second Empire 1848-1870*, Pygmalion, Paris, 2000, 393 pages.
- BERSTEIN (SERGE) ET MILZA (PIERRE), *Histoire du XIXe siècle*, Hatier, Paris, 1996, 538 pages.
- MARTIN (JEAN-CLÉMENT) (dir.), *Napoléon et l'Europe*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2002, 169 pages.

Mémoire de maîtrise

- GUÉGANIC (ANNE-LAURE), *Charles de Flahaut, sa vie sa carrière*, mémoire de maîtrise sous les directions de MM. Tulard et Choiseul, 1999.

Etudes particulières

- ANTONETTI (GUY), *Louis-Philippe*, Fayard, Paris, 1994, 992 pages.

- BERNARDY (FRANÇOISE DE), *Flahaut, fils de Talleyrand, père de Morny*, Perrin, Paris, 1974, 384 pages.
- DARD (EMILE), *Dans l'entourage de l'Empereur*, Plon, Paris, 1940, 282 pages.
- GUEDALLA (PHILIP), *Le secret du coup d'Etat, correspondance inédite du Prince Louis-Napoléon, de MM. De Morny, de Flahaut et autres (1848-1852)*, Emile-Paul édition, Paris, 1928, 312 pages.
- KERRY (LORD), *The First Napoleon, some unpublished documents from the Bowood papers*, 1925, 355 pages.
- MARICOURT (BARON DE), *Madame de Souza et sa famille, les Marigny, les Flahaut, Auguste de Morny (1761-1836)*, Emile-Paul éditeur, Paris, 1907, 399 pages.
- MOISAN (MICHEL), *Le duc de Morny, le Parisien et « l'Auvergnat »*, Carlat, Paris, 2001, 369 pages.
- ROUART (JEAN-MARIE), *Morny, un voluptueux au pouvoir*, Gallimard, Paris, 1995, 250 pages.
- VIGOUREUX (CLAUDE), *Maupas et le coup d'Etat de Louis-Napoléon*, SPM, Paris, 2002, 355 pages.
- WARESQUIEL (EMMANUEL DE), *Talleyrand, le Prince immobile*, Fayard, Paris, 2003, 796 pages.

Etudes particulières

- LA REVUE DES DEUX MONDES, Auguste de Morny, *Quelques réflexions sur la politique actuelle*, 1er janvier 1848, article daté du 24 décembre 1847.
- LA REVUE DES DEUX MONDES, G. Castel-Cagarriga, *Un amour secret de la comtesse de Flahaut*, 15 novembre 1966.
- REVUE DU SOUVENIR NAPOLÉONIEN, Colonel Henri Ramé, *La descendance naturelle prêtée au Prince de Talleyrand*, n°350, décembre 1986.
- NAPOLÉON I^{ER}, Jean-Claude Damamme, *Les officiers d'état-major de la Grande Armée*, juillet-août 2000.

Remerciements

Je tiens à remercier les personnes qui m'ont aidé à rédiger ce mémoire de maîtrise :

M. Jacques-Olivier Boudon, mon directeur de mémoire, pour sa disponibilité et ses conseils,

Emeline Dorgans et Denis Français, pour leurs suggestions, critiques, soutien technique et surtout leur patience,

Camille Bay et Nicole Gira, pour leurs commentaires et corrections,

Nicolas et ma famille, pour leur soutien et leurs relectures.

Index

- A**
Abulféra (d'), Duchesse 49, 114
Aix 40, 41
Albany (d'), Comtesse 40, 110, 111
Albert, Prince 112
Alexandre I^{er} 72
Altenburg 28
Ancillon, M. 126–128
Angivilliers (d'), Comte 16, 18
Anvers 46, 118, 120
Apponyi, Rodolphe 87, 94, 95
Arcis-sur-Aube 75
Arenenberg 47
Arras 19
Austerlitz 67
- B**
Bade 65
Bar-sur-Aube 75, 76
Bastien, Horance François voir
Comte Sebastiani
Baudrand, Général . 46, 48, 95, 113
Bautzen 74
Bavière (Duché) 67
Beauharnais (de)
Eugène 27, 34, 122
Hortense . 23, 25–28, 34, 36, 38,
40, 43, 44, 47, 49, 68, 78, 90,
91, 96–98, 100, 110
Joséphine 24, 39, 90
Belliers, Général 36
Berg (de), Grand Duc voir *Joachim*
Murat
Berlin 68
Bernard, Général 168
Bernstoff (de), Comte 127–129
Berthier, Alexandre . 23, 25–28, 30,
31, 34, 35, 69, 71, 85
Bertrand, Comte 34
Besançon 41
Blois 35
Blücher 75
Bonaparte
Jérôme 57
Joseph 34, 36
Louis 22, 23, 25, 40, 49, 66, 126
Louis-Napoléon
44, 49, 51–59, 77–80, 88, 95,
100–102, 114, 115, 137, 141
Lucien 38
Boniface, Victor voir *Castellane*
(de), Maréchal
Bordeaux (de), Duc .. 136, 138, 164
Borgo (di), Pozzo 123
Boulogne 18, 19
Bourbonne 27
Bourbons 39, 40, 43, 44
Bremgarten 19
Brighton 41
Broglie (de) 36
Brunn 28
Burgos 22
- C**
Carlsbad 137
Castellane (de), Maréchal .. 29, 43,
44, 47
Cauchois 24

- Caulaincourt 32, 34–36, 76
 Cavour (di), Camillo 144, 146
 Celle 20
 Charleroi 169
 Charles X 39, 45, 93
 Claremont 166
 Clarke, Général 41
 Clermont-Ferrand 47, 52, 99
 Constantine 98
 Coutard, Baron 41
 Cracovie 138, 139
 Crimée 81, 141, 143
 Czartoryski, Prince 125
- D**
 Dalberg (de), Duc 123
 Damas 144
 Dandelau 23
 Dard, Emile 84
 Davout, Maréchal 28, 38
 Decaze 165
 Delessert, Gabriel 97
 Demorny, Auguste 97
 Dijon 22
 Dino (de), Duchesse . 47–49, 88, 94,
 95, 112–114, 133, 137
 Directoire 20
 Dotis 28, 69, 70
 Drouot 34
 Dumas, Général 22
 Dumoustier, Général 73
 Duroc 34
- E**
 Edimbourg 43
 Ekmühl (d'), Prince 39
 Elbe 35, 36, 40
 Elbing 26
 Elphinstone, Margaret 42, voir
Margaret de Flahaut, 90, 92
 Enghien (d'), Duc 167
 Escaut 120
 Essling 71, 124
 Exelmans, Général 36, 39, 57
- Eylau 69
- F**
 Feltre (de), Duc 31
 Ferté-Gaucher 75
 Filleul
 Julie 15
 Marie-Adélaïde .. voir *Adélaïde
 de Flahaut*
 Flahaut (de)
 Adélaïde . 16–22, 27, 36, 40–45,
 47, 89–92, 109
 Charles Claude 16
 Charles-François 15
 Emily ... 54, 55, 57, 77, 96, 99,
 102, 103
 Georgina 96, 102, 103
 Margaret 44, 48, 53, 60, 92–96,
 133, 136, 141
 Fleury, Louise 97
 Fontainebleau 35, 36
 Fouché, Joseph 39–41
 Francfort 33, 41
 Frédéric-Auguste 72
 Frédéric-Guillaume III 67, 126
 Friedland 25, 69
- G**
 Galicie 139
 Garibaldi 148
 Genève 41
 Golfe Juan 37
 Gouraud 34
 Gouvion St-Cyr 39
 Grand, Catherine 24
 Granville
 Lady 93
 Lord 79, 111, 123
 Greville, Charles 93
 Grey, Lord .. 88, 111, 112, 119, 121
 Guillaume I^{er} 119
 Guizot, François ... 48, 51, 95, 114,
 133, 134, 136–140, 164
- H**

- Half-Moon Street 19
Hambourg 20, 24
Hanovre 20, 28, 91
Hohenlinden 29
Holbach (d'), Paul Henri 17
Holland, Lord 114
- I**
Iéna 24, 67
Ischl 137
- J**
Jean, Archiduc 71
Juarez, Benito, Pablo 147
Juniper Hall 19
Juvisy 34
- K**
Keith, Lord 42, 43
Kerry, Lord 77
Königsberg 29, 30
Königswart 137
Kowno 30
- L**
La Bédoyère (de) 27, 36, 38, 40
La Valette (de), Félix 44
Lafayette 165
Lafitte 165
Lagrange 24
Lamartine 52
Lambach 67
Lansdowne, Lord .. 77, 88, 111, 112
Laon 169
Lavallette 36
Le Hon, Léopold 56
Le Roi, M. 97
Leclerc 23, 66
Leipzig 29, 31–33, 74
Lemberg 29, 71
Leuchtenberg (de), Duc 122
Lhuys (de), Drouyn 148
Lieven (de), Mme 95, 112, 113, 133
Loakes House 19
Louis XV 119
Louis XVI 16, 22
Louis XVIII . 37, 39, 40, 45, 86, 91, 92
Lusigny 33, 34, 74, 76
Lyon 41
- M**
Mack 67
Magna 56
Malmaison 38, 90
Marchand, Général 36
Marengo 22, 66
Maricourt (de), Baron ... 16, 92, 97
Marie-Louise 36, 37
Marienbad 137
Marigny (de), Duc 15
Marmont, Maréchal 35, 38, 168, 169
Marmontel, Jean-François 17
Martin, M. 98
Maupas 54, 56, 58
Maussion (de), M. 113
Mayence 67
Metternich (de)
 Prince ... 33, 48, 49, 52, 86, 95, 96, 133–140, 164
 Princesse Mélanie 136
Moisan, Michel 101
Molé, Comte 119
Montalivet 94
Montebello 133
Montesquiou (de), Général 19
Montrond 37
Moquard 56
Morland, Colonel 24
Morny (de), Auguste ... 40, 44, 47, 49, 51–60, 77, 79, 82, 84, 92, 96–103, 114, 141, 165
Morris, Gouverneur . 16–18, 20, 83, 109
Mortemart (de), Duc 126
Moscou 30
Murat
 Caroline 24, 27, 49
 Joachim .. 23–26, 31, 67, 68, 85

N

Naples 27
 Napoléon I^{er} 13, 21, 23–38, 40,
 65–76, 110, 113, 118
 Napoléon II 35
 Napoléon III 55, 58–60,
 76, 77, 80–82, 100, 102, 115,
 140–143, 145–147
 Nassau 118, 120
 Nemours (de), Duc 122, 123
 Neuchâtel (de), Prince voir
Alexandre Berthier, 26
 Neuilly (de), Comtesse 18
 Neumarck 31, 73
 Ney, Maréchal 36, 38, 168
 Nicolas 1er 81, 118, 125
 Normanby, Lord 79
 Nuremberg 24, 67

O

Orléans (d') 20, 36,
 44, 51, 53, 54, 58, 87, 93, 95,
 99–101, 137, 167
 Clémentine 138
 Ferdinand Philippe .. 44, 46–48
 Louis-Philippe 20, 29,
 44–46, 48, 49, 51–53, 58, 60,
 87, 93–95, 99, 114, 117–119,
 122, 124–129, 134, 136, 137,
 139
 Ostrowno 29
 Otrante (d'), Duc voir *Joseph*
Fouché
 Oudinot, Maréchal 36, 75

P

Pahlen (de) 94
 Palmerston, Lord ... 54, 58, 79, 80,
 112, 114–116, 119, 121, 123,
 134, 141, 144, 147, 167
 Panckouke, Charles Joseph 17
 Pasquier 165
 Pérignon 36
 Périgord (de), Louis 85

Périgueux 37
 Perregaux 36
 Persigny 56, 58, 141, 166
 Philadelphie 19
 Philippe, Karl voir *Prince de*
Schwarzenberg
 Pleiswitz 73, 74
 Plombières 27
 Pompadour (de), Marquise 15
 Potocka, Anna 27, 68, 90
 Potocki, Comte 68
 Prague 74
 Presbourg 67

Q

Quatre-Bras 38

R

Ramé, Henri 110
 Rhin 32, 33
 Rochefort 38
 Rocquencourt 39
 Rome 140
 Rotterdam 41
 Russell, Lord 79, 111, 114, 143–145,
 148

S

Segur 36
 Saint-Arnaud 56
 Sainte-Aulaire (de) 95
 Sainte-Hélène 26, 39, 49
 Saux (de), M. 115
 Saxe-Cobourg (de)
 Auguste 138
 Léopold 123
 Schönbrunn 28
 Schwarzenberg (de), Prince . 29, 71,
 74, 75
 Sebastiani, Comte ... 45, 46, 48, 86,
 88, 94, 119–122, 126–130
 Shelburne (de), Comte 44
 Smolensk 30
 Soult, Maréchal 48
 Souza (de)

- Adélaïde voir *Adélaïde de Flahaut*
- Don José Maria 24
- Staël (de), Mme 18, 19, 84
- Stuttgart 37
- Suard, Jean Baptiste 17
- T**
- Talleyrand (de), Charles-Maurice ..
17–21, 24, 36, 37, 39, 44, 45,
47, 72, 82–89, 93–95, 98, 103,
109–124, 130, 134, 142
- Tascher, Comte 35
- Thayer Street 111
- Thiers, Adolphe 48, 49, 113
- Thouvenel, Edouard ... 60, 82, 102,
141–143, 145–148, 169
- Tilsit 72, 85
- Tory 111
- Troyes 75
- Tulard, Jean 66
- Tullyalan 146
- Turgot 79
- Tyrol 67
- U**
- Ulm 24, 67
- V**
- Valencay 87
- Varsovie 65, 68, 69, 72, 85, 124, 125
- Vaudémont, Princesse 94
- Vénétie 67
- Véron, Dr. 98
- Victor-Emmanuel 145, 146
- Victoria 78, 79, 111–114
- Vienne 37, 48, 49, 52, 60, 66,
78, 94, 96, 99, 114, 133–137,
140, 164
- W**
- Wagram 28, 29
- Walewski, Comte 79, 145
- Waterloo 38
- Wellington (de), Duc 118
- Westphalie 65, 91
- Whig 111
- Windham, William 17, 89, 111
- Wintzingerode 75
- Wycombe, lord 19
- Y**
- York 75

Table des matières

| | |
|---|-----------|
| Introduction | 5 |
| I Un engagement au service des Bonaparte ou l'influence des Bonaparte sur la carrière de Flahaut | 11 |
| 1 Une ascension militaire exceptionnelle | 15 |
| 1.1 L'enfance de Charles de Flahaut | 15 |
| 1.1.1 Rencontre et mariage de ses parents | 15 |
| 1.1.2 La naissance de Charles de Flahaut | 17 |
| 1.1.3 Une enfance sur les routes d'Europe | 19 |
| 1.2 Les premiers pas de sa carrière militaire | 21 |
| 1.2.1 Premiers pas ambitieux | 21 |
| 1.2.2 Les premières campagnes | 22 |
| 1.2.3 Une carrière accélérée malgré la mauvaise impression de Napoléon | 24 |
| 1.3 Charles de Flahaut à l'apogée de sa carrière | 26 |
| 1.3.1 Les liens des Flahaut avec les Beauharnais | 26 |
| 1.3.2 Sa carrière rapide le rapproche de l'Empereur | 28 |
| 1.3.3 La campagne de Russie : tremplin pour le poste d'aide de camp | 29 |
| 2 La fin du Bonapartisme | 33 |
| 2.1 La première abdication et les Cent-Jours | 33 |
| 2.1.1 Les dernières batailles de Flahaut avant la chute | 33 |
| 2.1.2 La première abdication : Flahaut hostile à la Restauration | 35 |
| 2.1.3 Le retour de Napoléon : la Campagne de France et la chute de l'Empire, la fin d'un monde pour Flahaut | 37 |
| 2.2 L'aversion pour la Restauration | 39 |
| 2.2.1 Les premiers moments de la Restauration : Flahaut, ennemi du gouvernement | 39 |
| 2.2.2 L'exil de Flahaut | 40 |
| 2.2.3 L'installation de Flahaut en Angleterre | 42 |

| | | |
|-----------|---|-----------|
| 2.2.4 | Flahaut, un bon père de famille | 43 |
| 2.3 | La monarchie de Juillet | 44 |
| 2.3.1 | Le retour à la vie politique française | 45 |
| 2.3.2 | Dans l'expectative d'une mission diplomatique | 46 |
| 2.3.3 | Une vie paisible à Vienne jusqu'au retour d'un Bonaparte | 48 |
| 3 | Au secours de L.-N. Bonaparte | 51 |
| 3.1 | Un anti-Républicain favorable au Président | 51 |
| 3.1.1 | Réaction de Flahaut à l'avènement de la IIe République | 51 |
| 3.1.2 | Flahaut et Morny au service de Louis-Napoléon Bonaparte | 52 |
| 3.1.3 | La préparation du coup d'Etat : investissement de Flahaut | 54 |
| 3.2 | Le coup d'Etat et le second Empire | 55 |
| 3.2.1 | Le coup d'Etat : le retour du bonapartisme | 55 |
| 3.2.2 | Flahaut au service de la carrière de Morny à travers Louis-Napoléon Bonaparte. | 58 |
| 3.2.3 | La fin de sa carrière : son dévouement complet à un Bonaparte | 59 |
| II | Charles de Flahaut et l'Europe : influence bonapartiste sur sa pensée européenne | 61 |
| 4 | La politique européenne bonapartiste | 65 |
| 4.1 | Les campagnes napoléoniennes | 65 |
| 4.1.1 | Ses premières campagnes | 65 |
| 4.1.2 | La campagne de Prusse, 1806-1807 | 67 |
| 4.1.3 | La campagne de Russie, 1812 | 69 |
| 4.2 | Flahaut négociateur à la fin de l'Empire | 70 |
| 4.2.1 | Ses premières missions | 70 |
| 4.2.2 | Ses missions diplomatiques en qualité d'aide de camp de l'Empereur | 73 |
| 4.3 | La politique européenne sous Napoléon III | 77 |
| 4.3.1 | Le coup d'Etat : la répercussion dans les pays européens et le rôle de Flahaut dans la conciliation avec l'Angleterre | 77 |
| 4.3.2 | La politique européenne de Napoléon III : accords et désaccords de Flahaut | 81 |
| 5 | Un diplomate dominé par sa famille | 83 |
| 5.1 | Talleyrand | 83 |
| 5.1.1 | Un père de plus en plus présent | 83 |
| 5.1.2 | Un appui essentiel dans sa carrière militaire | 85 |

| | | |
|-------|---|-----|
| 5.1.3 | Une relation plus politique : une influence moindre sur Flahaut | 86 |
| 5.2 | L'influence féminine | 89 |
| 5.2.1 | Mme de Souza : une mère dominante | 89 |
| 5.2.2 | Mme de Flahaut : une femme ambitieuse | 92 |
| 5.3 | Flahaut, Morny : le père au service de son fils | 96 |
| 5.3.1 | L'implication de Flahaut dans l'éducation de Morny | 96 |
| 5.3.2 | Flahaut et Morny pendant la Monarchie de Juillet : l'indépendance du fils | 98 |
| 5.3.3 | Flahaut et Morny aux côtés de Louis-Napoléon Bonaparte | 100 |

III Pratique de l'Europe : Flahaut dans la politique européenne **105**

6 Un lien particulier avec l'Angleterre **109**

| | | |
|-------|---|-----|
| 6.1 | Ses débuts en Angleterre | 109 |
| 6.1.1 | Son enfance en Angleterre | 109 |
| 6.1.2 | Le retour en Angleterre | 110 |
| 6.1.3 | La place de Flahaut dans la vie politique anglaise | 111 |
| 6.2 | Conduite dans la politique anglaise | 113 |
| 6.2.1 | Vision de Flahaut sur les relations entre la France et l'Angleterre | 113 |
| 6.2.2 | Démarche de Flahaut pour rapprocher la France et l'Angleterre | 115 |

7 Les problèmes belges et polonais **117**

| | | |
|-------|---|-----|
| 7.1 | Le problème de la Belgique | 117 |
| 7.1.1 | La question belge : une longue histoire entre la France et l'Angleterre | 117 |
| 7.1.2 | La résolution du conflit : où Flahaut tente de s'imposer | 119 |
| 7.1.3 | Le choix d'un souverain belge : Flahaut et Talleyrand, des convictions communes | 121 |
| 7.2 | La mission à Berlin | 124 |
| 7.2.1 | La situation singulière de la Pologne par rapport à la France | 124 |
| 7.2.2 | La révolte de la Pologne et le rôle de Flahaut à Berlin | 125 |
| 7.2.3 | Prise en main de la question polonaise par Flahaut : l'échec de sa mission | 127 |

8 Ses ambassades **133**

| | | |
|-------|--|-----|
| 8.1 | Vienne | 133 |
| 8.1.1 | L'arrivée de Flahaut à Vienne et les tenants de sa mission | 133 |

| | | |
|-----------------------------------|--|------------|
| 8.1.2 | La vie mondaine de l'ambassadeur de France à Vienne | 135 |
| 8.1.3 | La politique de Flahaut menée à Vienne | 138 |
| 8.2 | Londres | 141 |
| 8.2.1 | Le choix de Flahaut comme ambassadeur à Londres | 141 |
| 8.2.2 | Les problèmes européens rencontrés à Londres par Flahaut | 143 |
| Conclusion | | 153 |
| Annexes | | 159 |
| A Cartes | | 159 |
| A.1 | L'Europe napoléonienne en 1811 | 159 |
| A.2 | La Pologne de 1807 à 1815 | 160 |
| A.3 | Les Pays-Bas et la Belgique de 1815 à 1920 | 161 |
| B Correspondance | | 163 |
| B.1 | Lettre à Mme de Souza | 163 |
| B.2 | Lettre à François Guizot | 164 |
| B.3 | Lettre de Mme de Flahaut à Auguste de Morny | 165 |
| B.4 | Lettre à Auguste de Morny | 165 |
| B.5 | Conversation avec Lord Palmerston | 167 |
| B.6 | Lettre au journal <i>le Moniteur</i> | 168 |
| B.7 | Lettre à Edouard Thouvenel | 169 |
| B.8 | Trois générations au service de la France | 171 |
| C Sources et Bibliographie | | 173 |
| C.1 | Sources | 173 |
| C.1.1 | Manuscrites | 173 |
| C.1.2 | Imprimées | 174 |
| C.2 | Bibliographie | 176 |
| Remerciements | | 179 |
| Index | | 180 |